



HAL
open science

La nature des modernes

Vanessa Manceron

► **To cite this version:**

Vanessa Manceron. La nature des modernes. Anthropologie sociale et ethnologie. Ecole Normale Supérieure de Paris, 2021. tel-04290649

HAL Id: tel-04290649

<https://hal.science/tel-04290649>

Submitted on 30 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA NATURE DES MODERNES

Vanessa Manceron

Chargée de recherche au CNRS

Laboratoire d’Ethnologie et de Sociologie Comparative, UMR 7186

Mémoire de synthèse présenté

En vue de l’Habilitation à Diriger des Recherches

Membres du jury :

Tiphaine Barthélémy, Professeur des Universités, Université de Picardie Jules Verne

Antoine Hennion, Directeur de recherche au CSI, Mines Paristech/CNRS

Sophie Houdart, Directrice de recherche CNRS, LESC

Stephen Hugh-Jones, Emeritus Research Associate, University of Cambridge

Anne-Christine Taylor, Directrices de recherche émérite CNRS, EREA-LESC

Florence Weber, Professeur des Universités, École Normale Supérieure

Soutenue le 1er juin 2021

École Normale Supérieure, Paris

janvier 2021

SOMMAIRE

Devenir, p. 8

Venir de, p. 15

D'Écrire, p. 20

Vous avez dit européeniste ?, p. 26

Passerelles, p. 35

Territoires liquides, p. 39

Parler au nom de, p. 51

Faire avec la connaissance, p. 67

Perspectives. Projet de recherche à 4 ans, p. 75

Bibliographie, p. 82

Curriculum Vitae, p. 87

DOSSIER DE PUBLICATIONS

(Sélection de publications – ordre chronologique)

Ouvrage

Manceron Vanessa, 2005, *Une terre en partage. Liens et rivalités dans une société rurale*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, Collection Ethnologie de la France, 258 p.

Numéros de revue

Responsable scientifique et éditoriale, avec Marie Roué, du numéro spécial : « Les animaux de la discorde », *Ethnologie Française*, 2009, XXXIX, 1, 182 p.

Responsable scientifique, avec Marie Roué, du numéro spécial : « L'imaginaire écologique », *Terrain*, 2013, n°60, 171 p.

Responsable scientifique avec Sophie Houdart et Sandrine Revet du numéro spécial : « La mesure du danger », *Ethnologie Française*, 2015, XLV, 1, 188 p.

Articles

Manceron Vanessa, 1996, « Être chez soi, être entre soi. La question du territoire chez les marins berrichons », *Ethnologie française*, XXVI, 3, pp. 406-417.

Manceron Vanessa, 2006, « Discordes territoriales : les logiques rivales de la gestion de l'eau dans une région d'étangs française », *Géographie, Économie, Société*, vol 8 (3), juillet-sept, pp. 319-327.

Manceron Vanessa, 2008, « Les oiseaux de l'infortune et la géographie sanitaire. La Dombes et la grippe aviaire », *Terrain*, n° 51, septembre, pp. 161-173.

Manceron Vanessa, 2010, « De l'ethnographie à l'écriture : usages et mésusages du récit de vie », in D'Agostino G., Kilani M., Montes S. (eds.), *Histoires de vie, témoignages, autobiographies de terrain. Formes d'énonciation et de textualisation*, Zurich, Lit Verlag, pp.157-168.

Keck Frédéric & Manceron Vanessa, 2011, « En suivant le virus de la grippe aviaire de Hong Kong à la Dombes », in S. Houdart & O. Thiery (dir.) *Humains, non humains. Comment repeupler les sciences sociales*, Paris, La Découverte, pp. 65-74.

Manceron Vanessa, 2012, « Les vivants outragés : usages militants des corps et perceptions des animaux d'élevage chez les défenseurs de la cause animale en France », in F. Keck & N. Vialles (ed.) *Les hommes malades des animaux*, Cahiers d'Anthropologie Sociale, Ed. de L'Herne, pp. 57-78.

Manceron Vanessa, 2014, « Les constructions sociales du danger : quelques usages de la notion de risque et d'infortune en sciences sociales », in S. Lagrée (dir.) *Perception et gestion des risques. Approches méthodologiques appliquées au développement*, Hà Nôi, Editions Tri Thuc, Collection « Conférences et séminaires » n° 10, pp. 37-54.

Manceron Vanessa, 2015, « Avant que nature meure...inventorier. Le cas des naturalistes amateurs en Angleterre », *Ethnologie Française*, XLV, 1, pp. 31-44.

Manceron Vanessa, 2015, « What is it like to be a bird ? Imagination zoologique et proximité à distance chez les amateurs d'oiseau en Angleterre », in M. Cros, J. Bondaz et F. Laugrand (dir.) *Bêtes à pensées. Visions des mondes animaux*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, pp. 117-140.

Manceron Vanessa, 2016, « Peut-on devenir oiseau ? », in E. Grimaud, A-C. Taylor & D. Vidal (dir.) *Persona, étrangeté humaine*, Arles, Éditions Actes Sud, pp. 252-255.

Manceron Vanessa, 2016, « Exil ou agentivité : ce que l'anthropologie fabrique avec les animaux », *L'Année sociologique*, vol. 66, n°2, p. 279-298.

Manceron Vanessa, 2017, « L'eau des étangs : gaz ou fluide ? De la transformation des eaux mortes en eaux vives », *Techniques et Culture*, 68, pp. 26-47.

LA NATURE DES MODERNES

Une existence arrimée à la recherche et inversement... Comment se tenir à bonne distance des grands récits linéaires et charpentés : ceux rétrospectifs visant à conduire la preuve d'une contribution substantielle à l'édifice collectif et ceux introspectifs faits de motifs plus intimes pourvus de vertus explicatives ou d'effets à dévoiler. Une autre forme visuelle vient alors à l'esprit, le puzzle, manière de composer un monde à partir de fragments épars, avec l'avantage qu'il manque toujours des pièces glissées sous le tapis ou avalées par l'aspirateur. Mais, quand bien même inachevé, à trou, le puzzle a sa folie et n'aspire qu'à produire une seule image. Aussi, vais-je procéder autrement, comme avec une pelote, en suivant les fils d'une enquête ouverte à la description, aux incertitudes et au hasard qui guident plus sûrement le mouvement que tout dessein. Je vais m'essayer ainsi à restituer ce qui *floats my boat*, pour reprendre une belle expression anglaise, ce qui aiguillonne, ce qui met au travail, et ce faisant, ce qui dans la recherche chemine et fait cheminer. Témoigner aussi m'importe, car ces itinéraires-là s'écrivent toujours à plusieurs, dans les milieux et les époques que l'on habite, dans les écrits que l'on parcourt ; bien plus qu'un contexte ou qu'un entourage, ces derniers font les chemins. Il s'agit donc moins d'une synthèse que d'un écheveau, moins de résultats de recherche que d'une démarche qui fait état des coulisses d'une recherche.

Mais avant toute chose, j'aimerais revenir sur le titre choisi pour ce mémoire de synthèse, comme entrée en matière. A relire mon parcours à rebours, il m'apparaît qu'il y est surtout question de milieux c'est-à-dire de la relation des sociétés à l'espace et à la nature que j'ai entrepris de décrire et comprendre comme une « combinaison » pas très éloignée du sens qu'en donne Augustin Berque dans son ouvrage *Le Sauvage et l'artifice*. Sans avoir nécessairement recours à l'appareillage théorique de l'auteur, qui peut en effet démêler dans la pratique ce qui ressort de la culture et de la nature, du subjectif et de l'objectif, du collectif

et de l'individu ? Quand les hommes aménagent leur environnement selon la représentation qu'ils s'en font et le perçoivent réciproquement en fonction des aménagements ou des usages qu'ils en font, quand la représentation fait elle-même partie du milieu qu'elle représente et quand les schèmes d'appréhension de la réalité transmis par le groupe n'ont d'existence que par et pour chaque individu, le milieu n'est alors qu'entrecroisements entre les termes qui le composent. Il est engendré par le tissage de pratiques qui sans cesse l'aménagent et deviennent à leur tour des matrices de son appréhension et de l'expérience qu'on en fait (Berque, 1986 : 148-153). Chaque milieu a de fait sa propre texture pour qui entreprend d'en décrire la teneur, en Europe comme ailleurs. Ce sont ces assemblages toujours singuliers, étroitement dépendants des lieux, de ses composantes et des collectifs sociaux qui l'habitent qui permettent d'en saisir les intrications prises à un moment de leur histoire. C'est autour de quoi j'ai tourné.

J'ai arpenté pour ce faire des « campagnes voisines », en France et en Angleterre, non pas reculées ou endormies dans la coutume, mais actives, hétérogènes, habitées par des gens épris des lieux, sans en être toujours originaires et naviguant parfois entre ville et campagne, qui font grand cas, de manière consciente et réflexive, du territoire et de la nature où ils prennent place, de l'histoire longue de relations dont ils se sentent héritiers et parts actives. Pour certains, comme dans la région de Dombes, les liens s'arriment dans la pratique à des gestes techniques et juridiques de domestication, de maîtrise, de fructification et de prélèvements. Pour d'autres, comme dans le Somerset, les relations se tissent dans la trame de l'observation et de la connaissance discrète et respectueuse des autres existants. Tous à leurs manières y ont engagé leur existence avec l'idée que le lien singulier à la nature et au territoire dont ils font l'expérience participent à les définir et à les constituer et qu'à ce titre ils en sont une composante ou pour le moins qu'ils sont pour partie dedans.

Quand les débats autour du rapport des modernes à la nature ont commencé à mettre notre discipline au travail à compter des années 2000 avec une accélération notable durant la dernière décennie, derrière tous ces gens que je côtoyais sur le terrain l'ombre de la critique de la modernité a surgi. Nul d'entre eux n'échappaient en effet aux distinctions pointées : la tendance à entretenir des relations asymétriques et non réciproques avec la nature, une représentation de soi comme extérieure et hétérogène au monde, un sujet humain seul

capable de saisir la nature comme une réalité extérieure, objective et à disposition, au nom de la raison, de la conscience de soi et de la réflexivité¹. Pour autant, les ethnographies du monde moderne, comme celle menée en Angleterre auprès des naturalistes amateurs, permettent aussi de montrer qu'il existe des manières de se relier et de concevoir la nature sans la tenir pour muette ou à disposition, sans s'appuyer exclusivement sur la toute puissance de la propriété privée, sans imaginer qu'elles soient non réciproques au point de ne pas lui reconnaître de valeur ou de ne pas avoir contracté de dette morale à son égard.

Il existe des interstices où s'expérimentent des liens qui font tenir les êtres et les choses ensemble par la mobilisation de savoirs et savoirs faire, sans que la question du partage des facultés et du statut respectif des êtres ou des entités entrent véritablement en ligne de compte, ou plus exactement soient la seule dimension structurante. Mais il existe aussi des interstices où ces questions se posent de manière plus frontale, comme dans les mouvements alternatifs ou dans les institutions judiciaires, celles-là même que je commence à explorer.

La manière de concevoir mes objets a évolué, partant des relations sociales conflictuelles entre humains comme matrice, à des approches plus attentives aux relations pacifiées ou rêvées qui se nouent avec d'autres êtres. Mais la toile de fonds de mon travail est de documenter diverses facettes du rapport à la nature et aux animaux, sans n'en tenir aucune pour « sauvages » ni même concevoir qu'il existe une connivence entre mes affinités et le choix de mes terrains. Tous sont pris dans des controverses, des inquiétudes, des remises en cause, des volontés d'en terminer ou de résister, qui se croisent, se répondent et s'affrontent. Ils témoignent ensemble d'un moment historique particulier sur fonds de crise de notre rapport au vivant. C'est je crois ce que je m'emploie à suivre et à comprendre en cheminant des uns aux autres.

¹ Selon Pierre Charbonnier (2016) dans son analyse comparée des propositions de Philippe Descola et de Bruno Latour, le problème se situe pour Descola du côté de l'économie du semblable et du dissemblable, c'est-à-dire des schèmes de détermination des êtres (voie de l'animisme). Pour Bruno Latour, le problème se situe plutôt du côté de la raison moderne qui masque les opérations pratiques et intellectuelles ainsi que les médiations sociales qui se trouvent prises dans les constructions de la connaissance du monde comme si elles n'en étaient pas et qui peuvent s'apparenter à ce que les anthropologues avaient défini comme dispositifs de croyance.

DEVENIR

Sur les bancs de l'université de Nanterre, les étudiants inscrits en maîtrise d'ethnologie autour des années 1995, étaient sur le départ. Qui au Maroc pour observer des rituels de possession, qui en Nouvelle-Zélande pour se pencher sur les bouleversements de la tenure foncière, qui en Iakoutie pour assister aux fêtes saisonnières des éleveurs Evenks, ou encore à Madagascar pour s'intéresser à la persistance d'un culte royal et princier ... Et puis, qui à Orléans pour décrire la hiérarchie urbaine et les usages de l'espace, qui à Paris pour écumer les bars de karaoké ou aller à la rencontre des migrants soninké... Et moi, sur le point d'embarquer à bord d'un bateau de marins sillonnant les canaux de France et de Belgique.

Partir, même en métro ! Cela se disait un peu moins fort sans doute pour prévenir le soupçon d'un manque d'audace voire d'une préférence pour une relation tempérée à l'altérité. Mais nous partions tous, bien préparés à faire de cette expérience première une épreuve fondatrice, de celle qui fabrique un ethnologue (ou le défait). Se discutaient fébrilement dans la cafétéria enfumée du bâtiment D les angoisses de la méthode, étant entendu qu'appliquer des techniques d'enquêtes, qu'avoir lu consciencieusement *Manuel d'ethnographie* de Marcel Mauss (1926) ou bien *Méthode de l'ethnographie* de Marcel Griaule (1957), était non seulement insuffisant, mais plus encore un écueil. Les notions de « collecte » ou de « recueil de « données » circulaient dans les T.D., mais étaient souvent tenues pour suspectes, voire parfois rayées de notre vocabulaire. On anticipait le terrain : pas de recettes, pas de techniques reproductibles, mais un art du bricolage, de la débrouille, du *low-tech* en situation, de l'intuition ; pas de grand partage, mais un art de la transformation et de l'engagement mutuel, des manières d'être avec et non pas à côté, pour que surgisse ce fameux précipité ethnographique dont nous espérions tous l'avènement et qui s'apparentait à nos yeux à une combinaison magique plus qu'à un assemblage savant de composés chimiques.

La voie de la réflexivité et le trouble lié au bousculement de certaines certitudes anthropologiques était ouverte, en dépit d'une certaine inertie liée aux premières expériences de monographie villageoise de nos enseignants formés dans les années 1950-60, à partir

desquelles ils continuaient de penser la discipline. Comme bien d'autres, je n'étais pas sortie indemne de la lecture du livre de Jeanne Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts* (1977). Hasarder sa personne dans un monde inconnu où règne une relative opacité de la communication pas toujours verbalisée, intentionnelle ou représentée ; se laisser prendre par un jeu mené par l'autre dont on ignore les règles ; accepter d'être là et ne viser aucune autre place que celles, changeantes et inconfortables, qu'on vous assigne et dont il faut apprendre les comportements requis, à force de gaffes, de demi-fuites et de malentendus².

Michel Leiris aussi a compté. Moins enseigné, nous nous hasardions souvent dans les marges troublantes de *L'Afrique fantôme*. Je me souviens de cet ouvrage compact, épais, qui tenait bien en main, dans sa réédition de 1988 chez *Tel* Gallimard. Vincent Debaene (2015) a raison. Ce livre curieux et inclassable que M. Leiris voulait poétique et ethnographique a gagné en actualité au fur et à mesure de ses rééditions. Un ethnographe qui doute de sa pratique, en interroge les conditions, signale ses mouvements d'humeur, consigne ses rêves, relate faits et gestes de manière crue ... et envisage la subjectivité (portée à son paroxysme) comme la voie d'accès à l'objectivité - tout cela entrait en étroite résonnance avec nos aspirations du moment.

Se laisser affecter et modifier par la présence d'autrui, pour éprouver au plus juste, au plus près, ce qui fait agir, dire, taire, ce qui dans la praxis et les relations, anime, importe, fait sens pour ceux que nous nous apprêtions à rencontrer. Pour nous, rien n'était plus vrai que le concret, que le particulier, que les gens en entier et sous toutes les coutures, les « vrais gens » affairés et pris dans le toile brute de leur existence quotidienne et de leur passé ; on était plein de désirs pour un rapport au monde qui pique, qui déplace, qui dérange, et surtout pour un monde à déchiffrer, jamais donné d'avance, muet et invisible pour qui ne s'y est pas frotté, longuement, de plein pied. Il fallait faire de l'expérience par les sens et les émotions, de nos intuitions, de la pénétration graduelle dans la matérialité de la vie, dans les mots et pensées des autres, des relations la source première et ultime de nos savoirs.

« Quoi que nous sachions (ou croyions savoir), c'est bien parce que nous ignorons quelque chose d'essentiel au sujet d'autrui que nous partons sur le terrain. Et quoi d'essentiel

² Cf. *Vacarme*, entretien avec J. Favret-Saada, 2004, n° 28.

? Eh bien, justement, impossible de le savoir d'avance », raconte Jeanne Favret-Saada (2008)³. Nous en étions là! « Et toi, pourquoi es-tu parti? ». J'ai posé la question à d'autres, camarades de la cohorte nanterroise et amis de longue date parmi les pairs⁴. La période de confinement liée à la stupeur 'Coronavirus' se prêtait bien à un tel exercice, revenir sur mes pas en déployant la pelote de nos histoires respectives. Chacune a déroulé le fil. Une double appartenance nationale et la gymnastique qui en découle depuis l'enfance, celle de l'accommodement, du voisinage, du frottement et du cumul en soi de différences notables d'où naît une disposition à la traduction. Un drame familial survenu dans un autre pays où il fallait revenir, aller voir, mais quoi? De longues absences de parents partis au loin. Le tour du monde d'un père ayant acquis au Japon une petite boîte en tissu conservé précieusement pendant 10 ans en attente d'un enfant, une fille, à venir, finalement née. Des lectures immersives de l'enfance ou de l'adolescence offrant des échappées au trop familier, des refuges au trop confiné. Une envie de prendre le large, de fuguer sous la pression d'une confuse nécessité interne, peut-être un peu comme ces « captivés » décrits par Ian Hacking dans *Les fous voyageurs* (2002). Un voyage marquant ayant fait surgir le goût de ne pas se contenter d'y passer, voire le dégoût d'en être un spectateur parmi les autres, ignorant de ce qui s'y trame, et plus encore animé du désir d'expérimenter cet ailleurs comme un chez soi. Ou bien encore une disposition politique à prêter attention aux différences trop souvent rabattues, vues d'en haut et à partir de soi, une disposition à voir les vérités des opinions inaudibles, des existences ignorées, des modes de vie méprisés ou pour le moins regardés avec condescendance, ou pire avec la curiosité amusée de ceux qui croient au progrès et se demandent en toute sincérité - 'pourquoi donc ont-ils loupé la marche' ?

Ces motifs mêlés nous ont conduit sur les bancs de Nanterre, mais aucun de nous n'avait alors idée d'en faire un métier, et plus encore, n'avait véritablement identifié le fait que l'ethnologie pouvait offrir un tel horizon. Sans doute est-ce là une singularité de notre discipline, le plus souvent enseignée à l'université sous forme optionnelle jusqu'en licence, absente des cursus scolaires - ni capes ni agrégation -, et particulièrement méconnue à

³ Cyril Isnart, Jeanne Favret-Saada, 2008, « En marge du dossier sur l'empathie en anthropologie. Entretien avec J. Favret-Saada réalisé par C. Isnart », *Journal des anthropologues*, 3-4, n° 114-115, pp. 203-219.

⁴ Des pensées toutes particulières à Sylvaine Camelin et Christine Jungen.

l'exception des milieux intellectuels dont beaucoup d'entre nous n'étions pas les enfants. L'ethnologie, nous sommes littéralement tombés dessus, au hasard de nos errances universitaires en passant le plus souvent par l'histoire, la philosophie, la sociologie et dans une moindre mesure par la littérature. Les occasions se sont présentées : être happé par la contagieuse sagacité de Georges Augustins en assistant en amphithéâtre à un cours d'introduction à l'ethnologie ; avoir lu certains ouvrages à valeur quasi initiatique comme *Tristes tropiques* ou *Race et histoire* ; s'être épris de la Collection « Terre humaine » dirigée par Jean Malaurie et compter dans sa bibliothèque, *Les yeux de ma chèvre*, *Chronique des indiens guayaki*, *Les arabes des marais*, *Mémoires d'un village anglais*, *Le cheval d'orgueil*, etc.

Pour ma part, je rencontrai l'ethnologie, plongée dans l'obscurité de la grande salle du Musée de l'Homme, absorbée par les images du Festival du film ethnographique, alors agrémenté par les commentaires joyeusement décalés de Jean Rouch. Alors que certains envisageaient un avenir de journaliste ou de grand reporter, je m'imaginai plutôt un devenir cinématographique – réalisatrice de documentaires, faiseuse de films -. Sans doute les retours de voyage de mon père, toujours suivis d'un cérémoniel familial très attendu, la projection d'un film en super 8 monté par ses soins, agrémenté de musique classique et de commentaires informés sur les pays traversés, et de petites remarques plus personnelles où l'expérience sensible affleurait, ont-ils fertilisé mon imagination. Rétrospectivement, il m'apparaît que ces petits films bricolés avec soin pendant les heures, pour que nous puissions, nous, enfants, faire l'expérience de voir le monde avec les yeux de mon père, ont autant compté que les contes dont je me suis nourrie continuellement ou que les romans de Jack London.

Mais ce ne sont pas les aventures elles-mêmes ou les contrées traversées qui ont laissé traces et souvenirs. Ce n'est pas l'idée du voyage et encore moins l'exotisme qui me déplaçait. M'importait la possibilité qu'offrent ces dispositifs filmiques et littéraires d'approcher ce que cela fait d'être dans la peau d'un trappeur, d'un magicien, d'un ogre ou d'un homme qui filme. C'est à cet endroit exact que s'expérimente la convertibilité des expériences et que surgit un petit vertige qui naît toujours au point de fusion du sensible et de l'intelligible. J'ai toujours trouvé les ouvrages théoriques, qu'ils soient sociologiques ou ethnologiques arides, quand ils ne donnaient pas accès ou pour le moins la possibilité de se représenter des

existences incarnées, de même j'ai toujours trouvé la littérature ou le cinéma pour lesquels le réel n'est qu'un prétexte et les hommes des otages, particulièrement indigestes. Il me faut les deux.

A 18 ans, rêvant de quitter Nantes pour m'aventurer seule à Paris, je me suis inscrite à l'Université de Censier dans un cursus littérature et cinéma, pour ensuite me former aux techniques cinématographiques. Et ce n'est qu'après deux ou trois années d'errance, en travaillant ça et là dans le cinéma comme assistante, en m'essayant à la fiction sans grand succès, que je me suis inscrite en licence d'ethnologie. Je me souviens de ma lassitude d'alors : participer à la vie sociale, pourquoi donc, si je ne pouvais m'en extraire et en proposer ma propre lecture. La fiction était également une côte mal taillée ; l'écriture papier ou filmique prenait le pas et le souffle manquait ; l'articulation au réel se défaisait. J'admirais Alain Resnais, *Les statues meurent aussi*, et par dessus tout *Nuit et brouillard*. Mais surtout j'aimais la littérature traversée de personnages décalés, déclassés, pris dans un tissu social finement décrit, et dont on pouvait suivre ou deviner l'épaisseur et l'intensité des états intérieurs. J. Steinbeck, W. Faulkner, F. Dostoïevski, T. Mann, H. de Balzac... Rétrospectivement, il m'apparaît que ces auteurs, dont les modes narratifs sont très différents, partageaient une visée concrète sur le réel ; ils ont tous entrepris avec rudesse et en toute liberté, sans intellectualisme, un tableau de la vie ordinaire de leurs contemporains et tout particulièrement des « offensés » et des « petites gens », une radiographie fine et en tension des individus aux prises avec leur milieu (géographique, historique, social) que les auteurs connaissaient par ailleurs intimement.

D'un côté, la littérature américaine m'a longtemps porté⁵ et je me souviens de l'impression particulièrement forte laissée par l'œuvre de Steinbeck, un écrivain ayant grandi au milieu du bétail et des machines agricoles, à Salinas en Californie, qui a donné la parole aux laissés-pour-compte de la société rurale américaine durant la grande dépression. Ces écrits avaient pour moi valeur de témoignage, non seulement parce qu'il rendait compte d'un contexte historique et sociologique particulier, mais aussi parce que l'écriture créait un effet saisissant de réalisme. Les dialogues restituaient une langue à part entière, avec son

⁵ J. London, E. Hemingway, E. Caldwell, E.T. Gaines, J. Baldwin, J. Fante, S. Fitzgerald, pour ne citer qu'eux.

vocabulaire, ses tournures de phrases, sa musicalité si singulière – je me souviens de quelques expressions dans *The Grapes of Wrath*, comme « vendre de l'air en bidon », « garde ta galette », « et maintenant tu voudrais que la famille s'égaille », « il ira en enfer à cheval sur un tisonnier »... Les descriptions étaient toutes entières ancrées dans la matérialité des gestes et des postures, des corps en mouvement, tassés dans les voitures et les chariots de l'exode, mais aussi de tout ce qui environne, les clés à molette, les pannes de moteur, les planches d'un baraquement, les paysages qui craquent sous le vent brûlant. Cette écriture crue, au ras des personnages et de leur milieu, collait à la peau des petits fermiers, des métayers et des ouvriers agricoles, chassés de leurs terres et de leurs maisons par le capitalisme agricole, fuyant la sécheresse et les tempêtes de poussière ou subissant la violence des inégalités.

A lire l'entretien de Gilles Deleuze « De la supériorité de la littérature anglaise-américaine »⁶, je crois mieux comprendre ce goût particulier pour « une expérimentation vivante où l'interprétation se met à fondre », pour une écriture où les auteurs ne parlent pas « pour ou à la place de, mais avec » (1996 : 60-66). Steinbeck écrivait sans doute pour faire disparaître les verrières qui séparent du monde ; il se tenait à l'écart de l'identification avec les petits fermiers qu'il décrivait, il avait affaire à eux, s'agençaient avec eux, mais aussi de la distanciation d'avec ces derniers, car l'observation de leur manières d'être tenait plus de l'expérimentation d'un devenir fermier, que de la restitution d'un état figé des choses.

D'un autre côté, Balzac, qui sans doute échappe en partie à la critique de Deleuze. Il ne fait pas partie de ces auteurs français qui se contentent de transporter leur moi et qui imitent la vie. Balzac se situe dans un espace de rencontre entre les mondes, en suivant la ligne tortueuse d'une écriture qui l'embarque et celle que les personnages sont en train de tracer et d'expérimenter dans leurs errances, répudiations, désirs et trahisons. Parmi les éléments les plus marquants, je me souviens d'une modalité de pénétration (plutôt que d'immersion) au moyen d'une accumulation folle de détails et d'une densité peu commune des personnages servis par une description minutieuse, méthodique, de leur psychologie, de leur aspect physique, de leurs tics et procédés de langage, et surtout des décors dans lequel ils évoluaient. Ils étaient tous si intimement liés à la géographie des villes, des quartiers, des paysages

⁶ Gilles Deleuze, Claire Parnet, 1996, *Dialogues*, Paris, Champs-Flammarion, pp. 47-91.

environnants, qu'ils paraissaient comme habités et mis en mouvement par elle. L'écriture est moins suggestive, que celle d'un Steinbeck ou d'un Dostoïevski, donnant l'impression que l'auteur sait tout d'avance et que peu de place est laissée au chaos et à l'incertitude. Mais cette microsociologie donne à voir et à comprendre la trame complexe et polyphonique des interactions humaines, les conflits matériels et moraux liés à l'argent et à la puissance, les tensions permanentes entre la volonté d'un personnage et celle des autres, entre la place qu'il pense occuper dans le champ social, celle qu'il ambitionne d'occuper, celle que les autres lui assignent ou l'imaginent occuper. La part belle est donnée aux perceptions subjectives et à l'expérimentation des contingences sociales. Cela aussi a compté je crois.

Ce petit détour par la littérature fait apparaître rétrospectivement quelques petites obsessions personnelles sur lesquelles je reviendrai, et le fait, qu'à la différence de certains amis ethnologues, la littérature de voyage m'a toujours ennuyé. L'observation, le déroulement quasi cinématographique des événements et des anecdotes, et l'expérience énoncée à la première personne censée rendre compte du privilège de voir et d'une aptitude particulière à jouir de la différence en se soumettant à l'épreuve solitaire de l'étrangeté, me laissaient sur ma faim. J'avais beau lire Ella Maillart et Henri de Monfreid, rien n'y faisait. Ce désamour ne tenait pas à la ligne de démarcation qui s'est constituée à partir de l'entre-deux-guerres dans le milieu académique pour se démarquer de l'attrait des écrivains voyageurs pour le pittoresque et l'exotisme⁷. C'est plutôt que la fiction m'est toujours apparue comme plus puissante à rendre compte de la condition humaine qu'un empirisme plat, sans mise en intrigue, sans recherche de correspondances, sans trame signifiante du point de vue des autres. La voix d'un auteur-narrateur exaltant un regard porté sur le monde, avec en toile de fonds la recherche d'intensification de ses états intérieurs, me rendait de surcroît incapable d'y adhérer. C'est le monde lui-même qui me promène et je n'y pénètre qu'en prise avec la réalité de ceux qui en font l'expérience, en suivant un auteur dont je perds ce faisant la trace. Reconnaître que Balzac est un incomparable descripteur des existences en société, en parvenant à créer, en artiste, l'illusion du réel, est si l'on en croit V. Debaene (2010) dans son essai *L'adieu au voyage*, une idée bien française, et il m'amuse de savoir que nombre

⁷ Voir à ce propos l'ouvrage dirigé par T. Barthélemy et M. Couroucli, *Ethnographes et voyageurs. Les défis de l'écriture*, 2008, CTHS.

d'historiens et d'ethnologues européenistes la tiennent pour vrai et soient passés par les mêmes engouements !

VENIR DE

Dans les années 1990, le tournant critique, réflexif et interprétatif en anthropologie était bien en place dans la littérature. Plus que de simples bagages méthodologiques ou théoriques avec lesquels nous partions sur le terrain, nous n'étions plus les mêmes que ceux qui s'étaient formés dans les années 1970-80. L'espace d'exploration s'était considérablement agrandi. Les grands paradigmes structuralistes et marxistes ne faisaient plus figure de matrices tutélaires, les « post » en tout genre, modernisme et colonialisme, s'étaient taillés la part du lion, et le grand partage entre terrains proches et terrains lointains s'effritait sous le jour commun et relié de la globalisation et de la mondialisation capitaliste.

Il y avait quelque chose de grisant dans ce chamboule-tout et dans le même temps un inconfort. Certains concepts d'un usage sans évidence, comme celui d'identité, de culture, de tradition étaient déjà passés à la moulinette des écrits de Fredrik Barth, de Jean Loup Amselle ou en encore d'Eric J. Hobsbawm et de Terence Ranger⁸. Ils faisaient figure de machines à reconfigurer la nature même de nos objets, tant ils faisaient saillir la nécessité d'une critique de leur usage trop souvent holiste – la société comme « un être total, concret et jointif », pour reprendre les termes de Claude Lévi-Strauss (1960)⁹ -, voire essentialiste, fondé sur le découpage d'unités culturelles stables, aux contours relativement intangibles et saisies dans une sorte de présent absolu. Mais ce qu'il m'en est resté est moins la critique de l'existence non questionnée d'entités culturelles problématiques comme celle de l'ethnie (en partie redevable à l'ethnologie elle-même, aux représentations occidentales de la culture et à l'histoire coloniale), que d'avoir pris la mesure du poids des variations liées aux relations situées, aux individus. Et d'en déduire que ce qu'il me serait donné d'observer sur le terrain

⁸ Cf. Éric Hobsbawm et Terence Ranger, (eds), 1983, *The Invention of Tradition*, Cambridge University Press ; J-L.Amselle et M'Bokolo Elikia, 1985, *Au cœur de l'ethnie*, Paris, La découverte ;

⁹ Claude Lévi-Strauss, 1960, « L'anthropologie devant l'histoire », *Annales*, 15-4, pp. 625-637.

tiendrait sans doute plus de la polyphonie, d'agrégats plus ou moins labiles, de processus négociés, que d'une cohérence culturelle charpentée fondée sur du commun.

Parmi les découvertes de ces années de lecture tout azimut, Fredrik Barth a beaucoup compté, et tout particulièrement son essai *Ethnic groups and boundaries* (1969). L'idée de saisir les identités par les frontières plutôt que par le centre, par l'organisation sociale plutôt que par la culture, par les relations à partir desquelles se configurent d'un même mouvement la distinction (avec autrui) et l'identification (entre soi), plutôt que par un état des choses enclos, était particulièrement stimulante. Le territoire comme l'histoire perdaient leur caractère déterminant ou consubstantiel de l'identité, les gens pouvaient en jouer, les construire à l'aune de leur présent et de leurs interactions, sans qu'ils soient réduits à un héritage garant de formes de continuité collective non questionnées. L'histoire n'était plus figurée par un arbre et ses racines, mais par des lignes brisées, pour reprendre la métaphore de G. Deleuze, prises dans leur milieu par les gens eux-mêmes moins héritiers que fabricants au présent de rapports au passé.

Rétrospectivement, il m'apparaît que l'intérêt que Laurence Caillet portait aux traditions inventées dans ses écrits comme dans ses enseignements a essaimé. L'idée même que les mythes japonais puissent être compris et analysés comme des instruments politiques d'unification nationale, instaurant le pouvoir impérial dans le strict prolongement de la cosmogonie des lignées célestes, au moyen de l'enseignement d'une chronologie de événements du passé fondée sur l'absence de distinction entre mythe et histoire (Caillet 1991)¹⁰, rompait singulièrement avec l'analyse structuraliste des mythes dont « La geste d'Asdiwal » (Lévi-Strauss 1957) était le parangon. Mais surtout, cela mettait en lumière que la tradition mythique peut fournir un modèle abstrait de cohésion de l'ensemble de la société qui n'est autre, dans le cas japonais, que le produit d'une histoire généalogique et consanguine manipulée conduisant à la croyance partagée d'un particularisme national de type « ethnique », fondée sur la métaphore biologique d'une consubstantialité des empereurs, des dieux et du territoire.

Dans le sillage d'Hobsbawm et Ranger (1983), Laurence Caillet avait intitulé son cours

¹⁰ Laurence Caillet, 1991, « Espaces mythiques et territoire national », *L'Homme*, n° 117, pp. 10-33.

« L'invention de la tradition ». Et sans doute mon engouement pour cet enseignement tenait-il moins à un rejet des structures, qu'à une profonde lassitude envers la synchronie en ce qu'elle « évacuait complètement la dimension de l'histoire, au point », comme le dit Jean-Claude Schmitt, « que la notion de 'transformation' s'y trouvait réduite à un système logique de permutations de rôles à la surface d'une matrice immuable, sans qu'intervint l'axe du temps historique » (Schmitt 2008).

Il y eut aussi la lecture marquante du travail de Clifford Geertz pour qui le fameux « *most complex whole* » de E. B. Tylor semblait « avoir atteint le point où il devient une source d'obscurité plus que de révélation ». Et d'ajouter, « Le concept de culture auquel j'adhère (...) est essentiellement sémiotique. Croyant, comme Max Weber, que l'homme est un animal pris dans les réseaux de signification qu'il a lui-même tissés, je considère la culture comme assimilable à une toile d'araignée, et par suite son analyse comme relevant non d'une science expérimentale en quête de loi mais d'une science interprétative en quête de sens » (Geertz 1998). En lisant « Jeux d'enfer. Notes sur un combat de coqs balinais » (Geertz 1980)¹¹, j'avais été saisie de voir à l'œuvre un tel empilement de couches de significations et de perspectives possibles sur un même événement, saisie aussi par son engagement dans l'écriture comme auteur, créant un effet de résorption de ce qui relevait d'un côté de la description et de l'autre de l'interprétation.

Ces respirations tenaient moins à la verdeur des publications qui dataient des années 1970-80, qu'au souffle réflexif qui les portaient, dont l'inertie inhérente à toute formation nous avait au moins jusqu'en maîtrise quelque peu privé¹² et dont les traductions en français parfois tardives ont contribué à nous tenir éloignés. Nous étions dans le creux de la vague, ou plus exactement dans la queue de la comète de la vague critique des années 70-80, sans véritable paradigme dominant auquel se conformer, en ayant progressivement pris le goût de s'abreuver à des sources d'inspirations multiples, parfois à la marge des enseignements reçus.

¹¹ Article paru en 1972 dans *Daedalus*, publié en 1980 dans la revue *Le Débat*, n°7, pp. 86-146.

¹² Nous avons passé en revue pendant l'année de licence les grands champs de la discipline à la lumière successive des changements de paradigmes (évolutionnistes, diffusionnistes, culturalistes, fonctionnalistes, marxistes, structuralistes, etc.), en suivant plus ou moins assidument « Échange et pouvoir » (Serge Tornay), « Écologie et société » (Bernard Formoso), « Parenté » (Frédérique Fogel), « Technologie culturelle » (Danièle Geirnaert), « Religion », etc.

Car il y avait à Nanterre, des formes d'injonctions contradictoires, ou pour le moins des formes de résistance à un certain nombre de propositions formulées par le post-colonialisme et le post-modernisme. A relire la conférence d'Olivier Herrenschmidt tenue en 2010¹³, je les comprends mieux aujourd'hui.

La plupart des enseignants s'employaient à léguer un attachement sincère et un rapport solide et convaincu à la discipline, en même temps que s'exacerbait, dans les années 1990, leur crainte d'une dissolution de ses spécificités. Celle-ci était pour partie liée au remaniement de la politique scientifique au sein du CNRS et au projet de refonte des sections du comité national. En 1989, était née l'association APRAS¹⁴, œuvrant pour le maintien d'une représentation institutionnelle de la discipline et débattant des risques d'éclatement de celle-ci sous le chapeau de l'histoire ou sous l'effet d'une porosité accrue avec d'autres approches disciplinaires se réclamant de l'anthropologie (historique, cognitive) ou du recours à la méthode ethnographique qui cantonne le terrain à une modalité de collecte de données (comme parfois en sociologie)¹⁵.

Cette crainte était aussi liée aux critiques parfois virulentes adressées aux tenants de l'ethnologie classique formés dans les années 1950, par ceux qui avaient embrassé avec vigueur le tournant post-moderne. « Je suis censée être sur une position intenable, et donc me défendre – à la fois comme praticien d'une ethnographie villageoise et comme dumontien, deux tares difficilement surmontables en ces temps de globalisation, de post-modernisme et post-colonialisme », raconte Olivier Herrenschmidt (2010). Ruralité ringarde, holisme villageois trompeur, savoirs pétris d'idéologie, attrait suspect pour les traditions paysannes, déni de l'urbain et de la modernité, aveuglement coupable face aux discontinuités, aux pluralismes et aux contextes de domination, vision naïve de la posture objective et de la neutralité du chercheur sur le terrain, savoirs biaisés par l'illusion d'une connaissance

¹³ 18^e Conférence Robert Hertz tenue le 10 juin 2010 à l'EHESS, publiée dans la lettre d'information de l'APRAS.

¹⁴ L'Association Pour la Recherche en Anthropologie Sociale réunissait alors des membres du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative et du Laboratoire d'anthropologie sociale. Parmi eux, Laurence Caillet, Dominique Casajus, Philippe Descola, Jacques Galinier, Olivier Herrenschmidt, Michael Houseman, Michel Izard, Gérard Lenclud, Charles Macdonald, Claude Macherel, Carlo Severi, Anne-Christine Taylor, etc.

¹⁵ Cf. Michel Izard, 1990, « Redécoupage : l'anthropologie au rang des bas morceaux », Éditorial, Lettre 3 APRAS.

distanciée, reproduction politiquement douteuse de l'asymétrie coloniale et savante, etc.

Qu'il se soit senti, à tort ou à raison, disqualifié dans ses propres recherches, et qu'il ait progressivement endossé une position réfractaire, certains diront conservatrice, face à certaines évolutions de la discipline - comme par exemple, précise-t-il « la fascination pour des sciences qui ne sont plus sociales », assortie d'un désintérêt pour la société, ses institutions, ses règles, les relations instituées et vécues entre humains -, sa conviction en matière de formation des ethnologues était consensuelle, unanimement partagée parmi les enseignants de Nanterre. L'ethnologie n'est pas sécable ; sa puissance empirique et conceptuelle en dépend ; son avenir en tant que discipline également. Par insécable, il fallait entendre que la distinction communément admise entre ethnographie, ethnologie et anthropologie sociale ou culturelle, ne correspondaient pas à des niveaux ni à des modalités d'appréhension des sociétés humaines pouvant donner lieu à des approches à même d'évoluer indépendamment les unes des autres. L'identité nanterroise était toute contenue dans le nom du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative fondé par Éric de Dampierre : l'ethnologie n'existe pas sans enquête de terrain et sans relation interpersonnelle installée dans la longue durée, le terrain n'est pas une méthode de collecte, l'ethnologie est une sociologie comparative et a prétention à comprendre les sociétés humaines à partir d'une micro-connaissance d'une fraction de celles-ci.

A Nanterre, on formait des ethnographes-ethnologues, et personne ne songeait à se dire anthropologue, ce qui aurait pu laisser entendre que nous aurions pu nous passer de l'ethnographie. Et si, depuis les années 2010, le terme s'est imposé, et que certains d'entre nous ont choisi des voies de recherche aventureuses en se détournant par exemple de la compréhension des organisations sociales ou des cultures, aucun n'a renoncé à définir la spécificité de sa pratique de recherche par l'expérience du terrain au long cours. Et si certains confrères, citant mes travaux, me désignent aujourd'hui encore comme ethnologue, c'est sans doute qu'ils considèrent que je préfère les méso-analyses arrimées aux descriptions situées, plutôt que celles plus générales à partir desquelles accrocher les variations et les singularités.

A Nanterre, la globalisation, les phénomènes urbains, les savoirs, les institutions, les changements sociaux, les rapports aux vivants ou aux invisibles s'attrapaient par le bas et j'avais appris qu'une bonne théorie n'est pas (toujours, voire rarement) l'équivalent d'une

montée en généralité. En outre, comme mes camarades, j'ai hérité d'un patrimoine théorique pluriel à mobiliser comme une boîte à outil, sans qu'aucun enseignant n'ose se prononcer sur la validité d'une proposition en la matière. Comme le souligne Jean-Pierre Albert (2010)¹⁶, il s'agissait avant tout d'armer le sens ethnographique en sachant mobiliser le marxisme sans être marxiste, le fonctionnalisme sans être fonctionnaliste, le structuralisme sans être structuraliste ou le post-modernisme sans être post-moderne...

D'ÉCRIRE

Monter en généralité. A me relire je crois m'y être le plus souvent dérobée, si l'on entend par là partir de situations complexes pour mettre au jour des invariants ou des structures élémentaires, ou bien encore comparer en considérant qu'un fait social vaut pour variation singulière d'un mécanisme plus général décelable dans la mise en relation des espaces et des temps¹⁷. Je dois compter parmi les anthropologues, nombreux dans ma génération qui ne font pas de comparatisme au sens fort du terme, sauf à le considérer comme un préalable de la recherche et un outil heuristique incontournable pour 'dénaturaliser' l'anodin, pour dynamiter l'évident, pour faire surgir les contrastes et les similitudes, et ce faisant s'inscrire dans une dynamique de singularisation plutôt que de généralisation. Par généralisation, je n'entends pas théorisation, mais ce moment, pour reprendre les termes de Sophie Houdart (2013), où l'on accepte de s'aventurer dans une modalité de connaissance qui cesse d'être en prise avec celle qui s'est nouée « sous le mode singulier de l'expérience sensible »¹⁸. Manque d'audace diront certains, j'y vois surtout une réserve ou tout simplement un manque de goût pour la synthèse, pour la réduction et pour

¹⁶ Jean-Pierre Albert, 2010, « L'histoire et l'anthropologie : convergences et spécificités », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, 06. (<http://journals.openedition.org/acrh/1944>)

¹⁷ Cf. la différence opérée entre le comparatisme unitaire et le comparatisme différentiel par Pierre-Olivier Dittmar, 2010, « Deux comparatismes pour une anthropologie historique », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, n° 6. (<https://doi.org/10.4000/acrh.1956>)

¹⁸ Sophie Houdart, 2013, *L'ordre des choses*, Texte présenté en vue de la soutenance de l'Habilitation à Diriger des Recherches, Université Paris Ouest Nanterre.

les catégories.

De ce point de vue, le choix du « micro » vers lequel je tends - quelques villages en Dombes, des mariniers qui se déclarent d'origine berrichonne, un groupe de militants anti-spécistes, quelques groupes de naturalistes amateurs dans le Somerset en Angleterre - est moins affaire d'échelle que de focale. Zoomer n'est pas délimiter une petite scène qui serait une version atténuée ou amputée d'une scène plus large ou plus générale. Il s'agit de grossir le grain pour expérimenter une autre scène, une autre version de la vie sociale. Comme le souligne Anni Borzeix¹⁹, l'opération est assez semblable à celle décrite dans le film *Blow up* d'Antonioni : un détail invisible apparaît lors de l'agrandissement d'une photo représentant un couple qui s'embrasse dans un parc londonien - un cadavre allongé dans les buissons - qui met le photographe sur la piste d'une lecture d'ensemble de la scène, radicalement différente. Ni « pulsion monographique ni fétichisation du local »²⁰, c'est le grain épais de l'ethnographie qui fait voir autre chose et non la taille ou la forme de la chose observée. Affaire de densité en somme, plus que d'étendue ou de frontières, ce qui n'exclut pas de suivre les gens, les choses et les idées comme le préconise George E. Marcus (1995), s'il en est besoin et comme je l'ai fait avec les mariniers, ou bien encore de faire varier les échelles d'observation et d'analyse, comme le propose Jacques Revel (1996) et comme je crois l'avoir fait dans mon travail de thèse en Dombes, j'y reviendrai.

Cette recherche de granularité et de densité va de pair avec une écriture qui, me semble-t-il, affectionne la plongée et qui se focalise autour de quelques énigmes en tournant autour, en tentant d'en déployer les plis. Ces énigmes sont simples, mais exigent tout un arsenal de descriptions pour espérer en faire le tour, ou pour le moins s'en approcher dans le fleurissement des possibles voies de compréhension, tandis qu'elles demeurent, au bout du compte, relativement récalcitrantes à un travail d'explicitation que l'on pourrait clôturer.

Pour les mariniers, j'ai été travaillée tout au long de mon mémoire de maîtrise par une phrase recueillie lors d'un entretien : « vous savez on n'a pas de point, on naît là où on passe, on n'a pas le temps de s'attacher ». Les identités peuvent donc se forger sans lieu ? J'étais

¹⁹ Anni Borzeix, 2007, « Jeux d'échelle », *Le Libellio* d'Aegis, volume 3, n° 2, printemps, pp. 25-28.

²⁰ Cf. Marc Abélès, 1996, In Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*. Paris, Gallimard/Le seuil.

partie pour penser le nomadisme, les territoires linéaires et les liens fugitifs, en ce qu'ils contredisaient (ou semblaient contredire) l'idée que je me faisais de la continuité et de la permanence des existences individuelles et sociales. En Dombes, une autre question a surgi durant l'élaboration de la thèse. Face à un monde rural composite issu de la ville comme de la campagne, fortement hiérarchisé et agonistique en raison de la prégnance ancienne et structurante de la grande propriété bourgeoise, je n'ai eu de cesse de me demander comment tout ce petit monde pris dans un jeu incessant de gagne-terrain sur les prérogatives d'autrui, pouvait tenir ensemble, pouvait s'agréger sur le mode de la claudication et sur fonds de conflits. Dans le Somerset, alors que je baillais d'ennui en suivant les naturalistes amateurs sur les chemins, et que je les regardais, incrédule, s'absorber dans l'observation d'une tige ou s'émerveiller de l'envol d'un moineau, je n'ai eu de cesse de me demander où pouvaient bien se loger les ressorts de la passion.

Ces questions je les ai adressé à mes terrains plus qu'aux autres chercheurs, et c'est peut-être là une tendance de mon travail liée au fait que la théorie dans mes écrits est le plus souvent incorporée dans les descriptions, comme si le fait de mettre les auteurs en discussion, de leur adresser des objections, me faisaient déjà perdre de vue ce qui m'importait, gagner en proximité avec mes objets et avec mes terrains. Pour autant, les auteurs sont bien là, mais ils agissent plutôt comme des forces sous-marines que je laisse affleurer à la surface, d'où leur présence généralement plus ramassée dans les propos introductifs ou conclusifs ou dans les notes de bas de page. Cela produit parfois un effet d'effacement de ma présence, à l'instar de ce que j'ai admiré en littérature. Et si je perds sans doute en ne me situant pas de plein pied dans une arène d'élaboration conceptuelle, je gagne aussi une part de liberté, celle de cheminer un peu à l'écart et principalement en vis-à-vis de mes terrains.

Cela pose aussi la question de l'adresse. Qui sont ceux qui lisent par dessus notre épaule quand on écrit ? Les gens rencontrés sur le terrain ? Écrit-on alors « pour donner l'écriture à ceux qui n'en ont pas » tandis que ces derniers « donnent à l'écriture un devenir sans lequel elle ne serait pas » (Deleuze, 1996 : 55) ? Les proches qui ne nous lisent pas ou peu arguant d'une nette préférence pour les romans ou de leur appréhension de ne rien en comprendre ? Les pairs, mais lesquels ? Ceux que l'on cite, ceux que l'on admire ou critique, ceux que l'on affectionne ?

La réponse, s'il en est une, peut tenir dans le fait que je tiens nos savoirs pour amateurs. Alors que je portais mon regard sur les naturalistes amateurs anglais qui eux-mêmes portaient leur regard sur les plantes ou les animaux, une étrange familiarité m'est apparue dans nos manières de faire et de porter attention. Nous avons en partage le goût pour les savoirs scientifiques non reproductibles ; pour les savoirs situés – aucune situation ne vaut pour une autre - ; pour les savoirs qui saisissent les êtres et les choses dans le tissu complexe de ce tout ce qui entoure et relie ; pour les savoirs où la subjectivité et l'histoire personnelle sont pleinement engagées ; pour les savoirs sensibles qui tiennent l'expérience la plus élémentaire pour éclairante et qui peuvent néanmoins circuler et dialoguer sous une forme conceptuelle dans les laboratoires de recherche.

Pour revenir à l'écriture, être amateur est aussi avoir le sens de la dette contractée, ou plutôt celui d'une réciprocité à honorer. Quand les naturalistes amateurs notent dans leur petit carnet la présence des vivants qu'ils rencontrent, c'est la valeur même de l'expérience de connaissance et de la rencontre qui se souligne. Écrire, c'est reconnaître à ceux à qui l'on porte attention, un rôle actif dans l'engagement ethnographique – l'objet de notre attention nous fait autant qu'il nous fait, pour reprendre Antoine Hennion (2013) -. Je crois que pour moi, écrire est en premier lieu un juste retour des choses, une manifestation de l'importance de l'existence pleine et entière de ceux que j'ai côtoyé avec intensité tout au long du terrain. De fait, j'écris sans doute moins pour être lue par eux (comme le disait fort justement Georges Augustins, il ne faut surévaluer l'importance de nos écrits car nos thèses finissent parfois sous les pieds d'un téléviseur en guise de rehaussement !), que pour ne pas laisser muette, sans trace et sans réciprocité cette expérience si particulière de connaissance, éprouvante, insolite et unique, dont aucun des protagonistes, je crois, peut affirmer qu'elle n'a pas compté et ne l'a pas transformé.

Il arrive aussi bien sûr que l'on soit lu, surtout en contexte français, et au moment d'écrire qui n'a pas éprouvé scrupules, doutes sur ce qu'il est possible de dire et comment, ou identifié des résistances. Écrit-on avec ou à propos de, sur le dos de ? Et quels décalages entre

le vivre, le dire et l'écrire sont ainsi mis à nus ? Dans un article versé à ce dossier²¹ et publié à l'issue d'un colloque intitulé « Histoire de vie, témoignages, autobiographies de terrain : forme d'énonciation et de textualisation » qui s'était tenu en 2007 à Palerme, je me suis interrogée sur les procédés de traduction par lesquels l'ethnologue se réapproprie l'interaction ethnographique et la singularité d'un récit de vie par l'écriture. J'y raconte ma rencontre et ma relation avec Mme V.²², véritable caisse de résonance ethnographique, ayant joué un rôle central dans l'importance que j'ai accordé aux tensions et aux ajustements qui se nouent en Dombes, entre les individus et le collectif, sous l'ascendant obnubilant de la hiérarchie. En m'intéressant à ce moment rarement dévoilé où s'opère le passage d'une narration à l'autre, de la parole individuelle livrée dans l'intimité à la formulation d'un récit d'une autre nature, j'ai tenté de restituer à Mme V. ce qui appartenait à notre histoire, mais aussi ce qui lui avait été dérobé.

L'écriture a en effet effacé la trame de son existence (et de son récit) au profit d'une « grammaire sociale » où elle apparaît par bout, disséminée, quand ce qu'elle dit ou fait entre en résonance ou en dissonance avec ce que d'autres disent et font. Sans doute suis-je tombée en partie dans le piège évoqué par Margarita Xanthakou : « L'ethnologue voudrait se faire une image moyenne de la façon dont on vit son identité dans un certain milieu, une société définie, une période donnée (...), mais une vie, c'est en un sens de la culture incarnée et mise en intrigue » (2007 : 140). Et, si après la lecture de l'ouvrage issu de ma thèse, *Une terre en partage*²³, Madame V. m'a regardé vaillamment dans les yeux et dit tout de go, avec un sourire entendu, « vous êtes un maligne, vous avez bien caché votre jeu », c'est que le passage à l'écriture met à nu un malentendu ethnographique. Celui-ci ne tient pas au fait que l'on

²¹ Vanessa Manceron, 2010, « De l'ethnographie à l'écriture : usages et mésusages du récit de vie », in D'Agostino G., Kilani M., Montes S. (eds.), *Histoires de vie, témoignages, autobiographies de terrain. Formes d'énonciation et de textualisation*, Zurich, Lit Verlag, pp.157-168.

²² Je regrette aujourd'hui cet usage d'une majuscule, faute de lui avoir demandé s'il est serait d'accord pour que j'utilise son patronyme. Elle est aujourd'hui décédée. J'en reste là. Dans le manuscrit *Les veilleurs du vivant*, pour la première fois, j'ai demandé leur accord aux personnes concernées qui ont toutes acceptées que je fasse usage de leur véritable prénom et que leur patronyme apparaisse dans les remerciements.

²³ Vanessa Manceron, 2005, *Une terre en partage. Liens et rivalités dans une société rurale*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, Collection « Ethnologie de la France », 258 p.

tende un miroir jugé déformant ou inadéquat, mais au fait que l'on fabrique plus qu'on enregistre le réel, que l'on dispose d'une parole privée à des fins ethnologiques.

Le passage de l'un à l'autre ne se fait pas sans « trahison » ni « amputation », pardonnées le plus souvent, et dont les gens peuvent même se réjouir comme ce fût le cas lors de la présentation de mon ouvrage dans la salle polyvalente de Villars-les-Dombes, mais qui m'a fait regretter de ne pas avoir soumis mon texte à leur perspicacité et poursuivre ainsi la conversation par-delà le terrain. Cela n'aurait sans doute pas permis d'éviter la réaction emportée d'un propriétaire terrien m'ayant adressé mon ouvrage par la poste, griffonné et raturé au crayon rouge. Mais sans doute, aurais-je entendu les motifs de sa colère et affiné certains aspects de la recherche : à donner à voir une société sous tensions (dont aucun fermier n'a trouvé à redire), certaines formes de distinctions et manière de se positionner au sein même de la bourgeoisie terrienne ont sans doute été « écrasées ». Ce propriétaire, héritier d'un domaine, m'a opposé une lecture solidaire des rapports sociaux, liée bien sûr à sa position particulière dans l'échiquier local, celui-ci ayant fait le choix de vivre sur place et de faire de l'exploitation des terres et des étangs un gagne-pain en ayant développé de surcroît des modes de production alternatifs, et qui de fait n'a pu ni voulu se reconnaître dans le portrait dressé.

Je crois finalement qu'il a fallu attendre le manuscrit *Les vieillards du vivant* pour que mes choix scripturaires se transforment sensiblement, car ce n'est pas dans les articles que nous avons le loisir de bien poser nos ethnographies. Pour la première fois, j'ai suivi des individus, et ceci parfois tout au long d'un chapitre. Pour la première fois aussi, le curseur s'est déplacé, laissant dans l'ombre les rapports sociaux, ou plus exactement les manières de s'agréger, pour préférer l'exploration du vis-à-vis et des agencements avec d'autres êtres, cette fois « non humains ». Sans doute, l'écriture est-elle affectée par la texture singulière de nos terrains et par ce qui importe à ceux à qui nous portons attention. La tentation 'sociologique' et monographique s'est évaporée, au profit d'une plongée dans le détail des pratiques individuelles, mieux à même de préciser ce qui tient les gens tout au long de leurs cheminements naturalistes qui est aussi l'histoire de leur vie. *Walking on the countryside* est le titre que j'aurais pu donner à ce manuscrit. Marcher, parcourir le territoire à la recherche des vivants auxquels on est relié et auxquels on voue une curiosité insatiable ; marcher souvent

seuls, silencieux, absorbés, il fallait que l'écriture colle à ces formes singulières d'absorption en même temps qu'elle souligne l'importance de l'engagement personnel des individus.

VOUS AVEZ DIT EUROPÉANISTE ?

Un voyage en Sierra Leone et l'horizon africaniste se dessinait, mais c'était sans compter avec le hasard, celui de lire sur les murs de l'université de Nanterre une affichette proposant un contrat de six mois pour mener à bien une étude sur la batellerie dans le cadre d'un projet muséographique initié par le musée de société de Seine et Marne. Fabienne Wateau m'a reçu et à l'issue de l'entretien, l'affaire était conclue. A la fin de la licence, j'ai vécu quatre mois dans le petit village de Saint-Mammès campé en bordure du Loing et de la Seine, en compagnie de Cécile Bouchet avec laquelle j'ai mené ce travail, sous la direction scientifique de F. Wateau, alors enseignante ATER à Nanterre. Alors que certains avaient la fibre américaniste ou indianiste chevillée, soit pour des raisons familiales soit à l'issue d'un voyage ou de lectures, je suis de celles qui peuvent dire que l'europanisme s'est arrimé à moi, plutôt que le contraire. A lire l'affichette, le souvenir des images du film mystérieux de Jean Vigo, *l'Atalante*, a surgi et cela a suffi à me laisser tenter. Et c'est de proche en proche, un premier terrain en appelant un autre, que j'ai navigué jusqu'à aujourd'hui.

Dans un article intitulé « Retour sur archives ou comment Minot s'est écrit », Françoise Zonabend est revenue sur le souci de légitimité qui animait les Dames de Minot à la toute fin des années 1960. « Nous avons cherché d'emblée à parler d'une même voix avec nos collègues « exotisants », leur prouvant par nos pratiques de terrain et la construction de nos objets de recherche, que l'on pouvait étudier en ethnologue sa propre société, ce dont ils doutaient, persuadés qu'ils étaient encore, à ce moment-là, qu'une véritable ethnographie ne pouvait s'entreprendre qu'à bonne distance géographique et culturelle de soi » (2011 : 5)²⁴. Dans le même mouvement, l'enjeu était de se démarquer de la conception muséographique

²⁴ Françoise Zonabend, 2011, « Retour sur archives ou comment Minot s'est écrit », *L'Homme*, 200, pp. 113-140.

et folkloriste de l'ethnologie de la France poursuivie au musée des Arts et Traditions populaires.

Cette histoire est bien connue. Mais, plus troublante est la persistance de ce motif dans les années 1990, alors que de nombreux travaux avaient relevé le défi²⁵, ce dont témoignait bien la collection « Ethnologie de la France » de la FMSH, dirigée par Christine Langlois. Je me souviens encore de ce jour où Georges Augustins, de fort mauvaise humeur, arguait de la difficulté à obtenir des bourses doctorales pour les étudiants travaillant sur la France (ce qui d'ailleurs se vérifie encore si l'on en croit certains collègues du Département d'anthropologie à Nanterre). Je me souviens aussi de ce chercheur entendu lors d'une discussion informelle considérant la tâche d'y voir clair en contexte européen particulièrement délicate, comme si les outils conceptuels de la discipline élaborés dans les sociétés « exotiques » lui semblaient inappropriés pour s'emparer de la complexité, des superpositions de couches historiques et sociales, de l'imbroglie des influences culturelles croisées, impossibles à épurer.

L'ethnologie du proche a fait couler beaucoup d'encre, mais concernant cette question jugée épineuse d'une altérité toute relative, je ne l'ai jamais éprouvé. Je ne suis chez moi nulle part et surtout je ne tiens pas grand chose pour familier dès lors qu'un écart se manifeste, d'une classe sociale à l'autre, d'un laboratoire à l'autre, d'une famille à l'autre, et ceci depuis l'enfance. Je ne vise pas les écarts radicaux, ceux qui font perdre tout repère, comme s'il me fallait construire la différence par petits pas de côté plutôt que me laisser saisir par elle (ou la subir quand l'asymétrie se fait trop forte). Je n'ai d'ailleurs pas été tentée par la quête de phénomènes saillants, remarquables, étranges, pouvant faire écho à ce qui s'étudiait dans les ailleurs – rituels, phénomènes religieux – ; je pense ici tout particulièrement aux travaux remarquables d'Élisabeth Claverie sur les apparitions de la vierge (2003) ou de Claudine Fabre-Vassas sur les juifs, les chrétiens et le cochon (1994). Je n'ai pas non plus opté pour des allers et retours fréquents depuis un ancrage parisien. Je me suis plongée dans la vie ordinaire de gens ordinaires dont je ne savais rien ou presque, mais dont les ethnologues un tant soit peu désireux de s'étonner se détournent. Saint-Mammès, la Dombes, le Somerset ! Qu'es-tu donc allée faire là-bas ?! J'ai suivi des agriculteurs au volant de tracteurs ou les pieds dans la

²⁵ Isac Chiva, Bertrand Hell, Daniel Fabre, Noélie Vialles, Claudine Fabre-Vassas, Georges Augustins, Patrick Williams, Colette Pétonnet, Florence Weber, etc.

boue des étangs, de simples amateurs ayant dédié leur vie à l'observation des plantes ou des oiseaux ; des gens qui cheminent sans bruit et sans histoire. Et quand, suite à une longue fréquentation, ce qui finalement est peu pratiqué par les ethnologues européens, je commence à entrevoir dans la trame de leur existence individuelle et collective une densité - à l'instar d'instruments de musique qui commencent à jouer de concert et dont les cordes se mettent à vibrer, les caissons à amplifier, les sonorités à affecter -, j'approche alors de ce que je tiens pour étrange et singulier. Le processus n'est jamais donné d'avance, il est à faire surgir de l'insignifiant.

C'est sans doute la raison pour laquelle je m'ennuie tant sur mes terrains, pour le moins durant les premiers mois. Lors d'un atelier où les doctorants de Nanterre faisaient état de leur expérience ethnographique - la plupart avec grand enthousiasme et la délectation née de l'émerveillement d'un dépaysement -, je m'étais étendue sur l'épreuve qui consiste à demeurer là, trop souvent seule, dans un village bien morne de 300 habitants. Les événements collectifs se déroulaient le plus souvent derrière les façades des maisons. Les chances de rencontres y étaient rares et quand elles advenaient, j'en sortais le plus souvent accablée par tant de réserve, de signes de méfiance, de silences polis. J'étais là sans savoir quoi retenir ou monter en épingle, comptant les jours, tenace, en nourrissant le secret espoir que de cette moisson interminable de l'anodin quelques perles ou éclats de lumière surgiraient, ayant le goût et la saveur anthropologique d'un regard éloigné.

Cet ennui je le tiens aujourd'hui pour une marque de fabrique. Nous sommes nombreux ici ou ailleurs à en faire l'expérience - rien ne se passe, on attend -, mais dans mon cas, il est structurant. Sans doute est-il en partie imputable à mes objets de recherche à la fois proches et ordinaires - au point d'être en droit de se demander ce qui anime donc mon goût pour le moins pétillant ! -. C'est en suivant les naturalistes amateurs que j'en ai mieux compris la teneur. Comme pour eux, l'émerveillement naît de la sédimentation patiente et laborieuse de détails épars et de petits riens qui, s'agrégeant en partie à mon insu - comme l'acquisition du *jazz* dont je décris le processus dans le chapitre 5 des *Veilleurs du vivant* -, donne accès à une nouvelle version de la réalité. Ce qui est tenu pour insignifiant se charge alors de sens et je comprends alors pourquoi j'ai fait ce chemin, vaillamment. Quand on commence à évoluer sur le terrain des autres comme un boisson dans un bocal, allant et

venant, sachant nommer, sachant les histoires, les ragots, et relativement libre de s'affranchir des cloisonnements sociaux, des questions d'affinités ou d'affiliation – ce qui dans la vie sociale habituelle ordinaire ne se produit pas ou peu -, on sait alors vraiment pourquoi on fait ce métier.

C'est aussi la raison pour laquelle je considère l'écriture (et les lectures) comme le moment où se fabrique l'altérité, quand l'immersion a fait son œuvre et que s'opère une transformation décisive du réel fragmenté qu'il a été donné d'expérimenter avec ennui. C'est alors que les observations gagnent en épaisseur et en étrangeté. On entre alors dans les raisons d'un individu ou d'un collectif, en évitant de croire que l'interprétation de leur conduite consiste à ce « qu'on se mette insidieusement à penser à la place de ceux qu'on croit comprendre et qu'on leur prête plus ou moins autre chose que ce qu'ils pensent » (Lévi-Strauss 2000 : 720). C'est alors que l'écart se creuse.

Le choix de mener une thèse en milieu rural n'est sans doute pas non plus étranger au souhait de converser avec les chercheurs qui avait sillonné avant moi les campagnes de France et de m'inscrire ainsi dans une forme de continuité que j'estimais consistante (légitime ?), sans doute aussi sous l'influence de Georges Augustins. Je pourrais aussi aller chiner quelques motifs plus intimes - nous en avons tous -, comme ce goût pour les lieux de l'enfance où j'ai grandi, pour cet étang où je passais des heures à m'essayer à la pêche, à construire des radeaux, à monter des barrages ou à scruter jour après jour ce que fait la mort au corps d'une Huppe fasciée trouvée au bord d'un chemin et ensuite immergé dans un bocal hermétique...

Mais le plus important était ailleurs. Les systèmes hydrauliques. J'avais suivi de près les travaux de Fabienne Wateau sur l'irrigation au Portugal (2002), lu *L'eau, l'ami du puissant. Une communauté oasienne du Sud Tunisien* de Geneviève Bédoucha (1987), les travaux de Colette Lecour Grandmaison dans le Sultanat d'Oman, ceux de Philippe Pelletier au Japon et suivi avec intérêt les controverses autour de la théorie de Karl Wittfogel (1957) qui a vu dans l'organisation centralisée des grands travaux hydrauliques le fondement social de ce qu'il a appelé le despotisme oriental. Rien de très européeniste en somme, et surtout un territoire rêvé pour l'ethnologue du fait de la congruence entre une organisation sociale, un système technique et des règles juridiques coutumières. Cartographier le partage de l'eau permet de faire littéralement surgir les relations de coopération et d'opposition, prises sur le vif, en train

de fonctionner sur le substrat très concret des cheminements de l'eau. Je voulais faire de même, en contexte français. La Brenne m'ouvrait les bras avant que les portes ne se referment : Geneviève Bédoucha y débutait une recherche sur le système des étangs en chaîne qui a donné lieu à la publication d'un ouvrage quelques années après la parution de mon travail²⁶. Celle-ci m'a conseillé d'aller voir Isac Chiva qui m'a à son tour conseillé de me rendre en Dombes et d'y rencontrer Laurence Bérard qui, à son tour, m'a conseillé d'y rester. Elle y avait mené une thèse avec le prisme de la technologie culturelle et bien des dimensions sociales et juridiques restaient inexplorées²⁷.

Mener ses terrains en France n'est pas sans effet sur les savoirs. Et je crois que l'intérêt que j'y ai trouvé tenait surtout à mon refus de l'exotisme culturaliste. Je voulais regarder des sociétés et non des cultures, des choses « impures », mélangées, mouvementées, des agrégats labiles d'humains œuvrant parmi les autres et ayant une histoire. L'attention aux actions individuelles est je crois une inflexion importante insufflée par les recherches européenistes à la discipline, sous l'effet de ce que les sociologues ont appelé l'individualisme méthodologique. Les régularités sociales et les effets d'agrégation résulteraient des actions individuelles, mais l'inverse ne serait pas vrai, « contrairement à ce que pensent les structuralistes de tout bord qui veulent que la société guide et programme le comportement de l'acteur social », écrivait Raymond Boudon (1985 : 370b)²⁸.

Une terre en partage témoigne de cette inflexion sans totalement la faire sienne. Les gens n'y parlent pas d'une seule voix et ceci au moyen de petites études de cas où les rapports sociaux sont décrits dans leurs dimensions les plus concrètes, en tant qu'enchaînement d'actions et d'interactions. J'ai reconstitué des histoires relationnelles où les positions sociales ardemment négociées des fermiers, des chasseurs, des propriétaires d'étangs, des régisseurs de propriété, des gardes-pêche, dépendaient de la capacité des uns et des autres à manier un jeu jamais stabilisé. La particularité essentielle était qu'il n'était ni d'ami ni d'ennemi héréditaire,

²⁶ Geneviève Bédoucha, 2011, *Les liens de l'eau. En Brenne, une société autour de ses étangs*, Paris, QUAE/MSH, collection « Natures sociales ».

²⁷ Laurence Bérard, 1982, *Terres et eaux en Dombes : technologie et droit coutumier*, Presses universitaires de Lyon.

²⁸ Raymond Boudon, 1985, « Les nouvelles tâches de la sociologie », *Ency. Universalis*, s.v. Sociologie.

mais plus encore, que potentiellement et en fonction des circonstances, on pouvait devenir l'ami ou l'ennemi d'autrui. J'avais donc moins à faire à des groupes constitués qu'à des individus qui faisaient valoir dans ce cadre antagoniste des appartenances à géométrie variable. Cette approche m'a permis de réfléchir à la manière dont les individus prenaient place dans la hiérarchie sociale laquelle ne pouvait plus être décrite comme un ordre stable donné d'avance, mais comme le produit d'une juxtaposition d'ensembles aux contours fluctuants, ayant chacun leur système de valeurs et leur code de conduite, que les individus ne cessaient de mettre à l'épreuve.

Une autre spécificité des études sur la France menées dans les années 1980-90 tenait à l'attention portée aux changements sociaux, ce qui les démarquait de nombre de recherches issues des lointains. *La mémoire longue* de Françoise Zonabend (1980), *Comment se perpétuer ?* de Georges Augustins (1989), *Descendants de chouans* de Bernadette Bucher (1995), *Le pin de la discorde* de Francis Dupuy (1996) ont été de fertiles compagnons. Le rapprochement entre histoire et ethnologie ne date pas d'hier. L'ouvrage *Les rois thaumaturges* de Marc Bloch (1924) étudié à Nanterre nous avait tous passionnés. Un certain nombre d'historiens, comme Jean-Claude Schmitt, avaient opéré une conversion vers l'ethnologie du passé. Il y avait aussi l'anthropologie dynamique théorisée par Georges Balandier qui, dans les années 1950-60, contestait les démarches qui valorisent l'aspect ordonné et bien intégré des sociétés jamais envisagées selon lui dans la perspective du temps historique, des heurts et de l'innovation.

En Dombes, mon intérêt pour les conflits d'usage et les formes d'appropriation du territoire, pour un système technique et agraire en perpétuelle évolution, appelait l'histoire ou pour le moins le passé, auquel se référaient les propriétaires d'étangs pour en déplorer les dysfonctionnements contemporains et convoquer avec nostalgie l'ordre coutumier malmené, ou à l'inverse auquel se référaient les fermiers pour se féliciter de la « fin des seigneurs ». Cette attention aux récits produits à propos des changements m'a permis de pointer une dialectique entre un avant et un après dont les gens situaient le point de rupture au sortir de la seconde guerre mondiale. Tous les systèmes relationnels observés au présent ont ainsi été mis en tension et en relation avec des documents d'archives et la mémoire orale, pour décrypter les motifs, les logiques, les significations et les formes de justification données aux actions et

interactions et qui se nourrissaient toujours d'un imaginaire lié à des pratiques plus anciennes qu'il s'agissait de réformer, d'abolir, de perpétuer, de contrer, de rappeler, de dénier ou d'oublier.

Le passé de ce point de vue était une ressource pivot dont il était fait usage pour tramer les histoires relationnelles, expliciter les conflits et tensions qui ne manquaient jamais de surgir, et dont je me suis moi-même saisie pour dessiner une société en mouvement peuplée d'individus obnubilés par le changement. Cette obsession, je l'ai fait mienne, ce qui m'a permis d'entrevoir les conflits moins comme le résultat de changements désirés ou honnis, que comme un langage partagé au moyen duquel participer et fabriquer une société en devenir, avec ses nouveaux venus, ses nouveaux usages et ses nouvelles échelles de hiérarchie, mais aussi comme une modalité singulière de se relier les uns aux autres étonnamment persistante et tenace.

Pour les mariniers, la mémoire orale couplée à l'histoire de la batellerie et de ses techniques m'ont permis d'éclairer la contradiction de se dire sans point d'attache et d'avoir néanmoins investi certains lieux 'd'à terre' en bordure des voies d'eau. Dans l'article « Être chez soi, être entre soi »²⁹, issu du mémoire de maîtrise *Appropriation de l'espace chez les mariniers berrichons*, j'ai pu reconstituer l'évolution des habitudes de voyage en les corrélant à des changements plus globaux, comme l'avènement au XIXe siècle de la batellerie industrielle de canal, les circuits de circulation des marchandises, la naissance des bourses d'affrètement suite aux grèves de 1936, les changements de modes de traction, etc. J'ai également suivi les histoires de famille pour comprendre que l'origine berrichonne dont ils faisaient état remontait au premier ancêtre connu (ou imaginé) ayant navigué sur le canal du Berry. J'ai entrevu l'existence de frontières spatiales qui opéraient au point de jonction d'espaces navigables différents. J'ai identifié les différents villages en bordure de voies d'eau appelés « points d'attache » qui ont fini par dessiner des préférences collectives pour des lieux, bien en-deçà de l'espace élargi des voyages. Avec l'histoire, j'ai ainsi retracé une géographie de la mobilité et de l'ancrage, où l'imaginaire du « chez soi » et le recours au passé s'épaulaient mutuellement.

²⁹ Vanessa Manceron, 1996, « Être chez soi, être entre soi. La question du territoire chez les mariniers berrichons », *Ethnologie française*, XXVI, 3, pp. 406-417.

Comme l'écrit Daniel Fabre (1986), « cette profondeur que l'ethnologie des lointains a souvent regretté de ne pouvoir reconstituer est bien ici un donné mis en forme et manipulé par la société elle-même »³⁰. J'ai toujours accumulé avec boulimie les sources écrites, cartographiques, iconographiques qui débordent des cartons empilés dans mon bureau : documents officiels secrétés par les administrations, photos, cartes, plans cadastraux, relevés de population, codes coutumiers, dictionnaire de patois, revues érudites locales, mais aussi archives privées, correspondances, etc. Assise à côté des historiens aux Archives départementales ou municipales, j'ai compulsé les mêmes documents sans pour autant confondre mes usages avec les leurs. J'utilise parfois ces sources comme des faits de contexte pour dessiner une conjoncture à laquelle renvoie la mémoire ou les écrits que les gens mobilisent au présent, comme dans l'article « Le pays de Dombes et ses mises en image »³¹. Il m'est arrivé aussi d'aller chercher dans le passé des réalités héritées qui persistent au présent, s'agissant par exemple de comprendre comment se sont constitués les patrimoines fonciers de la bourgeoisie citadine au XIXe siècle et de suivre les stratégies foncières visant à établir ces fameux petits « empires hydrauliques » dont ils regrettaient le démantèlement contemporain et qu'ils s'évertuaient parfois à bâtir à nouveaux frais³².

Ici, cependant, la frontière entre ethnologie et histoire se fait plus mince et je regrette parfois de m'être un peu égarée dans la densité factuelle du passé. J'aime sans doute trop les écrits sur papier jauni. Car, il vaut mieux y voyager comme en contrée étrangère, à l'instar des représentants de l'anthropologie historique. L'histoire n'est intéressante pour nous qu'en tant qu'elle est mise en tension avec le présent, non pas pour reconstituer une généalogie des changements, ni pour lui opposer des processus mémoriels partiels, mais pour éclairer l'entremêlement des deux, pour mettre en tension les énoncés, les écarts entre normes et pratiques.

L'ethnologie de la France voisine avec l'histoire, mais aussi avec la sociologie et la

³⁰ Daniel Fabre, 1986, « L'ethnologie et ses sources », *Terrain. Anthropologie & Sciences humaines*, 7, pp. 3-12.

³¹ Vanessa Manceron, 2006, « Le pays de Dombes et ses mises en image : jeu sur les frontières et quête de reconnaissance », *Ruralia*, 18/19.

³² Cf. Vanessa Manceron, 2005, « Être maître de l'étang. Histoire d'une appropriation de l'eau au XIXe siècle en Dombes », *Études Rurales*, 175-176, pp. 109-128.

géographie – mes sources bibliographiques témoignent de cette hybridité -, sans doute plus encore qu'avec les ethnologies menées ailleurs en Europe, où les traditions nationales sont parfois trop différentes, si bien que les chercheurs français se sont évertués je crois, à se situer en premier lieu comme anthropologues. Tandis que nos confrères étrangers désireux de travailler en Europe ont toujours été rares, les affiliations possibles n'étaient pas si nombreuses. Cette tradition de recherche s'est structurée en partie au sein de revues comme *Ethnologie française* dont j'ai été membre du Conseil de rédaction et de la revue *Terrain* dont j'ai assuré la codirection pendant 4 ans ; autour du Centre d'ethnologie française dissous en 2005 ; dans le laboratoire de Toulouse qui comptait un certain nombre de dits « européanistes », ou encore autour de la Mission du patrimoine ethnologique qui a financé mon séjour sur le terrain en Dombes avec le soutien de la Drac de la région Rhône-Alpes, en la personne de Michel Rautenberg.

Dans les années 1990, cet effort de structuration s'était déjà en quelque sorte dilué, tandis que l'anthropologie des lointains se confrontait de plus en plus avec les contextes et les objets dits « de la modernité ». Peut-être l'ethnologie de la France a-t-elle été de ce point de vue aux avant-postes, préfigurant les évolutions contemporaines des manières de saisir et de faire parler les réalités sociales et culturelles. La distinction (et la hiérarchie) entre proche et lointain a perdu en saillance depuis les années 2000-2010, comme en témoigne l'évolution de la revue *Terrain* depuis sa refondation et son insertion à Nanterre, sous mon impulsion et celle d'Emmanuel de Vienne. Au sein d'un laboratoire généraliste comme le LESC, les affiliations par domaine régional tendent également à s'estomper, à l'exception des américanistes regroupés au sein de l'EREA. De fait, je ne me suis jamais véritablement sentie affiliée à une recherche qui devrait ses collaborations à son indexation à une aire culturelle. Aussi, ai-je plutôt privilégié les rapprochements que favorisent les objets comme avec Sophie Houdart, Marie Roué, Sandrine Revet ou Frédéric Keck, et si par certains aspects, les ethnologues qui travaillent sur la France (ou l'Angleterre) se sentent parfois un peu seuls ou dans les écarts³³, ils gagnent en liberté d'établir des passerelles inattendues.

³³ C'est sans doute l'absence d'un séminaire dédié aux études européennes où l'on aurait pu débattre, élaborer collectivement, comparer et mettre nos travaux en discussion, qui m'a incitée à m'impliquer dans la création du séminaire « Anthropologie à Nanterre », avec Emmanuel de Vienne, Ismaël Moya et Arnaud Esquerre.

PASSERELLES

Cette liberté, j'en ai aussi fait usage dans les espaces interstitiels ou dans les à-côtés de la recherche académique. Le fait de travailler sur la France n'y est sans doute pas étranger. Non seulement les possibilités d'y mener des expériences moins « pures » sont nombreuses, mais surtout elles ont la saveur particulière de nous faire occuper des positions intermédiaires, d'agir comme des passerelles. J'ai toujours attachée un grand prix à la clarté et j'ai toujours considéré que ce métier permet de décliner nos savoir-faire dans des champs d'activité connexes à relier plus étroitement à la recherche ou permettant de faire usage de la recherche autrement.

Je n'ai pas boudé les études menées dans un cadre contractuel. J'y voyais une manière possible d'exercer des compétences ou de se faire une vie en dehors des institutions de recherche ou d'enseignement universitaire³⁴. Martine Segalen a joué un rôle important dans cette expérimentation des à-côtés, en m'introduisant auprès d'un laboratoire de sociologie (CNET) inséré dans l'entreprise France Télécom, poursuivant le projet d'étudier les usages sociaux de la communication. J'y ai effectué plusieurs études, dont une sur les reconfigurations de la sociabilité à la suite de la naissance du premier enfant et une autre sur les modalités d'usage des téléphones mobiles au sein d'un groupe de jeunes parisiens intensément interconnectés à l'échelle de la ville³⁵. Ces recherches avaient conduit à une proposition d'embauche que j'avais refusé, préférant un parcours incertain à l'abandon du libre choix de terrains longs et par attachement à la discipline.

Dans une autre veine, j'ai également été invitée à participer à un programme de

³⁴ C'est avec cette idée en tête que j'avais créé avec Christian Leclerc (aujourd'hui chercheur au Cirad) une association, « *Communitas* » (clin d'œil à la théorie du rituel développée par Victor W. Turner), pour aider les étudiants en thèse à financer leurs études, mais aussi ouvrir l'horizon d'une autonomie extra-académique pour les chercheurs sans statut, en situation liminaire.

³⁵ Cf. Manceron Vanessa, 2004, « Le temps des amis. Les modes d'interaction quand on a vingt ans à Paris », *Ateliers*, 28, pp. 149-180 / Manceron Vanessa, Lelong Benoit & Smoreda Zbigniew, 2002, « La naissance du premier enfant. Hiérarchisation des relations sociales et modes de communication », *Réseaux*, 115, pp. 92-120 / Manceron Vanessa, 1997, « Tous en ligne ! - Usages sociaux du téléphone et modes d'interaction au sein d'un groupe de jeunes parisiens », *Réseaux*, 82-83, pp. 205-218.

recherche sur les solidarités familiales en contexte urbain – *Kinship and Social Security* -³⁶, où j'ai appris à me frotter aux méthodes quantitatives. J'ai passé six mois à cheminer le long des coursives interminables du Liberté, un bâtiment abritant près de 2000 habitants, situé à Nanterre en bordure du parc André Malraux. Je me souviens de ce projet comparatiste mené parallèlement dans différents pays européens qui imposait des protocoles d'enquête normés, pointilleux à l'extrême, s'agissant de collecter les mêmes informations, de poser les mêmes questions, pour que toutes les données soient englouties, digérées et moulinées par un gigantesque programme informatique. J'allais de porte en porte, en ayant au préalable sélectionné des patronymes dans le bottin selon une méthodologie aléatoire bien réglée pour constituer mon échantillon. Je passais des heures tous les soirs à insérer les données issues de mes entretiens, ayant décidé d'éviter pour le moins la situation pénible d'imposer à mes interlocuteurs les silences de l'enquêteur empêtré devant sa machine ! Je garde de cette expérience la chance d'avoir compris que la parenté pouvait se prêter à une ambition comparative, mais ceci au prix de l'abandon de ce qui fait l'originalité de nos savoirs, devenu depuis une figure repoussoir !

Enfin, dans une autre veine encore, j'ai participé à ce projet muséographique sur la batellerie à Saint-Mammès. Il ne nous situait pas du côté du vilain mot « recherche appliquée » qui a si mauvaise presse en France, parfois pour de très bonnes raisons³⁷, mais s'inscrivait plutôt dans ce que j'appellerai une anthropologie « publique », non pas que je la considère comme plus utile³⁸, mais parce qu'elle oblige à changer de place, à s'appropriier d'autres langages et à faire un effort de traduction. Ce ne sont pas des savoirs au rabais, mais des modalités singulières de faire savoir. Le petit ouvrage publié dans la collection du Musée

³⁶ Programme de recherche émanant du Max Planck Institute for Social Anthropology (Halle). Cf. Manceron Vanessa & Segalen Martine, 2010, « Kinship networks in the Liberté, Nanterre: between affection and duty », in P. Heady & P. Schweitzer (eds) *Family, Kinship and State In Contemporary Europe*. Vol 2. *The View from Below: Nineteen Localities*, Frankfurt, Campus Verlag, pp. 173-190.

³⁷ Bruce Albert (1995) a écrit une bonne synthèse historique des questions débattues par les anthropologues pour faire valoir les bonnes et mauvaises raisons de s'impliquer au titre d'expert, de citoyen militant ou de chercheur soutenu par des institutions extra-académiques.

³⁸ Petit clin d'œil à la question formulée par mon père à Martine Segalen à l'issue de ma soutenance de thèse : « c'est très intéressant tout ça, mais à quoi ça sert ? ».

des pays de Seine-et-Marne intitulé *Saint-Mammès, terre de mariniers*³⁹ est le fruit d'un terrain de cinq mois à partir duquel nous avons imaginé une restitution muséale (qui n'a d'ailleurs malheureusement pas vu le jour). Plutôt qu'une collecte raisonnée d'objets associés à la vie batelière locale convertis en valeurs patrimoniales, nous avons proposé de considérer l'espace du village lui-même comme un habiter marinier.

Les parcours imaginés dans le village permettaient de débusquer dans le paysage bâti des traces imperceptibles et sans signification pour qui n'a pas la mémoire des lieux, liées au passage et à la halte des bateaux - vieilles enseignes de café, anneaux rouillés, écuries pour les chevaux de halage cachées derrière les façades, etc.-. Se manifestaient aussi les signes plus ténus d'une présence batelière dans les manières d'aménager ou de décorer les jardins autour de ces maisons où les mariniers avaient décidé de s'installer au moment de la retraite. Portes de cabine agrémentant des cabanes en fond de jardin, planches de bateaux entre les rangées de tomates, cloche de brume pour sonnette, fers de perches cloués sur les façades, 'devise' du dernier bateau indiquée sur la boîte aux lettres et donnant son nom à la nouvelle demeure 'd'à terre', mât converti en rambarde d'escalier, hélices, bouées et ancres disposées sur les pelouses... Les objets prolongent la vie du bateau 'déchiré' ou vendu dans ce nouvel espace où les mariniers disent 'attendre la mort', comme autant de manières 'de se faire où l'on reste'. L'attention portée au recyclage et au bricolage d'objets ou de matériaux de peu, conçus et mis en scène comme une forme d'hybridation de la terre et de l'eau, de l'avant et l'après, m'a permis de les tenir pour importants et d'imaginer comment les faire parler. De la sorte un assemblage d'éléments hétéroclites déposés dans un jardin se convertissait en porte d'accès à l'imaginaire batelier pour que s'opère chez les visiteurs une petite révolution du regard, qu'ils ne demeurent pas comme des étrangers derrière une paroi de verre.

Parmi les passerelles⁴⁰, je retiens aussi mon implication dans la renaissance de la revue *Terrain* dont le ministère de la culture avait signé l'arrêt de mort créant ainsi un grand vide dans le paysage éditorial, d'autant plus désolant que planaient alors bien des incertitudes sur

³⁹ Vanessa Manceron & Cécile Bouchet, 1994, *Saint-Mammès terre de mariniers. Approche ethnologique d'une population et d'un territoire*, Musée des Pays de Seine-et-Marne, Collection « cahiers », 80 p.

⁴⁰ Je reprends ici le nom d'une association créée par Alexandre Soucaille dans laquelle je me suis investie, pour donner une place à l'anthropologie dans l'enseignement scolaire sous la forme d'ateliers animés par des ethnologues dans des classes de lycée, en étroite collaboration avec les enseignants.

le devenir de la revue *L'Homme*. L'édition, je m'y suis engagée sans compter mon temps, aux côtés d'Emmanuel de Vienne (américaniste) et d'Ismaël Moya (africaniste), en considérant qu'elle n'est pas seulement un support de publication au service des chercheurs, mais un média pour faire connaître nos travaux auprès d'un public plus large. Le défi était grand et la démarche unique en son genre, prolongeant l'esprit de la revue impulsé par Christine Langlois, mais le portant plus loin et différemment.

Tout a commencé un jour de printemps 2015, quand l'oreille collée au combiné de téléphone, j'ai entendu Didier Torny, alors directeur adjoint scientifique à l'InSHS, évoquer le soutien possible du CNRS pour un projet de reprise de la revue. Une année a passé à l'échafauder, à le défendre, à le porter de bureaux en bureaux, d'institutions en institutions, pour qu'enfin à l'automne 2016 paraisse le bien-fondé numéro 66, *Renâître*, qui s'est intéressé au désir contemporain de renaître à la lumière de ses avatars passés et présents, de l'initiation à la réincarnation, en passant par le spiritisme ou la résurrection. Pour bien renaître, il fallait se régénérer, changer de peau, faute de quoi on pouvait comme Lazare se muer en mort-vivant. Comme les convertis, nous avons éprouvé quelques paralysies du sommeil devant les tableaux Excel de nos budgets prévisionnels et avons été transformés par la cosmologie de la diffusion des savoirs où nous avons pris place.

Parmi les différents modèles de revues scientifiques existant - revues entièrement numériques en open-édition, revues papiers accessoirement mises en ligne et parfois éditées par le secteur privé -, le modèle éditorial de *Terrain* occupe une place très singulière. D'un côté, nous tenions à maintenir la publication semestrielle d'une revue papier de belle qualité, un objet-livre que les lecteurs, spécialistes, érudits, curieux, amateurs, amoureux des sciences humaines et de l'anthropologie, aimeraient avoir en main. La revue s'est aussi affirmée comme un espace iconographique à part entière où s'expérimentent des liens inédits entre textes et images (illustrations originales, reproduction d'œuvre d'art et photos, en sus des sources documentaires, collaboration avec l'école d'art Penninghen). Le dossier lui-même est protéiforme, faisant varier les formats et les types d'écriture - article empirique ou théorique, portfolio, récit, entretien, portrait, note de recherche ou de lecture, ethnographie brute, etc. -, de même que les perspectives et les champs disciplinaires, afin de multiplier les éclairages sur un même thème, par définition transversal et comparatiste.

D'un autre côté, nous tenions à faire de la version web de Terrain en *Open Access*, non pas une pâle réplique du dossier thématique mis en ligne, mais un espace éditorial en soi, avec son propre tempo de publication et ses rubriques attirées. « Glissements de terrain » explore les vertus de la fiction anthropologique ; « Terrains » offre une étude empirique fouillée d'un objet inattendu. « Questions » délivre sous une forme condensée et accessible l'état du savoir anthropologique sur une question donnée. « Portraits » s'essaie au portrait anthropologique ou rend hommage à ceux qui ont fait ou font les sciences humaines. « Lectures et Débats » propose de confronter plusieurs points de vue sur une problématique, un article ou un ouvrage, en s'ouvrant à des chercheurs d'autres disciplines, afin d'impulser ou de donner une place aux débats qui agitent la discipline.

Renaître, à coup sûr, valait bien la conversion des anthropologues que nous étions à l'édition. La revue a contribué je crois à chambouler les habitudes des lecteurs, mais aussi celle des chercheurs. Ces derniers y ont trouvé un espace d'innovation pour expérimenter de nouveaux choix d'écriture, des formats textuels et des manières d'avoir recours aux images, sans renoncer à être lu par leurs pairs ni à s'inscrire dans des thématiques et questionnements communs, en partie impulsés par la rédaction qui, de ce point de vue, est aussi une direction scientifique et un fer de lance. Les thèmes choisis ont permis de faire surgir des problématiques inédites et de rendre possible la comparaison par-delà le vieux partage entre proche et lointain.

TERRITOIRES LIQUIDES

Un fil d'eau réunit mes recherches, au point que certains collègues espiègles me désignent parfois comme « spécialiste des zones humides ». C'est du côté de *L'enfant et la rivière* d'Henri Bosco que se dessinent quelques motifs de mon inclination pour ces milieux - rivières, canaux, étangs, marais -, dans des mots tout choisis : le glissement d'une sarcelle qui se faufile entre les joncs, un clapotis, des gouttelettes, le sifflet du loriot, un treillis léger de vapeurs, les masses profondes de roseaux, un courant invisible entraînant une fleur de

sagittaire, une lande déserte, un renflement d'argile, les gerris infatigables qui rament nerveusement... Mais aussi des digues qui craquent et de nouveau les prairies ne formant qu'un étang, ou bien sous la chaleur torride, l'eau qui se retire en laissant de la vase, des nuées d'insectes qui bourdonnent, des îlots de cailloux ou de sable fumant au soleil... Et puis, des milieux un peu à l'écart toujours, où l'on ne bâtit pas sa demeure à l'exception de cabanes, des lieux intermédiaires qui donnent une impression d'éloignement, d'emmurement même parfois, d'immersion à coup sûr, en même temps qu'ils ne sont jamais laissés pour compte, les humains s'employant le plus souvent à les imaginer, à les observer, à les faire et défaire.

Ces milieux entre terres et eaux offrent bien des potentialités exploratoires. Tout d'abord, ils méconnaissent les états stabilisés et résistent toujours à l'ordre des choses. L'eau s'impose, contraint, oblige à considérer le mouvement, le changement et les aléas. Elle dessine des territoires mouvants soumis à ses va-et-vient quotidiens ou saisonniers, mais aussi à l'histoire longue des exondations et des assèchements, des innovations techniques et des changements d'usage. Elle se laisse guider, ralentir ou accélérer, assagir ou grossir, mais elle ne tient pas en place, toujours susceptible de modifier le cours prévu des choses. Elle résiste, déborde ou vient à manquer, bifurque, échappe. Ces qualités font de l'eau un élément avec lequel les humains doivent sans cesse apprendre à composer et avec lequel ils ont aussi tout loisir de jouer, en faisant varier les échelles du désir de maîtrise ou celui du lâcher prise. L'agentivité de l'eau n'est pas un vain mot, elle forge des entremêlements difficiles à démêler entre humains et non humains, entre la société et le territoire, d'où le grand intérêt à regarder de près la force de ces synergies et la singularité de ces agencements marqués par une forme de labilité et de réciprocité. C'est aussi en cela que je peux dire, à la suite des travaux récents sur la notion d'appropriation dans le sillage de *La propriété de la terre* de Sarah Vanuxem (2018), que ce sont des lieux où les modalités concrètes de l'usage de la terre et de l'eau offrent des prises sérieuses pour saisir le double jeu de la territorialisation : les lieux sont appropriés autant qu'ils approprient, appartiennent autant qu'ils tiennent, sont habités autant qu'ils habitent.

Dans mes principaux terrains, qu'il s'agisse des bateliers sillonnant les canaux et rivières de France, des usagers des étangs de la Dombes ou des naturalistes amateurs déambulant dans le marais de *Somerset Levels and Moors*, la question du rapport au territoire et au milieu a

été une colonne vertébrale. En fonction des terrains j'ai filé diverses voies, mais à chaque fois, la question de l'appropriation, de l'appartenance et des liens noués avec les lieux m'apparaissaient sans évidence.

Chez les mariniers, s'est rapidement posée la question d'un « faire sien » territorial, là où l'itinérance interdisait l'ancrage, là où la possession et la propriété du milieu où ils évoluaient étaient absentes, et là où s'affirmait un cloisonnement entre terre et eau au point de se penser comme des « gens de l'eau ». L'eau linéaire les tenait à l'écart, dans un espace connu d'eux-seuls, devenu leur commun, un territoire fait de lignes et de points qui les tenait ensemble et forgeait un puissant imaginaire d'entre soi en dépit des liens distendus par l'éloignement et le caractère aléatoire de leurs rencontres.

En Dombes, la question du « faire sien » se nouait aussi dans des jeux d'identification à des portions de territoire distinctes (terres/étangs) et dans un jeu d'identification au pays de Dombes, dans un contexte où nul ne pouvait vraiment dire qu'il était de là, plus qu'un autre. Cependant, la question de la territorialité engageait cette fois des questions de possession individuelle de la terre et de l'eau, dans un contexte où nul ne pouvait faire valoir une propriété exclusive sans avoir à faire à d'autres usagers, soit qu'ils fassent valoir des droits sur la même portion d'espace, soit qu'ils revendiquent des droits sur des ressources « communes », comme l'eau ou le canard qui avaient de surcroît la fâcheuse habitude de se moquer des limites de propriété. Le commun ici, entrainait en contradiction avec la volonté d'être seul en son domaine, en même temps que se forgeait un nous, dans la tension négociée d'une cohabitation des différences et des divergences de vues.

Quant au Somerset, la question de la territorialité ne s'est pas posée en termes d'appropriation, quand bien même, comme en Dombes, dans la définition de soi pointait l'étrange obsession d'un devenir campagnard au sein d'un espace rural peuplés de citadins. Mais dans ce cas, et pour les naturalistes amateurs anglais, être pleinement inscrit dans les lieux ne supposait pas de posséder ou de faire valoir des usages, ni même de se les approprier mentalement, mais d'entrer en relation intime avec la nature, d'être pris dans un tissu de vie, au moyen d'une démarche de connaissance. De fait, se territorialiser passait moins par l'insertion dans un jeu de positions sociales, que par la plongée dans un entrelacs de liens noués avec d'autres existants. Être soi revient à se territorialiser avec elles, parmi elles,

« comme » elles.

A surgi ainsi l'eau des marges qui fabrique et autour de laquelle se forge des formes d'altérité bien trempées - celle que l'on habite ; l'eau des terroirs et des aménagements où se configurent des jeux sociaux conflictuels et des alliances – celle que l'on domestique et dont on fait usage ; et enfin l'eau d'une exubérante vitalité écologique où l'on s'immerge, un peu à la manière d'un Henry David Thoreau lors de son séjour au bord de l'étang de Walden – celle dont on s'émerveille de la profusion des formes de vies associées. Qu'est ce qu'habiter en nomade ? Qu'est-ce que domestiquer l'eau ? Qu'est-ce que se relier à un milieu et aux vivants ? Tenir le fil des milieux habités était donc prêter attention aux relations, aux associations et assemblages, en tant qu'ils le constituent et sont affectés également par lui.

La prise par le territoire a une longue histoire en géographie sociale mais aussi en anthropologie, et ce qui m'avait passionné dans la lecture du livre de Françoise Paul-Lévy et Marion Segaud *Anthropologie de l'espace*⁴¹, avait été de découvrir la possibilité d'appréhender les tissus de relations en tant qu'ils étaient spatialisés, mais aussi l'espace lui-même dans ses dimensions les plus concrètes comme étant lui-même le produit de systèmes relationnels, ayant par ailleurs une histoire. Le grand intérêt de la notion de territoire est qu'elle permet de penser des dimensions aussi essentielles que celle de la définition de soi et de ce qui est en propre, de la qualification d'un chez soi et d'identification à celui-ci, des attaches et attachements aux choses et êtres qui peuplent et font les lieux connus, ou encore des modalités de faire sien, des manières de connaître et se reconnaître. Et toutes ces dimensions abstraites étaient observables et appréhendables au prisme très concret du territoire, qui n'est pas un cadre préexistant où les relations se déroulent, mais un espace-temps en mouvement, fabriqué, configuré et conceptualisé par les interactions elles-mêmes, par les pratiques, par les savoirs, les idées et les valeurs qui se nouent à travers lui, avec lui et à son endroit. Le territoire est généré à partir de l'espace mais il est le produit de relations.

Avant d'embarquer sur le bateau Saint-Christophe en février 1994, je gardais en tête une idée formulée par le géographe Claude Raffestin (1980)⁴² dont Joël Bonnemaïson avait

⁴¹ Françoise Paul-Lévy et Marion Segaud, 1983, *Anthropologie de l'espace*, Paris, Éditions du Centre Pompidou.

⁴² Claude Raffestin, 1980, *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Ed. LITEC, Collection « Géographie économique et sociale ».

fait bon usage en envisageant les mélanésien·s comme des « hommes-lieux » évoluant dans une société géographique et une structure en archipel. Il rappelait à cet égard que la territorialité humaine se définit plus par un « maillage des lieux » et un système d'itinéraires qui quadrillent son espace, que par la référence à des concepts biologiques fermés d'appropriation et de frontières (Bonnemaison, 1992)⁴³. De même, à la suite d'Augustin Berque (1986)⁴⁴, il considérait le territoire comme « empreinte et matrice de la culture », où l'espace est griffé par des signes, plus que construit ou aménagé. Cela me semblait un bon point de départ pour appréhender une communauté mobile et dispersée, sans terroir. J'aurais pu comme Danièle Guerritsen ou Fabienne Wateau m'intéresser à la reproduction du métier, en couplant parenté et économie, j'ai préféré regarder de près ce que produit et ce que cela fait de vivre sur l'eau à bord de « maisons flottantes ». Cette attention était aussi guidée par l'intuition née de mes premières rencontres avec les mariniers débarqués à Saint-Mammès : pour concevoir ce qui leur importait, il fallait s'embarquer, faire l'expérience de voir le monde à partir d'un bateau. C'est dans cette forme de territorialité me disais-je que devait se loger la texture singulière de leur existence dont j'ai effectivement éprouvé le caractère structurant, dès le premier voyage.

Je me souviens de ce lundi 6 février, où un marinier débarqué à Conflans-Ste-Honorine m'apprend que Raymond et Mauricette sont prêts à me prendre à leur bord sur le Saint-Christophe qui est arrêté par les crues à Chelles en banlieue parisienne. L'adresse est incertaine, en bordure du canal latéral à la Marne, non loin de la société Béton de France... Le long d'un quai encombré de grues et de tas de sable, je m'approche d'un premier bateau en vue, « Le Dijon » où un marinier s'affaire sur le plat-bord. Pas de Saint-Christophe ici, peut-être à quelques kilomètres de là... Le marinier m'accompagne – « je peux bien faire ça pour un collègue » - et je finis la journée dans la cabine du Saint-Christophe, autour d'un Picon-bière, assis sur l'unique banquette, discutant de la crue et de la transformation des berges devenues méconnaissables. Deux jours plus tard, je trouve un message sur mon répondeur : « Partons demain matin. Rendez-vous à l'écluse de Neuilly-sur-Marne entre 10

⁴³ Joël Bonnemaison, 1992, « Le territoire enchanté. Croyances et territorialité en Mélanésie », *Géographie et cultures*, n°3, pp. 71-88.

⁴⁴ Augustin Berque, 1986, *Le sauvage et l'artifice. Les japonais devant la nature*, Paris, Gallimard.

et 11 heures du matin. Si vous ne pouvez pas y être, laissez un message à l'éclusier qui nous préviendra ». Saisir au passage, à des points de halte, sans indication pour s'y rendre, sans accord préalable, et faire avec les aléas en tenant le fil d'une rencontre, à remettre peut-être plus tard, par l'intermédiaire de personnes relais sur les berges... J'y étais déjà.

Et puis, à bord, traverser Paris, sans le savoir d'abord, tant la taille des fenêtres latérales assez basses, couvertes dans leur partie supérieure de petits rideaux en crochet, ne laissaient apercevoir rien d'autre que la portion de berges au point de contact avec l'eau. Sentir un léger mouvement du bateau et entendre dire « nous passons au dessus du barrage de Chatou », sans avoir imaginé que les lieux traversés depuis la cabine se perçoivent aussi dans les corps, et que la vaguelette produite par un bateau que l'on croise ne produit pas les mêmes effets. Apprendre que les portions d'espace se découpent d'écluse en écluse (biefs) et que l'étalon de mesure est celui du temps écoulé pour aller de l'une à l'autre. Dessiner des cartes mentales et voir surgir les blancs cartographiques des espaces à terre, quelques repères visuels sur les berges, l'absence de toponymes, des cabines téléphoniques, des ouvrages techniques avec la mention aval et amont, un espace à l'horizontal et non pas à vol d'oiseau, des flèches indiquant les chemins empruntés sous les ponts, à l'approche des écluses, en fonction du sens et de la force des courants (appelés 'rapports d'eau'), des niveaux d'eau, des envasements ou bancs de sable...

Durant ce voyage jusqu'en Belgique, j'ai parfois rêvé en secret de marcher sur de longues distances dans un espace ouvert ou bien d'échapper à la vue de ceux avec lesquels je cohabitait en grande proximité dans l'espace restreint et cloisonné du bateau. Les mariniers eux n'empruntent la « planche à débarquer » qu'en cas de nécessité lié à l'approvisionnement ou aux démarches administratives dans les ports. Et mesurer alors combien naître le long d'une voie d'eau, demeurer dans un bateau tout au long de sa vie, ne s'intéresser aux lieux qu'en ce qu'ils sont liés aux contraintes de la navigation, revient à se penser dans un espace paradoxalement clos et ouvert ; ou plus exactement à se déplacer en restant chez soi, dans une relation consubstantielle établie avec le bateau, comme un escargot avec sa coquille. Tandis

que les relations avec le monde « d'à terre » étaient inexistantes, non désirées et évitées⁴⁵, une autre clôture opérait à l'échelle des voies d'eau liée aux habitudes de voyage dessinant le « coin » du marinier, un espace rendu familier par une fréquentation répétée, au point d'éviter parfois de s'aventurer plus loin, le long de berges sans repère jalonnées de lieux de halte non apprivoisés.

Et de se demander alors en sous-main, comment les affiliations sociales se fabriquent, quand elles ne dépendent que de rencontres hasardeuses au bord d'un quai, le temps d'une nuit « bord à bord », ou en attente devant une écluse. Et de comprendre que la clôture qui opérait à ces deux échelles spatiales garantissait autant qu'elles étaient produites par des relations de nature « liquide ». La liberté et l'ouverture sur le monde dont les mariniers faisaient état comme un socle moral tenait au fait de pouvoir « changer tous les jours de voisins », dans un entre soi communautaire et régionalisé, fluidifiant les interactions parce qu'à la fois familières, aléatoires et fugaces. L'enfermement pour eux était à chercher du côté de l'immobilisme et non du cloisonnement ou de la distance spatiale et sociale paradoxalement garants de l'élasticité de liens et de leur intensité. De ce point de vue, on peut dire que pour les mariniers, l'assertion de Vinciane Despret fonctionne, car peut-être sont-ils un peu comme des oiseaux : « Le verbe de l'appropriation ne doit pas s'employer à la voix pronominale, mais à la voix active : posséder ce n'est pas s'approprier, mais approprier à..., c'est-à-dire faire exister en propre » (Despret 2019)⁴⁶.

A l'inverse, je ne pense pas qu'une telle acception de l'appropriation soit la plus juste ou la plus prégnante pour qualifier ce que j'ai observé en Dombes. J'avais sans doute à faire à un ethos plus proche de celui des mammifères qui marquent le territoire et y laissent des traces ! La notion de « communs » retient aujourd'hui l'attention d'un nombre croissant de chercheurs⁴⁷, frappés par l'émergence de nouvelles formes de territorialisation collective comme celles mise en œuvre dans les mouvements d'occupation zadistes et intéressés par la

⁴⁵ Les habitants de Saint-Mammès reprochaient aux mariniers de ne jamais vouloir se mélanger et demeurer exclusivement dans l'entre soi communautaire, tandis que les mariniers faisaient valoir la mauvaise réputation et la stigmatisation dont ils faisaient l'objet, considérés comme des sortes de bohémiens, des « chie dans l'eau ».

⁴⁶ Vinciane Despret, 2019, *Habiter en oiseau*, éditions Actes Sud, Collection « Mondes sauvages ».

⁴⁷ En témoigne par exemple l'intitulé du cours de Philippe Descola au Collège de France, « Les usages de la terre. Cosmopolitiques de la territorialité » (2015-2016).

critique de la représentation moderne de la propriété privée en ces temps d'inquiétude liés à l'utilisation inconsidérée de la terre, de l'eau et des mal nommées « ressources » de la planète.

Le focus sur la notion de conflits d'usage sur le territoire qui traverse l'ensemble de ma recherche doctorale n'était cependant pas motivé par un souci écologique ni par le désir d'entrevoir dans des formes juridiques pré-modernes un horizon politique pour de nouveaux usages de la terre. Dans la littérature dont je m'étais abreuvée avant de partir sur le terrain, je réalise aujourd'hui combien l'influence marxiste y était à l'œuvre sans qu'y soit posée la question environnementale ni discutée la « tragédie des communs ». Il faudra finalement attendre des travaux, comme ceux de l'historienne Alice Ingold ou de Sarah Vanuxem (dans le sillage d'Elinor Ostrom), pour que les formes collectives d'usage du territoire soient envisagées comme une forme alternative de solidarité écologique. « A l'opposé du modèle d'un homme maître absolu sur ses terres, ces institutions rappellent la position de l'homme comme un *obligé*, inscrit à la fois dans une chaîne de générations et comme une sorte d'*hôte* d'un système écologique et social qui lui préexiste », écrit A. Ingold à propos des associations territoriales ou syndicales de propriétaires au XIXe siècle⁴⁸.

J'avais lu en détail *L'idéal et le matériel* de Maurice Godelier⁴⁹ pour qui le territoire désignait « une portion de la nature et donc de l'espace sur laquelle une société déterminée revendique et garantit à tout ou partie de ses membres des droits stables d'accès, de contrôle et d'usage » (1984 : 112). J'avais lu dans la foulée les travaux de l'anthropologue du droit Louis Assier-Andrieu sur le pluralisme juridique qui invite à rechercher les manifestations du droit dans les 'usages locaux', entrevus comme ensemble de pratiques, de normes, de règles codifiées ou non, faisant l'objet d'une reconnaissance collective qui, sont dans l'esprit de ceux qui l'exercent ou le revendiquent un droit ayant un caractère légitime, quoique fragile devant la loi⁵⁰. J'avais compulsé l'intégralité des actes d'un colloque intitulé « Appropriation et utilisation de l'espace rural : loi et coutume », organisé par l'Association des Ruralistes

⁴⁸ Alice Ingold, 2017, « Terres et eaux entre coutume, police et droit au XIXe siècle. Solidarisme écologique ou solidarités matérielles ? », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 33, pp. 97-126.

⁴⁹ Maurice Godelier, 1984, *L'idéal et le matériel. Pensée, économies, sociétés*, Paris, Fayard.

⁵⁰ Louis Assier-Andrieu, 1990, *Une France coutumière, enquête sur les 'usages locaux' et leur codification (XIXe-XXe siècles)*, Paris, CNRS.

Français en 1982, etc. J'avais compris que pour un certain nombre d'historiens, comme Claude Journès, la référence aux usages renvoyait aux difficultés rencontrées par les sociétés rurales face à l'entreprise de normalisation juridique postrévolutionnaire et équivalait à une forme de conflit entre loi et coutume, entre « droit populaire » et « droit hégémonique », ayant conduit à des formes de dépossession territoriale de collectifs d'ayant-droits au profit d'une classe sociale ou d'un état. Les délits forestiers ou le braconnage faisaient alors figure de résistance au « despotisme borné de la propriété » individuelle et aux nouvelles formes d'intervention de l'état administratif (Ingold, 2017).

Je suis donc partie sur le terrain avec l'intention d'étudier les conflits d'usage entrevus depuis les bibliothèques parisiennes comme une lutte des classes opposant les grands propriétaires bourgeois et les fermiers locaux, dans un contexte qui exhalait le fumet suranné et anachronique d'une société locale polarisée entre « possédants » et « dépossédés ». Confortée par la lecture de l'ouvrage de Francis Dupuy *Le pin de la discorde* portant sur les conflits sociaux entre propriétaires et métayers dans la Grande Lande, je supposais donc que le territoire était l'enjeu d'oppositions collectives pour son appropriation, soit en vertu de la légitimité de la propriété individuelle d'origine citadine, soit en vertu d'usages locaux d'accès aux étangs revendiqués par les « sans terre » et légitimés par la tradition. Les attendus ont du bon, s'agissant de les mettre à l'épreuve et de s'en défaire. Rien de cela en Dombes...

Les interactions nouées autour de la terre et de l'eau ont pleinement contredit la polarité supposée de conceptions territoriales et de collectifs en présence. Le commun, et c'est là que résidait l'originalité de ce système, se construisait entre individus et non à l'échelle des groupes. Tous étaient fermement attachés à leurs biens fonciers ou à leurs droits légaux comme ceux issus du Statut du fermage, mais dans un contexte où l'individualisme adossé à la légitimité non discutée de la propriété, était sans cesse complexifié et travaillé par des formes de contradiction et de limitation, par des servitudes et des démembrements, par la superposition de principes juridiques et de pratiques réitérées, qui régulaient et codifiaient aussi les relations, en marge et en sus du cadre légal. C'est l'entremêlement de ces registres où les individus allaient puiser les ressources de leurs actions qui m'est apparue comme la matrice des relations et des conflits. Nul besoin d'une primitivité juridique endossée par les sociétés 'paysannes' et apte ou non à coexister avec le droit lettré des institutions étatiques.

J'ai observé la manière dont différents régimes de territorialités se déploient et interfèrent, permettant de faire tenir ensemble un fort individualisme et des formes d'interdépendance des hommes entre eux et des hommes à l'égard du milieu.

Pour organiser et penser cette complexité, je me suis appuyée, sur des unités spatiales comme le système hydraulique, les terres en fermage et les étangs de chasse, de pêche et de culture. Ces trois entités spatiales faisaient sens car elles impliquaient pour des raisons matérielles, techniques et juridiques de l'interdépendance entre les hommes. Les étangs reliés en chaîne liaient les grands propriétaires terriens entre eux, dans un espace hydraulique savamment modelé et hautement disputé pour gagner en liberté et en maîtrise. Les interactions se nouaient de proche en proche entre propriétaires contigus, contredisant souvent l'éthique coutumière d'un partage équitable de l'eau qu'aucun ordre de vidange qui aurait été établi par une quelconque autorité ne stabilisait jamais.

Tout était rejoué sans cesse et paradoxalement le système ne fonctionnait que parce que les arrangements personnels étaient sans cesse mis à l'épreuve dans des interstices juridiques, car ni le droit, ni la coutume codifiée, ni l'éthique, ni les pratiques réitérées ne parvenaient jamais avoir le dernier mot. Le droit de regard chez le voisin au motif d'un droit d'accès à une eau qui n'est pas encore chez soi, les stratégies et ruses déployées pour gagner en liberté et en maîtrise sur l'amont, produisait une territorialité véritablement ostentatoire. Tout n'était que surenchère de signes et de signaux envoyés aux voisins - courriers au ton piquant, assignation en justice, évitement, mauvais procédés, échanges en toute amitié et démonstration de savoir-vivre -, pour faire admettre l'ancienneté de son ancrage local, proclamer la légitimité de son héritage foncier et familial, se targuer de prolonger l'œuvre de ceux qui ont « fait » la Dombes des étangs... Et en même temps que se signale le prestige individuel par le marquage de son propre territoire, on se rappelle sans cesse aux autres, on souligne l'interdépendance, on contraint à échanger, à fabriquer des modalités de coexistence. Le relatif équilibre du partage de l'eau se maintient grâce aux dysfonctionnements, à la pression constante que chacun exerce sur autrui en faisant appel à ses devoirs moraux et/ou juridiques, à sa générosité qui oblige, car l'enjeu consiste à revendiquer la considération et à mettre l'autre au défi de se faire respecter, dans un système où l'eau n'est pas un objet neutre soumis à la seule volonté, mais un puissant médiateur inscrit dans la chose elle-même.



Autour des étangs cultivés et chassés, que j'ai qualifié de « lieux expressifs » et de « théâtre » où les appartenances sociales et les identifications au territoire se donnent à voir au travers des usages, il est encore question d'ostentation, mais cette fois dans une mise en relation des écarts de rang et de richesse. Comment coexister, cohabiter et s'agencer, comment faire avec ou s'y refuser, comment s'accommoder ou s'opposer, comment jouer avec les barrières et les niveaux ? Là encore, finalement, j'ai posé la question de la continuité et de la permanence d'un « faire ensemble », dans un contexte agonistique sans évitement possible d'autrui, quand tout semble y contrevenir et devoir craquer de toute part, comme un bateau qui prend l'eau. Je me suis intéressée aux dynamiques qui conduisent à l'altération ou à la consolidation des liens, au recours à la ruse, à la force, à la morale et à la règle, subtilement mobilisées, faisant apparaître des systèmes de relations multiples et imbriqués, sans point de vue autocentré. Là encore, la tension m'est apparue comme une modalité de l'échange tendue entre au moins deux points, qui forme non pas le ciment, trop compact et rigide, mais une sorte de colle qui a cette qualité d'être élastique, de permettre des ajustements. Elle construit et assure que les individus et les groupes restent cloisonnés et hiérarchisés et elle permet dans le même temps des points de passage, des espaces de communication entre eux. Elle résulte de la cohabitation des différences, elle construit et rappelle ces différences ; elle est une forme d'échange comme elle contraint à échanger.

Les territoires liquides sont de puissants attracteurs de relations avec l'extérieur tout en étant de puissants incubateurs en interne, en faisant jouer et en manifestant de manière particulièrement vive les différences vécues et revendiquées entre soi et autrui. Et si je n'ai pas véritablement conceptualisé le territoire en faisant usage des notions d'agentivité ou en recourant à la symétrie, il m'apparaît à me relire aujourd'hui que si la territorialité hydraulique m'a autant fascinée, c'est en raison d'une appropriation qui se joue effectivement à double sens : les lieux que j'ai décrits sont appropriés autant qu'ils approprient, possédés autant qu'ils possèdent, pris autant qu'ils tiennent. Et cela met sans doute au jour l'une de mes obsessions : parvenir à qualifier les ressorts de l'identification aux lieux, qu'est-ce qui fait que l'on se sent de là, que l'on se sent chez soi avec d'autres, quand l'origine, l'ancrage, le milieu social, nous fait tenir pour à côté, décalés, d'ailleurs, différents.

PARLER AU NOM DE...

Les années qui ont suivi mon intégration au CNRS en 2005 et mon affectation au Muséum national d'histoire naturelle au sein du Laboratoire Eco-anthropologie et Ethnobiologie où je suis restée huit ans avant de rejoindre le LESC, ont été marquées par l'ouverture à un grand nombre de collaborations en même temps qu'à de nouveaux champs de recherche. Je me figure cette période comme une onde centripète impulsée par un événement fortuit – un canard est mort sur les bords d'un étang de la Dombes frappé par le virus H5N1 en février 2006 – et activée par un nouvel environnement de recherche au sein duquel je désirais trouver place. Mon territoire d'investigation et d'activité s'en est ainsi trouvé élargi et infléchi.

Tout a donc commencé ce jour où la grippe aviaire s'est invitée en Dombes. L'appel téléphonique d'un agriculteur à la retraite visiblement sous le coup de l'émotion, me disant « il faut que vous veniez voir », m'a décidé. Cet homme avait identifié H5N1 comme une maladie animale qui, de manière singulière, exigeait la présence d'un ethnologue en plus de celle des vétérinaires. La région était sans dessus dessous et sous cloche, soumise à une géographie sanitaire de crise avec ses zones de protection et de confinement, ses barrages routiers, ses interdictions de circuler, de s'approcher des étangs à moins de 100 mètres, de commercialiser les volailles, sans compter les abattages qui se multipliaient... Les certitudes quant à la régularité des choses de la nature semblaient vaciller. Les êtres ordinaires comme les volailles et oiseaux sauvages se métamorphosaient, passant d'espèces compagnes à espèces dangereuses. La situation exigeait semble-t-il de manière pressante la convocation des mots pour parvenir à qualifier l'événement, lui assigner des limites et y débusquer un agencement et des logiques. Dans cette invitation pointait aussi le souhait que soient restitués les récits de l'intérieur. Les habitants de Dombes se disaient « sans voix » et certains attendaient que je fasse un récit des récits, que je sois porte-parole et traducteur d'une expérience de l'infortune et d'une interprétation locale de l'événement, inaudibles et difficilement dicibles en ces temps de brouhaha médiatique et d'intense publicisation du danger dans l'arène publique.

Porte-parole... Voilà bien une casquette inattendue n'étant la représentante de personne et surtout pas de ceux qui peuplent mes terrains et n'ayant pas vocation à légitimer la production de discours qui tentent de « combler la béance du sens » pour reprendre les termes d'Alban Bensa et Eric Fassin (2002)⁵¹. Je n'ai endossé aucun de ces rôles, mais j'ai pénétré à cette occasion dans une sphère inédite qui débordait l'échelle locale de part en part, où il était surtout question de faire prévaloir des lectures du monde et des régimes d'action propres et de les installer dans un champ de légitimité. Je me suis ainsi détachée progressivement d'une certaine tradition ruraliste qui appréhende les logiques internes de fonctionnement des sociétés, pour aller vers la compréhension d'agencements relationnels qui oblige à faire varier les échelles d'analyse et qui vise à intégrer de plus en plus les composantes institutionnelles, politiques, scientifiques et citoyennes. Ce faisant mon penchant pour les territoires appropriés s'est mué en intérêt pour cette grosse capsule que l'on appelle « nature », mobilisée au premier chef par ceux que le territoire, entendu aujourd'hui par de nombreux citoyens ou usagers comme milieu vivant à considérer, mobilisent.

Cette inflexion a cheminé au long de plusieurs voies articulées que j'ai déployé au fil des années, déjà toutes présentes et concentrées dans l'événement Influenza : la sphère du risque et du danger, les relations entre hommes et animaux, les mobilisations et engagements articulant différents champs de tensions autour du devenir du vivant. Ces chemins se sont également épanouis à la faveur de rencontres inspirantes et compagnes, de liens noués avec Sandrine Revet, Sophie Houdart, Frédéric Keck, Noëlie Vialles et Marie Roué, pour ne retenir que les plus féconds.

Un *fuligule milouin* tombé raide dans un étang et des dindes infectées massivement dans une ferme située à proximité, ceci dans la commune même où j'avais résidé quelques années auparavant, m'ont ainsi mis en marche, et je ne saurais dire quel aurait été mon chemin sans ces animaux malades. Sans doute serais-je partie en Angleterre dans un marais littoral pour y conduire une recherche comparative sur les conflits hydrauliques comme je l'avais envisagé dans mon projet de recherche pour le CNRS, mais aurais-je alors croisé le chemin des naturalistes amateurs et leur aurais-je accordé la même importance, rien n'est

⁵¹ Alban Bensa & Eric Fassin, 2002, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, 38, pp. 5-20.

moins sûr. Ce « retour » en Dombes, je ne l'avais imaginé que pour converser autour d'un bon repas et m'assurer que la vie des uns et des autres suivait son cours avec ou sans accroc. Aussi plutôt qu'expérimenter une continuité paisible par-delà la relation ethnographique, je me suis trouvée de plein pied dans un environnement social bouleversé, qui exigeait de mobiliser l'ethnographie à nouveaux frais pour penser les discontinuités et les effets produits par un état d'exception.

Je suis arrivée au volant de ma 205 noire immatriculée 75 connue localement comme le loup blanc ; je me souviens des pancartes disposées à l'orée de la région indiquant en lettres capitales – « attention, accès interdit aux étangs de la Dombes », signalant d'emblée la toute nouvelle importance d'une géographie dont je savais déjà qu'elle ne recouperait en rien les tissus de liens territorialisés déjà observés. J'ai rendu compte dans plusieurs articles⁵² de la manière dont le virus obligeait à considérer la porosité du monde, la circulation des corps humains et animaux, des choses et des pathogènes, qui évoluent dans un rapport de contiguïté permanente et indémêlable, et qui n'ont que faire – et de fait mettent à l'épreuve - les catégories et les frontières que les hommes s'évertuent à construire.

Le virus, je m'y suis donc tout d'abord intéressée en termes de transgression de ce qui se donne pour l'ordre des choses. La contagion érodait en effet la barrière des espèces : d'un côté elle fragilisait la frontière entre homme et animal et faisait craindre une mutation virale qui la mettrait à mal ; de l'autre côté et de manière tout aussi inédite, elle bafouait la frontière entre animaux domestiques et animaux sauvages. Le virus affectait donc deux principes majeurs d'ordonnement du monde naturaliste, particulièrement structurants dans le contexte rural français, en mobilisant un continuum là où régnaient les distinctions et les asymétries. Il m'est en effet rapidement apparu sur le terrain qu'il était attendu du dispositif sanitaire qu'il rétablisse les catégories subverties : il fallait d'une part résorber le trop plein de sauvage qui débordait dans la sphère domestique, et d'autre part protéger les humains de cette intrusion toxique de la nature.

⁵² Parmi les articles publiés sur la question, voir Manceron Vanessa, 2008, « Les oiseaux de l'infortune et la géographie sanitaire. La Dombes et la grippe aviaire », *Terrain*, n° 51, septembre, pp. 161-173, versé à ce dossier.

On pouvait donc s'attendre à ce que le dispositif sanitaire qui repose sur l'éradication des oiseaux domestique malades et sur le confinement pour minimiser les chances de contact entre humains et oiseaux (sauvages ou domestiques) soit tenu pour efficace. Or il n'en fut rien. Je me suis donc intéressée aux raisons pour lesquelles la géographie sanitaire était tenue pour défailante, pour me rendre compte que le problème tenait principalement au fait qu'à défaut d'agir à l'échelle des corporités et des individus, elle s'appliquait à l'échelle plus vaste des espaces et des populations.

Ce mode de gestion englobant a pour effet de gommer la notion de personne, qui est pourtant mobilisée au premier chef dès lors que les hommes sont confrontés à la maladie. Elle a également pour caractéristique de traiter les corps humains et animaux dans un continuum et sur un même plan, comme réceptacles et transmetteurs potentiels du virus. Les frontières entre espèces ébranlées par le virus et la peur pour soi, ont été diluées par la rationalité biologique, d'où les nombreuses allusions qui circulaient localement sur la confusion entre les deux règnes : « c'est bien nous prendre pour des animaux nuisibles pris dans une nasse ! », « t'as le nez qui coule, méfie-toi que l'on ne te prenne pas pour un poulet ! ».

Le deuxième point problématique tenait à l'ambivalence du zonage sanitaire qui pouvait à la fois désigner un espace en danger (à protéger) et un espace dangereux (à contenir). La frontière instaurait un topos fondé sur l'opposition entre le malade (intérieur du cercle) et le sain (extérieur). L'identification des zones humides comme des lieux à risques ou bien le choix de parler d'espace contaminé, plutôt que d'espace en danger, a participé à construire l'imaginaire d'un statut déprécié et d'une mise à l'écart pour protéger les espaces et les populations extérieures, encore indemnes de toute contamination.

Enfin, le troisième point épineux tenait au traitement différencié des animaux d'élevage et des animaux dits sauvages. Tandis que les poulets étaient confinés ou abattus, aucune mesure ne concernait les oiseaux malades qui circulaient librement au dessus des barrages « en maculant de leur fiente empoisonnée le territoire ». Le dispositif sanitaire supportait du point de vue des ruraux une inversion de la hiérarchie des intérêts, à la faveur d'un imaginaire éco-centré. La réponse sanitaire, parce qu'elle convenait de son impuissance à contrôler les mouvements des animaux sauvages volants et se refusait à leur mise à mort, parce qu'elle se

fondait sur le principe d'un continuum du vivant et parce qu'elle identifiait des espaces contaminés ou à risque, s'est avérée incapable de conjurer l'incertitude locale en brouillant les catégories qu'elle étaient censées étanchéifier ou réparer.

Si le rapport au danger est affaire de gouvernance, de calcul de risques, de modalités d'objectivation experte et scientifique, il fait donc aussi apparaître des motifs plus profonds relatifs à la protection de soi et de ce à quoi on tient. Et c'est ce dernier point qui m'a guidé dans toutes les pistes de recherche ouvertes par ces premières analyses. Il m'est tout d'abord apparu que la question des relations aux animaux - auxquels on tient et au nom desquels on parle - devait être articulée aux cadrages interprétatifs de l'infortune virale, pour mieux permettre de l'éclairer d'un point de vue anthropologique. Ce type d'articulation n'était pas pensable dans la perspective de la sociologie du risque impulsée par Ulrich Beck⁵³, ni même dans celle de l'anthropologie du risque théorisée par Mary Douglas et Aaron Wildavsky⁵⁴.

Cette intuition a trouvé ensuite à s'épanouir dans le cadre d'un programme de recherche financé par la fondation Fyssen coordonné par Frédéric Keck que nous avons intitulé « Les hommes malades des animaux. Anthropologie comparée de la grippe aviaire »⁵⁵. Il s'agissait d'étudier les conséquences et les perceptions de la grippe aviaire dans une pluralité de contextes (Hong-Kong, Vietnam, Égypte, France) et de travailler sur la tension anthropologique qu'elle faisait voir entre deux rapports à l'animal : l'animal qu'on protège et l'animal dont on se protège. L'intitulé de l'ouvrage que nous avons publié dans les Cahiers d'Anthropologie Sociale, *Les hommes malades des animaux*, devait donc être entendu au sens littéral - les animaux rendent les hommes malades, et c'est pourquoi ils doivent être tués ou mis à distance -, et au sens figuré - les hommes sont liés à certains animaux, et c'est pourquoi ils sont prêts à tout pour maintenir avec eux un lien dont la rupture paraît inacceptable -.

J'avais entrevu sur le terrain que les récits formulés à propos de la maladie, de son origine, de ses modes de transmission et de propagation et des manières de l'éradiquer,

⁵³ Beck Ulrich, 2001 [1986], *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier.

⁵⁴ Douglas Mary & Aaron Wildavsky, 1982, *Risk and Culture: An Essay on the Selection of Technical and Environmental Dangers*, Berkeley, University of California Press.

⁵⁵ Cette recherche réunissait Frédéric Keck, Matthieu Fintz, Noëlie Vialles, Annick Guénell et moi-même, sans compter les nombreuses collaborations qui se sont nouées à cette occasion avec François Moutou, Barbara Dufour, Stephen Hintchiffé ou Andrew Lakoff.

n'étaient pas unanimes. Une fois que le virus a pénétré la sphère des humains, les savoirs, les perceptions et les registres d'action prolifèrent autant que les groupes sociaux qui se mobilisent. Un spectre d'acteurs aux intérêts potentiellement contradictoires se trouve alors rassemblés par une même exigence de santé publique qui impose aux protecteurs des oiseaux, aux militants animalistes, à ceux qui vivent de leur commerce, aux experts et aux médias, de se situer dans une arène de débats.

Ceux qui ont fait entendre leur voix alors que j'étais sur le terrain en Dombes, ont été les éleveurs-chasseurs-agriculteurs de la Dombes, les environnementalistes également présents localement, et enfin les protecteurs des animaux dont les revendications non loin de là, à Lyon, m'ont également interpellé. J'aurais pu me contenter de voir dans le positionnement respectif de ces groupes des logiques discursives ou des jeux métaphoriques opportunistes pour faire valoir une opinion dans le débat public, ou bien encore des logiques imputatives liées à des intérêts à défendre ou bien encore l'expression de la mise en forme d'une dramaturgie politique. Mais j'ai préféré me situer sur le terrain de l'expérience et des perceptions et ce faisant, prendre au sérieux cette question de la relation aux animaux dans un contexte de forte incertitude. Chacun était en effet en droit de se demander si les corps des oiseaux sauvages morts allaient recouvrir les étangs ; si la cohabitation des humains avec les oiseaux sauvages ou avec la volaille domestique était vouée à devenir impossible ou à se muer en alliance macabre ; si l'élevage allait se relever de tous ces abattages en nombre et s'il était tolérable de mettre à mort des animaux au nom du principe de précaution.

Si le rapport au danger est affaire de gouvernance et de mesures chiffrées, il est aussi une relation plus intériorisée à l'autre et à la protection de soi et de ce à quoi on tient, ou inversement de ce que l'on est prêt à transgresser du point de vue de la mise en danger de soi et d'autrui. Il oblige à penser les systèmes de représentation et d'action pluriels qui sont contraints de discuter de leur cohabitation et de leur légitimité respective à interpréter et à agir. C'est la raison pour laquelle, nous avons préféré retenir la notion de danger plutôt que celle de risque dans l'introduction du numéro spécial « La mesure du danger » que j'ai

codirigé avec Sandrine Revet et Sophie Houdart⁵⁶ et qui est issu d'un séminaire que nous avons animé en amont. La mesure c'est le monde de l'incertain qui déborde sans cesse les tentatives de le stabiliser, car il n'existe pas d'instruments de mesure, strictement standardisés et indiscutables, pour dire ce qu'est le réel et ce qu'on peut craindre de lui. Or, c'est sans doute l'une des caractéristiques des crises contemporaines, qu'elles soient sanitaires ou environnementales que d'obliger à considérer en anthropologue l'appréhension du danger du point de vue des victimes et des institutions, et ceci une fois l'événement advenu, chose que la sociologie du risque n'a pas considéré.

Avec la grippe aviaire, les gens ont fait l'expérience d'un futur anticipé (menace) et d'un présent enduré (affliction). Cette double temporalité que la littérature a pensé le plus souvent séparément – soit activité visionnaire et prospective du risque, soit désastre advenu avec lequel vivre et reconstruire l'après -, permettait de considérer les récits produits à l'occasion de cette crise, à la fois comme des réponses à l'aléatoire et comme des projections dans un avenir apocalyptique ou meilleur, mais dans tous les cas différent. J'ai ainsi pu dégager trois grandes modalités interprétatives de la maladie qui reposaient sur des modes d'identification différents de l'origine virale et sur des scénarios contrastés de cohabitation avec les oiseaux, que j'ai appelé topique ruraliste, environnementaliste et animaliste⁵⁷, en considérant qu'il s'agissait moins de systèmes de représentations culturellement déterminés que d'arbitrages motivés par des attachements et des usages situés dans l'espace et le temps, mis en cause par d'autres, et que la crise mettait à nu et actualisait.

La source virale pouvait ainsi être identifiée du côté des cygnes sauvages, du côté des volailles 'mécanomorphisées' ou de celle des animaux captifs. Cela renvoyait à des systèmes référentiels différents, sauvage et allochtone proliférant pour les éleveurs, artifice dénaturant pour les naturalistes-environmentalistes et maltraitance mortifère pour les animalistes, traduisant à chaque fois des seuils de l'intolérable : un terroir transformé en réserve d'oiseaux

⁵⁶ Houdart S., Manceron V. & Revet S., 2015, « Connaître et se prémunir. La logique métrique au défi des sciences sociales », *Ethnologie Française*, XLV, 1, pp. 11-18.

⁵⁷ Cf. l'article versé à ce dossier : Manceron Vanessa, 2014, « Les constructions sociales du danger : quelques usages de la notion de risque et d'infortune en sciences sociales », in S. Lagrée (dir.) *Perception et gestion des risques. Approches méthodologiques appliquées au développement*, Hà Nôi, Éditions Tri Thuc, Collection « Conférences et séminaires » n° 10, pp. 37-54.

sauvages, un système d'élevage entièrement gouverné par des techniques et des normes industrielles, un monde où l'élevage de chair se maintient. La crise faisait se réaliser au présent la perspective d'un horizon redouté, avec pour les uns l'application locale d'une préférence environnementale incompatible avec la culture agraire, pour les autres le sacrifice des petits élevages de basse-cour susceptibles de ne pas se relever, et pour les derniers l'exacerbation paroxystique de la violence domesticatoire.

J'avais donc à nouveau à faire avec des conflits et tensions, mais cette fois, les appropriations concurrentes du terroir n'en étaient pas l'enjeu principal. Il était question de rapports différenciés aux animaux, polarisant en fonction des groupes et des animaux considérés des clivages, sur les lignes de crête de la raréfaction et de la prolifération, de l'utilité et de la nuisance, de la protection et de la destruction, de la valeur intrinsèque ou de la valeur instrumentale. C'est là que résidait la force de frappe de H5N1, montrant qu'il n'existe pas d'événement pur ou de temporalité extra-ordinaire dont on pourrait saisir les logiques sans les articuler aux contextes préexistants qu'ils dramatisent comme du vif-argent.

Cette importance contemporaine accordée au devenir des animaux, à la place qu'ils occupent et que nous leur ménageons, aux relations vécues, rêvées ou abhorrées nouées avec eux, j'en ai pris toute la mesure dans le numéro spécial « Les animaux de la discorde »⁵⁸ que j'ai codirigé en 2009 avec Marie Roué⁵⁹. De la Guyane à la Suède, en passant par le Canada, la France ou la Grande-Bretagne, les loups, les tortues, les ragondins, les moustiques, les vaches ou les grands singes faisaient parler d'eux. Les articles rassemblés dévoilaient des agencements complexes de savoirs, de pouvoirs et d'interactions entre scientifiques,

⁵⁸ Manceron Vanessa & Marie Roué (dir.), 2009, « Les animaux de la discorde », *Ethnologie Française*, XXXIX, 1, 182 p.

⁵⁹ Mon affectation au Muséum national d'histoire naturelle a été une surprise (j'avais imaginé rejoindre une unité de recherche généraliste rassemblant uniquement des anthropologues). Non moins surprenante a été la découverte d'une tradition de recherche dont les figures tutélaires, André Georges Haudricourt, Jacques Barrau et Raymond Pujol pour ne citer qu'eux, avaient été fers de lance de l'étude ethno-scientifique des classifications et taxinomies du monde animal et végétal. Fraichement sortie du giron de Nanterre, j'étais décontenancée ne sachant quoi faire de l'ethnozoologie ou de l'ethnobotanique que je trouvais pour le moins obnubilées par les savoirs vernaculaires et par les techniques de subsistance et d'utilisation des milieux. Ma rencontre avec Marie Roué a été importante de ce point de vue. Formée à l'anthropologie générale, mais familière des approches pluridisciplinaires, elle avait adopté une position critique au sein du laboratoire pour faire valoir la prise en compte des turbulences contemporaines et la dimension politique des rapports à la nature. Elle est ainsi devenue une interlocutrice et collaboratrice privilégiée au sein de ce nouvel environnement de recherche où je peinais à me situer.

gestionnaires de l'environnement, associations de défense de la nature ou des animaux, grand public et communautés rurales ou autochtones. Les animaux y faisaient figure de dénominateur commun dans un monde hétérogène ou s'articulaient des phénomènes extrêmement locaux et des résonances dialogiques globales, incitant chaque groupe social à mobiliser des arguments scientifiques, normatifs, éthiques et politiques, au nom de son animal d'élection ou bien pour tenter de faire taire autrui en même temps que son animal honni.

La discorde posait donc de manière aiguë des questions relatives aux conditions acceptables de la cohabitation et de la coexistence entre humains mais aussi avec les animaux, que j'ai continué d'explorer dans le cadre de ma participation en 2017 à une expertise commanditée au Muséum national d'histoire naturelle par le Secrétariat d'État à la Biodiversité, sur les effets de la présence du loup en France⁶⁰, aux côtés de Baptiste Morizot, Nicolas Lescureux, Isabelle Mauz, Coralie Mounet et Richard Dumez. C'est à cette occasion que j'ai pu prendre la pleine mesure des enjeux épistémologiques, mais aussi moraux et politiques du tournant symétrique.

Dans l'introduction du numéro spécial *Les animaux de la discorde*, nous avons pointé l'importance du renouvellement et du bouleversement des perspectives impulsés en France par les travaux de Bruno Latour, Dominique Lestel, Vinciane Despret, Albert Piette et de Philippe Descola⁶¹. Mais dans ce même numéro, le cadrage des conflits montre que les animaux, s'ils étaient aussi les protagonistes des ethnographies, étaient néanmoins des référents relativement muets et inactifs, à partir desquels penser les relations et articulations entre groupes sociaux opposés, à l'instar de la perspective adoptée quelques années plus tôt par l'ouvrage collectif dirigé par J. Knight *Natural Enemies: People-Wildlife Conflicts in Anthropological Perspective* (2000)⁶². Des animaux prétextes ? Dans tous les cas, des animaux

⁶⁰ « Expertise scientifique collective sur les aspects sociologiques, culturels et ethnologiques de la présence du loup en France ». Esco Loup SHS. 31 mars 2017. Muséum national d'histoire naturelle/ Ministère de l'Environnement, de l'Énergie et de la Mer.

⁶¹ Cf. *Par-delà nature et culture* (2005), la leçon inaugurale au Collège de France lors de la création de la Chaire Anthropologie de la nature en 2001 et l'ouvrage collectif codirigé avec Gisli Palsson *Nature and Society: Anthropological Perspectives* (1996).

⁶² Knight John (ed), 2000, *Natural Enemies: People-Wildlife Conflicts in Anthropological Perspective*, London and New-York, Routledge.

pris dans des controverses, des débats, des imaginaires, auxquels on attribue des rôles, des statuts, des valeurs contrastées ; des animaux qui en disent finalement assez peu sur les rapports à la nature et beaucoup plus sur les rapports sociaux, quand bien même sont constamment mobilisées des catégories comme celle d'anthropocentrisme ou de biocentrisme, elles-mêmes malmenées par la perméabilité accrue entre nature et culture, nuisible et utile, protection et prédation, etc.

Des animaux en scène et sur scène, en tout état de cause. Et ce nouveau cœur battant d'un champ de recherche « homme-animal » qui émergeait avec vigueur en France, différemment et plus tardivement qu'aux États-Unis, avait quelque chose de surprenant et de séduisant, quand au sein du laboratoire d'éco-anthropologie et d'ethnobiologie, les animaux n'étaient mobilisés que dans les termes traditionnels des ethnosciences ou des techniques de subsistance, et que le champ bouillonnant et chahuté de la 'question animale', nous parvenaient à bas bruit à l'abri des murs calfeutrés du muséum. Je compte donc parmi les chercheurs qui ont été chamboulés par ce nouvel élan sans l'avoir anticipé, avec des animaux croisés sur le terrain qui sont devenus des embrayeurs de recherche et qui obligeaient à se situer ou pour le moins à considérer les lignes de clivages et les forces de propositions qui émanaient de ce nouveau champ de recherche non stabilisé. Après avoir connu la quiétude d'une période de relatif repli de l'anthropologie sur ses certitudes, une période turbulente s'ouvrait.

Les manifestations sérieuses d'une polarisation des positions me sont parvenues lors du Colloque international que Noëlie Vialles, Frédéric Keck et moi-même avons organisé au Collège de France en 2011 et que nous avons choisi d'intituler « Un 'tournant animaliste' en anthropologie ? ». Je me souviens des prises de position de Jean-Pierre Digard tandis qu'il tonnait contre l'influence de « l'animalisme intellectuel » dont se seraient rendus coupables les chercheurs engagés dans le projet déraisonnable (et obscurantiste) d'une « anthropologie des non humains »⁶³. La position de Digard, très isolée, oppose la réalité de l'asymétrie entre

⁶³ Dans l'article publié dans la revue *L'homme* qui a suivi le colloque, Digard s'en est expliqué en ces termes : « Dénier du propre de l'homme, péjoration de la science considérée comme un discours sur le monde parmi d'autres, engouement pour une anthropologie symbolique confondant représentations et pratiques, au détriment de la recherche urgente et nécessaire d'une anthropologie positive où l'interprétation des faits serait

hommes et animaux (comme un rappel du principe de réalité) à l'idéal de symétrie qui brouillerait les différences et construirait les animaux en sujets en miroir de l'homme, au point de ne plus pouvoir penser sérieusement nos objets. C'est ce brouillage entre une position normative et morale (considérer les animaux presque comme des humains) et une perspective d'impartialité heuristique (décrire sur le même plan et reconnaître une agentivité) qui rend le champ particulièrement épineux et polémique.

J'ai rendu compte de ces tensions dans l'article intitulé « Ce que l'anthropologie fabrique avec les animaux : exil ou agentivité ? »⁶⁴, non pas pour me situer dans l'arène des débats, mais pour tenter d'y voir plus clair, pour poser les termes de cette évolution dont les enjeux épistémologiques m'échappaient en partie. Qu'est-ce que faire une ethnographie symétrique ? Qu'est-ce que l'on perd et qu'est-ce que l'on gagne à s'y engager et jusqu'où aller, avec quelles méthodes, quels savoirs ? Le défi me semblait considérable et ce point demeure en quelque sorte en suspens, non résolu dans ma propre recherche. Comment faire entrer les animaux dans la danse et à quel titre ? L'ethnographe doit-il devenir éthographe ou se contenter d'une ethnographie des interactions ? Comment rendre compte des animaux quand les humains n'y voient que des réservoirs de symboles ? Comment ne pas parler à la place des animaux et devenir ventriloques quand ils sont mobilisés dans nos ethnographies en tant qu'ils sont pris dans des manières de faire et de penser des humains en société dont nous cherchons à rendre compte ? Comment faire avec ces jeux conceptuels inusités et claudicants qui invitent à penser l'agentivité sans intentionnalité ou la symétrie sans le partage de propriétés communes ?

Plutôt qu'un paradigme bien stabilisé auquel adhérer ou un programme de recherche à mener, j'y vois surtout un mode d'attention fécond. Ces approches permettent de regarder ailleurs et autrement, de porter une attention renouvelée aux situations, à la matérialité du monde au sein duquel les humains se meuvent et aux choses et êtres avec lesquels ils

strictement encadrée et contrôlée » (2012 : 578). Voir Digard J-P., 2012, « Le tournant obscurantiste en anthropologie. De la zoomanie à l'animalisme occidentaux », *L'Homme*, n° 203-204, pp. 555-578.

⁶⁴ Manceron V., 2016, « Exil ou agentivité : ce que l'anthropologie fabrique avec les animaux », *L'Année sociologique*, vol. 66, n°2, p. 279-298.

interagissent et qui participent de ce qu'ils sont, font et pensent. Nos terrains gagnent ainsi en densité, en incarnation ; ils se chargent et se peuplent d'interactions et de relations qui produisent des effets sur la vie sociale dont les humains ne sont pas seuls maîtres du jeu.

Cette impulsion, quand bien même je n'en ai pas fait un « paradigme » permettant de me situer *in* ou *out*, n'a pas été sans effet sur mon travail. Tout d'abord, cela m'a conduit à m'intéresser à ceux, non pas chercheurs mais citoyens engagés, qui se mobilisent en ayant le projet de faire « vaciller » le rapport des modernes à la nature. Dans le séminaire « Utopies de la nature, nature des utopies » que j'ai animé avec Marie Roué et Catherine Larrère entre 2009 et 2011 au Muséum national d'histoire naturelle, nous avons rassemblé un certain nombre de travaux sur les mouvements sociaux qui placent au centre de leur réflexion critique la relation des sociétés avec la nature, en s'inscrivant dans une perspective de refondation de l'ordre politique et social.

Ce séminaire a donné lieu à la publication d'un numéro spécial dans la revue *Terrain* intitulé « L'imaginaire écologique »⁶⁵. Dans l'introduction du numéro, j'ai choisi d'écrire une fiction en empruntant un mode narratif inspiré de celui de Thomas More qui, sur l'île « sans lieu » Utopia, invente une cité qui est le contre-point lumineux de l'Angleterre de son temps et une satire de la société dont il dénonce en creux la brutalité. Il proposait par exemple la mise en place d'une économie reposant sur la propriété collective des moyens de production et l'absence d'échanges marchands, au moment même où le mouvement des enclosures privait une partie des familles paysannes de tout moyen de subsistance et réorganisait de fond en comble le rapport à la terre et à ses usages. La forme fictionnelle a permis de pointer un certain nombre de contradictions auxquels les mouvements « néo-ruraux » contemporains tentent de répondre aujourd'hui en occupant des interstices sociaux. Ils expérimentent des modes de vie et des solidarités à inventer (ce qu'ils appellent des « utopies concrètes » en référence au *Principe Espérance* d'Ernst Bloch) sans se rattacher à la tradition communautaire des années 1970, sans accepter l'émergence de représentants ou de porte-paroles d'une cause commune unifiée, ni croire encore aux grandes révolutions collectives qui chutent selon eux, immanquablement, dans l'idéologie.

⁶⁵ Manceron V. & Roué M., 2013, « L'imaginaire écologique », *Terrain*, n° 60, pp. 4-17.

Ces nouvelles formes de mobilisation que Geneviève Pruvost appelle « critique en acte de la vie quotidienne »⁶⁶ je n'ai cessé depuis d'y revenir ou plutôt d'y être amenée par les travaux des autres, sans en avoir jamais fait un terrain de recherche. Je pense ici à ma participation à un programme de recherche du Labex Med (« Se préoccuper du devenir de la nature et de l'environnement : entre engagement personnel et expériences collectives »), mais surtout à l'encadrement et à l'accompagnement des étudiants en Master du département d'Anthropologie à Nanterre et du Muséum d'histoire naturelle qui, depuis les années 2010, sont de plus en plus nombreux à s'intéresser à l'écologie politique et choisissent de mener leur terrains en contexte français, dans les ZAD (comme celle de Roybon), dans les éco-villages, dans les jardins partagés ou bien encore dans les réseaux Amap, bio-dynamistes ou permacoles.

Mais lire les travaux des collègues et étudiants, ou prendre connaissance des nombreux discours produits au nom d'une lutte, n'est pas la même chose que se frotter à ceux qui s'engagent et empruntent des voies alternatives. C'est à cette condition que l'on peut prendre la mesure de ce que les « militants » entendent faire vaciller tandis qu'ils vacillent également, en étant soi-même affecté. Le terrain de quelques mois que j'ai mené auprès des animalistes antispécistes dans le cadre de ma collaboration au programme Fyssen sur la grippe aviaire, dont est issu le chapitre « Les vivants outragés » versé à ce dossier⁶⁷, a jeté le trouble. La volonté farouche des activistes d'en finir avec la dévoration des animaux d'élevage n'est pas seulement intelligible dans les termes habituels développés par la sociologie des mouvements sociaux et de la mise en scène et prise de parole militante, ni même dans l'idée que les animaux d'élevage sont en train de glisser dans la catégorie des animaux familiers, devenus trop proches pour être consommés.

Il m'a semblé que l'on perdait quelque chose à ne pas prendre au sérieux l'équivalence de valeur des vies humaines et animales convoquée par les abolitionnistes de l'élevage. Un épisode sur le terrain a été de ce point de vue particulièrement marquant. Un jeune homme

⁶⁶ Geneviève Pruvost, 2017, « Critique en acte de la vie quotidienne à la ZAD de Notre-Dame des Landes (2013-2014) », *Politix*, 1, n° 117, pp. 35-62.

⁶⁷ Manceron V., 2012, « Les vivants outragés : usages militants des corps et perceptions des animaux d'élevage chez les défenseurs de la cause animale en France », in F. Keck & N. Vialles (ed.) *Les hommes malades des animaux*, Cahiers d'Anthropologie Sociale, Éditions de L'Herne, pp. 57-78.

d'une trentaine d'année rencontré aux Estivales de la question animale, me fit un jour ce récit. Alors qu'il partageait un repas avec une amie « carnivore » dans un restaurant grec, celle-ci a commandé des côtelettes d'agneau. Cela aurait pu, dit-il, être tolérable mais elle était enceinte. Il a visualisé son amie en train de dévorer le petit d'une brebis, alors même qu'elle même allait devenir mère. Ce télescopage de l'expérience projetée d'être mère, assorti de la dévoration de l'« enfant », a provoqué chez le militant un tel malaise, qu'il s'est rendu aux toilettes et a vomi. Il a alors ajouté, en me regardant droit dans les yeux, tandis que je vacillais à mon tour, « oui, c'est cela être antispéciste ».

J'ai ainsi pu éprouver sur un mode inversé la dissonance cognitive et le vertige que recèle l'identification et l'équivalence de valeur des vies humaines et animales. Celles-ci ne relèvent ni de l'analogie, ni de la compassion ou de l'empathie à proprement parler, mais d'un principe plus radical, qui ressemble bien à l'émergence d'une nouvelle catégorie ontologique de semblables, formant pour le moins une communauté morale de vivants qui ont en partage la conscience de souffrir et de mourir et qui, par conséquent, doivent avoir accès au bonheur et à la liberté. Ce bonheur et cette liberté associés à l'idée de corps non disponibles et insécables de l'intériorité, prédié sur la conception de la personne humaine, rompent de manière radicale avec la topique écologique. J'ai ainsi appris que la disparition d'une espèce pouvait être subordonnée à la belle vie des individus qui la composent et à l'absence de leur mise à mort. Pour ces militants, il n'est de catastrophe qu'à l'échelle des individus dominés et trépassés.

L'horizon possible, voire attendu d'une disparition des animaux d'élevage était ainsi suggéré, faisant advenir le rêve éveillé d'un monde où les individus-animaux seraient à tout jamais sortis de l'enfer carcéral des élevages. De sorte, le monde idéal auquel les militants aspirent n'est pas une chaîne de vivants interdépendants au sein d'une nature unifiée, ni un assortiment de liens intersubjectifs, mais une constellation d'individualités qu'il s'agit de faire coexister, sans que l'intégrité physique et psychologique des proies en pâtisse. C'est le rêve d'une cohabitation pacifiée entre « sentients », entièrement mû par des règles morales, régissant les relations entre des êtres indépendants, autonomes et végétariens, préférant la distance et l'évitement, aux rapprochements et aux incorporations.



Cette première expérience de terrain est une ébauche. N'ont été qu'esquissés que des étonnements assortis d'incertitudes sur ce qu'il m'était donné à voir. Bien des questions demeurent en suspens. Une fois cet article rédigé, j'ai hésité. Poursuivre, tourner les talons, y revenir plus tard ? La position de l'ethnographe non militant, « carnivore » qui plus est et sans projet de repentance ou de réformisme, capable de franchir le seuil de l'intolérable en ingérant un « semblable », oblige à considérer sérieusement le socle de la collaboration ethnographique, si l'on entend par là, travailler avec et non sur et sur la base d'une confiance partagée. Ce point n'est pas résolu. Et si j'ai accepté de rejoindre le projet de recherche ANR aux côtés de Daniela Berti Sandrine Revet qui a débuté en 2020, pour étudier la manière dont les mouvements de protection animale se manifestent sur la scène judiciaire, c'est sans doute que j'y vois une manière de poursuivre la réflexion initiée, mais de manière détournée, moins frontale, car ce type de sujet exige plus que d'autres, de faire un pas de côté⁶⁸.

J'espère parvenir à cette occasion à en dire autre chose en sortant du cadre interprétatif des militants obnubilés par la question du propre de l'homme et de la légitimité d'exercer un pouvoir sur les autres créatures et qui saturent leurs pratiques de discours réflexifs et de lectures qu'ils partagent avec les anthropologues. J'ai par ailleurs poursuivi mes réflexions sur la cause animale dans le cadre des enseignements que je dispense depuis quelques années en master aux étudiants en anthropologie ainsi que dans le cadre du Master pluridisciplinaire du Muséum d'histoire naturelle. La création du cursus « Anthropologie, Philosophie et Éthologie » au Département d'anthropologie à Nanterre sous l'impulsion d'Albert Piette m'a également offert l'opportunité d'encadrer les mémoires de nombreux étudiants sur des sujets qui font plus ou moins directement écho à ces questions.

FAIRE AVEC LA CONNAISSANCE

En sus de cet intérêt pour les mouvements alternatifs – écologistes et animalistes – qui veulent en découdre avec le régime moderne du rapport à la nature, j'ai emprunté une

⁶⁸ J'y reviendrai plus tard dans les perspectives de recherche.

troisième voie, celle que concernent les collectifs et individus engagés dans la protection de l'environnement, entendu comme pluralité d'espèces et populations animales et végétales en danger, prises dans la nasse d'une érosion à limiter, endiguer et informer, pour tenter d'en inverser ou pour le moins ralentir le cours tragique. Leur approche plus traditionnelle et conservatrice de la nature dont l'histoire longue est bien documentée, rejoint aujourd'hui les préoccupations de l'écologie politique et des luttes anticapitalistes. En témoignent les mobilisations contre le changement climatique du collectif « Extinction rebellion », l'engagement des naturalistes en lutte sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes mais aussi l'émergence de travaux récents de chercheurs comme Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, historiens de *L'événement Anthropocène*⁶⁹ et plus généralement l'essor de ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler les humanités environnementales dont de nombreuses publications rendent compte ou témoignent⁷⁰.

Au moment où j'ai commencé à me rendre en Angleterre, en 2010, la conservation de la nature que je voulais saisir comme l'une des composantes d'un écheveau de conflits autour de la gestion hydraulique des marais dans une perspective comparatiste avec mon travail précédent sur la Dombes, s'est progressivement imposée comme une modalité relationnelle avec la nature suffisamment vaste, complexe et prégnante en Angleterre, pour mériter un travail en soi. Et c'est en passant du temps dans les réserves naturelles des marais des Fens puis du Somerset Levels que j'ai croisé les naturalistes amateurs, mais aussi les conservationnistes éleveurs de Grues cendrées.

Le fil de l'eau s'est alors fait plus ténu, et un événement inattendu, le décès de ma mère, a sans doute contribué à m'éloigner des tensions sociales que je ne me sentais plus les épaules d'endosser. J'ai suivi les naturalistes amateurs sur le terrain de leurs observations ; je me suis absorbée à les regarder s'absorber. Ce terrain a été comme un moment de

⁶⁹ Titre de l'ouvrage de C. Bonneuil et J-B. Fressoz, paru en 2013 aux Éditions du Seuil dans la Collection « Anthropocène ».

⁷⁰ Voir par exemple D. B. Rose, 2019, *Vers des humanités écologiques* publié chez Wildproject ; *Le guide des humanités environnementales*, dirigé par A. Choné, I. Hajek et P. Hamman, aux Presses universitaires du Septentrion en 2016 ; ou bien encore l'ouvrage *Humanités environnementales* sous la direction de G. Blanc, E. Demeulenaere et W. Feuerhahn, publié en 2017 aux Publications de la Sorbonne, dans la collection « homme et société ».

suspension, de retrait, en même temps que de connexion inattendue à un monde de relations à la nature particulièrement beau, dense et intense. A l'invisibilité des morts venait se superposer celles des vivants que seuls les naturalistes voient ; à l'invisibilité des déclinés et extinctions qu'ils s'évertuent à rendre visibles répondaient la présence des disparus à jamais invisibles. Une trame implicite entre eux et moi s'est ainsi tissée, faite de présence et d'absence. J'ai vu un oiseau, une belle aigrette blanche, s'échapper par la fenêtre de la chambre de l'hôpital quand ma mère s'est éteinte. Peut-être ai-je aussi recherché sa présence en compagnie des observateurs d'oiseaux...

Ce choix de suivre, en Angleterre, ceux qui suivent les oiseaux, les plantes, les papillons, soit qu'ils entendent les prendre en charge comme les conservacionnistes, soit qu'ils veillent sur eux comme les naturalistes, a contribué je crois à modifier sensiblement ma manière de faire du terrain et d'en rendre compte. Le curseur s'est déplacé à plusieurs titres.

Tout d'abord, j'ai été confrontée pour la première fois à un terrain où la langue de mes interlocuteurs que je ne partageais pas, sinon pour l'avoir apprise (et mal) pendant ma formation scolaire, introduisait des trous, des énigmes, des questions, des incompréhensions ou pour le moins des difficultés à en capter d'emblée les nuances et finesses. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles je suis partie en Angleterre comme je l'avais prévu au moment de mon entrée au CNRS, pour expérimenter cet écart, cette toile mal dégrossie d'un ailleurs langagier dont apprendre et s'accommoder. L'imagination et l'intuition alors se mettent plus volontiers au travail et amène dans le même temps à concentrer son regard sur les pratiques et la dimension plus factuelle des situations qui, elles aussi, gagnent alors en épaisseur et en étrangeté. En outre, le monde de l'histoire naturelle est chargé de noms d'espèces, de termes techniques, de cahiers de terrain griffonnés, d'ouvrages, de planches de dessins, de croquis, de photos. Le rapport à la nature médiatisé par ces mots et ces choses est une butée pour celui qui n'en fait pas usage. Lancée sur le chemin d'un double apprentissage, j'ai ainsi pu entrevoir avec plus de netteté que ces mots et ces choses étaient une voie d'accès fascinante à un régime d'attention et d'immersion dans la nature qu'il ne m'avait pas été donné de rencontrer jusqu'alors et auquel je n'aurais sans doute pas été aussi sensible si je n'avais pas traversé la Manche.





Le deuxième déplacement concerne la nouveauté pour moi d'appréhender les relations au territoire et au vivant en tant que celles-ci sont aussi une production de connaissance. Du champ de l'anthropologie et de l'histoire des sciences, je n'étais pas coutumière. J'ai abordé ce terrain sans penser au préalable que cela pouvait en constituer une pièce. Comme souvent, c'est l'ethnographie qui m'amène après coup à la littérature pour m'apercevoir qu'elle participe à des préoccupations de recherche contemporaines tout azimut, comme si je les avais tenues volontairement à une certaine distance pour mieux écouter, et plus librement, la manière dont le terrain éveille et façonne ma curiosité. J'aime et je crois à ces moments d'extraction et de suspension qui font de nous, un temps, des gens parmi d'autres qui tentent de s'enraciner en *terra incognita*. Ce faisant, on passe avec une relative ignorance à côté des cadrages qui auraient pu nous aiguillonner vers d'autres pistes, comme par exemple, dans *Les Veilleurs du vivant*, une attention que j'aurais pu porter plus précisément à la perspective esthétique, aux récits vernaculaires qui sont produits à propos des plantes et des animaux et aux noms qui leur sont donnés, ou bien encore aux fonctionnements des dispositifs techniques eux-mêmes comme les bases de données, la cartographie, etc. Les savoirs empiriques des naturalistes m'ont surtout intéressés en ce qu'ils révélaient des modes de perception et des manières de se relier aux vivants qui engageaient profondément les personnes.

Cette attention aux savoirs empiriques comme manière de se relier a été initiée lors de la rédaction de l'article sur le leurre des Grues cendrées⁷¹. Tout l'enjeu de ce dispositif singulier mis en oeuvre par les conservationnistes de la *Royal Society for Protection of Birds* est de parvenir à élever des grues pour repeupler le marais, sans que les relations tissées avec les humains à cette occasion ne conduisent à leur identification à l'espèce humaine au moment de l'*imprinting*. Pour ce faire, ils se font oiseaux. C'est le pari du leurre : maintenir les différences spécifiques en se faisant passer pour un semblable. Il faut donc avoir une certaine

⁷¹ Manceron V., 2015, « What is it like to be a bird ? Imagination zoologique et proximité à distance chez les amateurs d'oiseau en Angleterre », in M. Cros, J. Bondaz et F. Laugrand (dir.) *Bêtes à pensées. Visions des mondes animaux*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, pp. 117-140 ; Manceron V., 2016, « Peut-on devenir oiseau ? », in E. Grimaud, A-C. Taylor & D. Vidal (dir.) *Persona, étrangeté humaine*, Arles, Éditions Actes Sud, pp. 252-255.

idée de ce que l'animal perçoit, une forme d'inclusion dans le monde sensoriel de l'animal dont la traduction sensible dans l'artefact est souvent approximative, mais fonctionne comme une saillance jugée significative pour le sujet leurré, comme l'a bien montré Hélène Artaud (2013)⁷². L'importance accordée à cet artifice et le sur-investissement dont il fait l'objet, renvoie à un désir de co-présence, comme si hommes et oiseaux évoluaient dans un rapport de continuité, sans césure. On est avec et parmi en perdant son extériorité d'humain en instaurant une zone de contact sensible insolite.

Je comprends mieux aujourd'hui qu'en s'intéressant à la manière dont les sciences (ici éthologiques ou naturalistes) configurent la relation aux objets de l'attention et de la connaissance, le vis-à-vis avec les non-humains peut prendre place et conduire à déplacer la perspective, le monde social à décrire cessant alors d'être exclusivement, voire plus du tout, une matrice de rapports humains qui se nouent à propos et au nom du territoire et de la nature. C'est ainsi que les rapports sociaux qui ont pourtant toujours été au cœur de mon travail, sont devenus beaucoup plus discrets.

J'en ai en également pris la mesure en rédigeant l'article « L'eau des étangs : gaz ou fluide ? »⁷³ qui reprend à nouveaux frais l'histoire de la transformation des marais et régions d'étangs insalubres en territoires fertiles au cours du XIXe siècle. Dans *Une terre en partage*, le recours à cette histoire s'appuyait sur des récits d'autochtonie et de légitimation de la domestication du milieu par les propriétaires d'étangs et ce faisant de l'alliance fondatrice entre classes sociales autour de la gestion de l'eau et de la mise en valeur agraire de la région. La sollicitation de Christine Jungen, Sophie Houdart et Tiziana Nicoletta Beltrame pour que je contribue à l'exploration des « mondes infimes » m'a permis de faire de l'eau et de ses propriétés chimiques et physiques, un acteur à part entière de cette histoire qui m'est alors apparue comme le fruit d'une mutation plus générale des sensibilités arrimée à l'histoire des sciences qui se sont penchées sur ces milieux, chimie puis ingénierie des fluides. Ce changement de perspective permet de voir et de décrire le « même monde » d'un tout autre

⁷² Hélène Artaud, « Introduction », In *Leurrer la nature*, Éditions de l'Herne, Les cahiers d'Anthropologie Sociale, n° 9, pp. 9-15.

⁷³ Manceron Vanessa, 2017, « L'eau des étangs : gaz ou fluide ? De la transformation des eaux mortes en eaux vives », *Techniques et Culture*, « Mondes infimes », n° 68, pp. 26-47.

point de vue, plus en immersion et en plongée, et sans que cela fasse naître des contradictions, mais tout au contraire surgir un fascinant empilement de réalités plurielles à déployer à partir du même objet.

Pour autant, je ne considère pas cette nouvelle texture donnée à mon travail comme une manière de m'engager en anthropologie des sciences ou d'abandonner le brassage des sources et des paradigmes dont mes travaux se nourrissent, des plus classiques aux plus aventureux. Il semble bien que je ne veuille jamais renoncer à une forme de vagabondage. C'est également le cas avec mes expériences de recherche. Un terrain en appelant un autre, je mène ma barque un peu comme le marcheur de Tim Ingold (2011)⁷⁴ qui trace une ligne chemin faisant sans s'être donné l'objectif de rejoindre une destination donnée d'avance. C'est cela, je crois, qui a créé les possibilités d'un tissage d'une trame plus générale à force d'exploration, bouts après bouts, des diverses dimensions du rapport à la nature et au territoire de mes contemporains, qu'il s'agisse de se l'appropriier, de s'en prémunir, de lutter en son nom ou de s'y relier au moyen de la production d'une connaissance. L'essentiel pour moi est de les penser successivement, au moment où elles m'apparaissent importantes à comprendre, en variant les points de vue et les prises.

Ce cheminement parcouru à vol d'oiseau rend compte d'un moment charnière et chahuté du rapport à la nature. Dans tous les collectifs que j'ai côtoyé j'ai été sensible à la manifestation de leurs inquiétudes et de leurs incertitudes, soit qu'ils résistent et font avec les changements qui questionnent et fragilisent leurs relations au territoire et à la nature, soit qu'ils aspirent eux-mêmes au changement et tentent de configurer l'avenir sur de nouvelles bases pour en finir avec les avatars de la modernité.

Tout se noue autour de la question de la perte de ce à quoi l'on tient et de ce qui tient. Les tensions qui émaillaient la région de Dombes ont une histoire ancienne liée à la hiérarchie et à la domestication d'un milieu qui exacerbent les contradictions entre le désir de faire sien et les modalités techniques et juridiques d'agir et de s'appropriier l'eau, les canards ou les terres. Mais une autre histoire liée à l'affaiblissement de la grande propriété bourgeoise, à l'émancipation des fermiers, à l'émergence de nouveaux acteurs, faisait aussi craindre

⁷⁴ Tim Ingold, 2011, *Une brève histoire des lignes*, Paris, Éditions Zones sensibles.

l'effondrement d'un territoire conçu comme un terroir, au profit d'un territoire protégé et aménagé pour ses aménités écologiques, contemplatives, cognitives et récréatives. Les récits angoissés faisaient état de la proche fin d'un monde, d'une bascule historique, qui s'est fortement manifestée au moment de la crise sanitaire de la grippe aviaire, tandis que les éleveurs évoquaient la condamnation de leur métier par l'opinion publique et le désaveu de leur propre histoire, jetée aux orties d'un passé honteux.

Déconstruire les récits de la nostalgie ou de l'effondrement et s'intéresser aux effets et dynamiques nés de ces changements n'exclut pas de prendre au sérieux cette vibration des grands bouleversements. Les naturalistes amateurs, eux-aussi, sont saisis et ébranlés par l'horizon sombre et tragique qui se profile, celui d'un monde où les formes singulières et familières de vie, connues et côtoyées depuis l'enfance, s'éteignent tous les ans. Vivre dans un monde abîmé et ne plus croire aux lendemains qui chantent ? C'est peut-être cela qui réunit ces mondes sociaux pourtant bien différents, sur fonds de crise du rapport à la nature dont chacun peut accuser l'autre d'en être le fossoyeur, tandis que d'autres, tout aussi angoissés et pressés par l'urgence de s'extraire de l'héritage mortifère de la modernité, cherchent des voies nouvelles. Finalement, ce que tous mes terrains ont en partage, et pour revenir à cette question de l'affinité (et non de l'empathie) qui me lie à eux, est sans doute la volonté commune de « défaire la tyrannie du présent » pour reprendre le titre de l'ouvrage de Jérôme Baschet (2018), soit en ralentissant le mouvement dans les interstices des territoires en eau et dans les observations naturalistes, soit dans la quête d'une possibilité concrète d'émergence d'un horizon nouveau.

PERSPECTIVES (PROJET DE RECHERCHE À 4 ANS)

Je vais donc poursuivre suivre cette ligne en son milieu. Le projet ANR « Rulnat : judiciariser la nature » dans lequel je me suis engagée aux côtés de Daniela Berti (CEH) et Sandrine Revet (Sc Po), m'offre à cet égard la possibilité d'aborder bien des questions que j'ai déjà croisées, toutes rassemblées comme en condensé sur la scène judiciaire. La dimension juridique, la protection animale, les usages locaux de la faune sauvage, les conflits, la

connaissance experte. Il n'y a que les milieux entre terre et eau que je perds en cours de route, tandis que s'adjoignent de nouvelles dimensions, celle de la justice et de la légalité⁷⁵.

Depuis deux décennies, les contentieux concernant la protection de l'environnement et des animaux se multiplient en Europe. Devant les cours et les tribunaux, la question du devenir et du traitement réservé à la nature se pose de manière récurrente. Le phénomène n'est pas nouveau, mais il gagne en ampleur, et surtout il témoigne d'une inflexion nouvelle des sensibilités. Dans les discours comme dans les pratiques des collectifs qui parlent au nom des animaux, émerge une tendance nouvelle : considérer que le droit à vivre et à ne pas souffrir n'est plus seulement une affaire de responsabilité humaine mais aussi une question qui engage les intérêts propres de la nature et des animaux. Les mouvements activistes se tournent aujourd'hui vers la justice et le droit comme des ressources théoriques et pratiques pour faire avancer la cause. On observe un peu partout dans le monde des initiatives convergentes.

L'une des pistes contemporaines concerne la subjectivation de la nature dont un certain nombre de juristes se sont saisis pour lutter contre l'omnipotence du désir de maîtrise des humains en proposant d'étendre la catégorie juridique de sujet aux « choses » de la nature. En 1972, un juriste américain, Christopher D. Stone, a lancé l'idée dans un article intitulé *Should trees have standing ? Toward legal rights for natural objects* », reprise ensuite par Cormac Cullinan, avocat sud-africain et membre fondateur de l'Alliance mondiale pour les droits de la nature, qui a tenté d'adapter, dans le domaine du droit, les concepts éthiques et environnementaux exprimés par le mouvement de la *Deep Ecology*, dont les bases théoriques ont été posées par le philosophe norvégien Arne Naess au début des années 1970. La notion d'écocide est également née de cette impulsion. Le terme a été utilisé dès 1970 par le professeur Arthur W. Galson qui a proposé un nouvel accord international pour interdire l'écocide à la Conférence sur la guerre et la responsabilité nationale à Washington. En avril 2010, l'avocate écossaise Polly Higgins a officiellement déposé le concept d'écocide auprès de

⁷⁵ Cet intérêt a pris racine dans le cadre du séminaire que j'ai coordonné avec Sandrine Revet « Ce que le droit fait à la nature » en 2016-2017, et lors de la rédaction d'un appel à projet de Sc Po, avec Sandrine Revet et Mara Benadusi (Université de Catane) sur le mouvement militant « Ecocide on Earth », que nous n'avons finalement pas obtenu.

la Commission du droit des Nations unies. Son idée était d'en faire le cinquième crime international contre la paix, qui comprenait déjà le génocide, le crime contre l'humanité, le crime de guerre et le crime d'agression (Higgins 2011). Le but poursuivi par les juristes et les organisations militantes qui travaillent ensemble au sein d'ONG internationale comme *End of Ecocide*, est donc de mettre en place une cour pénale internationale environnementale et d'élever le crime d'écocide au rang de l'un des crimes internationaux les plus graves dans la mesure où il ruine les possibilités de vivre et la vie elle-même.

Ces impulsions portées en France par des juristes comme Jean-Pierre Marguénaud (1998) pour les animaux ou Marie-Angèle Hermitte (2011) ont donné lieu à de nombreux débats. Marie-Pierre Camproux-Duffrène (2008) récuse par exemple l'idée de concevoir la biodiversité comme un sujet de droit ayant des droits et des obligations (quand bien même capables d'en jouir passivement grâce au mécanisme de la représentation) ou comme un bien sur lequel l'homme aurait tout pouvoir y compris celui de le détruire. L'auteur préconise une troisième voie qui remonte au droit romain, celle qui consiste à qualifier de *res communis* les choses qui n'entrent pas dans le patrimoine et sur laquelle l'homme n'a pas de droit de propriété mais dont l'usage est commun à tous les hommes. François Ost quant à lui, dans son ouvrage *La nature hors la loi* (1995), critique l'impasse de la toute puissance du dualisme entre sujet et objet, mais aussi celle du monisme qui consacrerait l'égalité de tous les membres d'une « communauté juridique naturelle » et le « confusionnisme identitaire ». Il propose une « écologisation du droit » qui consiste à distinguer sans séparer et à relier sans confondre, à préférer un droit fondé sur la reconnaissance d'un milieu fait de relations et sur la notion de patrimoine commun instituant les usagers de la nature comme gardiens et mandataires responsables et comptables de sa gestion.

Ces propositions font écho aux réflexions de Yan Thomas spécialiste de l'histoire du droit romain. Dans son article, « Le sujet de droit, la personne et la nature » (1998), l'auteur considère que la volonté de multiplier les sujets de droits rivaux est trop éloignée de nos traditions juridiques et qu'elle repose sur une confusion entre la construction juridique et la réalité psychologique ou sociale, en s'arrimant à la notion doctrinale récente de droit subjectif, qui n'a jamais supplanté la catégorie abstraite de « personne » qui ne recouvre pas celle du sujet physique ou psychologique. Mettre la nature « hors commerce » et à certaines

conditions peut selon l'auteur se faire sans avoir recours à la personnification, car les catégories du droit sont neutres en soi, vides de sens, des abstractions et des contenants offerts à tous les emplois possibles. Il pointe ainsi le fait que la sphère juridique, tout en ayant la capacité d'instituer une réalité et des normes est aussi une bulle éminemment plastique, obéissant à ses propres règles de fonctionnement, à côté et en dehors des aspirations issues du monde social.

Le monde du droit n'échappe donc pas aux tourments contemporains d'un rapport à la nature à réinventer, mais les constructions juridiques n'ont pas vocation à dire ce qu'est la réalité ou la vérité, car elles réorganisent le réel en fonction de leurs besoins propres et pour atteindre un degré de conviction et décréter une responsabilité juridique, en répartissant, distribuant et délimitant des poids respectifs. C'est la raison pour laquelle il nous a semblé plus intéressant, en anthropologues, de regarder la scène ou l'espace judiciaire en tant que tel, plutôt que le champ ou la science juridique. Cette démarche n'exclut pas, mais permet tout au contraire, de prêter attention aux nouveaux usages des textes et des formes qui, sans faire l'objet d'interrogations incessantes, n'en sont pas moins remodelées et réinventées dans le cadre de l'exercice ordinaire des pratiques judiciaires qui peuvent transformer le sens des règles et témoigner de sensibilités nouvelles étroitement liées aux motivations des juges et des acteurs en présence⁷⁶.

Dans le sillage de travaux comme ceux que mènent Élisabeth Claverie au Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPYI) qui s'intéresse par exemple à la manière dont les victimes deviennent parties prenantes des procès (2007), l'une des questions est de savoir s'il existe un processus comparable pour les animaux ou plus largement pour les entités naturelles. Si l'anthropologie du droit s'est saisie de questions relatives à la conscience du droit des victimes et plaignants, peu de cas et de place ont été faits au rôle dévolu aux « non-humains ». Comment le climat, la terre, les animaux, les plantes sont-ils impliqués et représentés dans les salles d'audience ? Acquièrent-elles une nouvelle consistance juridique

⁷⁶ Dans l'introduction du numéro « La cause du droit » de la revue *Politix* (2003), Brigitte Gaïti et Liora Israël montrent l'importance du lien historique et politique, associé à la période moderne, de retraduction d'une affaire judiciaire en exemple d'une cause pour dénoncer un scandale, établir une vérité ou justifier un engagement. Elles montrent aussi le rôle des juristes et avocats militants qui s'intéressent à la fois à ce que le droit fait à la cause mais aussi ce que la cause fait au droit.

en étant dotées d'agentivité ? Y a-t-il un réel changement dans les modes relationnels entre humains et environnement mis en lumière ou entérinés par ces processus judiciaires ? Qu'est-ce que l'ethnographie des scènes judiciaires ajoute à l'étude de ces questions ?

Pour prendre place dans ce programme de recherche qui fait le pari d'adopter une perspective comparatiste (études de cas en Inde, au Népal, en Colombie, aux États-Unis, au Sri Lanka, en Chine, etc.), j'ai choisi de m'associer avec deux collègues italiens. Isacco Turina de l'université de Bologne a travaillé sur les mouvements animalistes en Italie et Giovanni Gugg a mené sa thèse à Naples sur la gestion des risques liés à la présence du Vésuve. Ce dernier a d'ailleurs obtenu un contrat postdoctoral dans le cadre de ce programme.

Cette collaboration italienne me déplace donc vers le sud de l'Europe, là où la question de la protection animale est historiquement moins ancrée que dans les pays d'Europe du nord. Ce contexte offre de ce point de vue l'intérêt de donner lieu aujourd'hui à des polarités très fortes au sein de la société italienne marquée par la tradition catholique et par des usages de la faune sauvage comme le braconnage des petits oiseaux chanteurs peu répandu dans le reste de l'Europe de l'ouest. Politiquement hétérogène, la défense des animaux inclut aujourd'hui un archipel d'acteurs qui ont des contacts limités entre eux, chacun poursuivant des stratégies souvent très différentes qui vont de la révolution antispéciste au travail local de gestion d'un chenil. Les formes moins bureaucratisées comprennent des groupes militants d'extrême gauche ou d'extrême droite, alors qu'à l'autre bout de l'institutionnalisation, on trouve la figure du garant des animaux nommé par l'administration des grandes villes.

Ce qui retient l'attention dans le cas italien est la prégnance des formes institutionnalisées de la défense de l'environnement et des animaux visant à inscrire ces causes dans un agenda politique, législatif et juridique. Cette tendance est sans doute liée au fait qu'une partie des litiges relatifs à l'exploitation de la nature est directement liée à des formes de criminalité organisée. On parle à ce propos d'*eco-mafia* et, plus précisément, de *zoomafia*. Cette judiciarisation de la nature a donné naissance à un corps intermédiaire de bénévoles assermentés par l'État, appelé *Guardie zoofile*, « Gardes zoophiles » dont il n'existe pas à ma connaissance d'équivalent en Europe. Après une formation spécifique, ces gardes reçoivent de l'autorité judiciaire la licence d'intervenir en cas de maltraitance ou d'autres crimes contre les animaux domestiques, d'élevage et sauvages. L'organisation assure

également un service d'assistance légale. Il s'agit donc d'un corps intermédiaire au statut hybride, qui se légitime grâce au rapport officiel avec les tribunaux et à sa collaboration avec les forces de police (comme les *carabinieri forestale*), mais qui en même temps exerce des fonctions plutôt usuelles des associations de bénévoles⁷⁷.

Ce sont ces « gardes zoophiles » que nous allons suivre avec Isacco Turina durant les quatre prochaines années, et ceci dès que l'épisode Covid nous permettra de circuler librement. Cela nous permettra d'accéder à l'ensemble de la chaîne judiciaire, depuis l'intervention directe sur les sites où des abus ont été signalés, les enquêtes sur les réseaux criminels, le braconnage, la maltraitance et les trafics, le pourvoi en justice en tant que partie civile, le rôle d'expertise auprès des tribunaux et les procès eux-mêmes. De son côté, Giovanni Gugg en étroite collaboration avec nous, mènera l'ethnographie auprès d'un groupe de huit avocats activistes de Naples spécialisés dans le droit animal et environnemental. Ce collectif créé en 2008 travaille également à l'établissement d'une base de données sur tous les cas de jurisprudence⁷⁸.

La question de la sensibilité animale, de son droit à vivre et à être secouru, est aujourd'hui une question qui travaille les différentes sources de droit italiennes, sous l'impulsion d'avocats et de juristes. Certains travaillent parfois comme consultants pour les membres du parlement italien dans le cadre de propositions de réformes des lois, dans un pays où il existe de très nombreuses contradictions dans le traitement réservé aux animaux. La jurisprudence reconnaît tous les jours la nécessité de protéger les liens qui unissent l'animal de compagnie aux humains (droit de la famille et droit privé). Dans le code pénal nouvellement réformé est apparue la notion de « crime contre les animaux » et le fait qu'ils doivent être « protégés en eux-mêmes ». Le code de la route stipule l'obligation de secourir un animal blessé ou en danger. Juristes et avocats travaillent aujourd'hui à modifier le Code civil pour que soit reconnu aux animaux le statut d'êtres sensibles (ils y figurent aujourd'hui dans la catégorie des « biens ») et qu'il en soit également fait mention dans la Charte

⁷⁷ Un grand nombre d'associations environnementalistes comme Legambiente, conservationnistes comme la Ligue italienne de protection des oiseaux (LIPU) ou animalistes comme OIPA, se sont dotés d'un collectif de gardes assermentés.

⁷⁸ La région Campania est l'une des plus concernée par le braconnage d'espèces sauvages protégées, sans compter les paris illégaux sur les chevaux de course, les combats de chiens, la maltraitance dans les lieux de gardiennage d'animaux, etc.

constitutionnelle, point régulièrement débattu au sénat et qui emporte l'adhésion d'une partie de la classe politique.

Dans ce contexte, et sur la scène judiciaire entendue ici comme activité sociale, les possibilités de jeu avec les différentes sources du droit sont nombreuses et il nous importera d'en comprendre les limites comme les mutations contemporaines, en fonction des animaux concernés et des affaires jugées. La scène judiciaire offre en outre un étrange huis-clos ethnographique qui pose un certain nombre de défis à l'observation (Besnier, 2007). Il s'agit d'un espace qui rassemble des juges, des avocats, des représentants d'associations, les vétérinaires, des accusés, des témoins ; un espace de l'oralité en débat, au cours duquel la qualification des problèmes évolue au fil des témoignages et des prises de parole, et ceci toujours en regard de l'écrit ; un espace enfin, qui fait venir à lui des éléments externes à la scène proprement dite (comme les animaux eux-mêmes) dont il faut parvenir à décrire et comprendre les modalités de représentation.

Sans savoir encore où nous mènerons ces affaires, la compréhension de ces processus comporte des enjeux intellectuels et politiques importants. Une étude des affaires judiciaires dans toute leur complexité et leurs multiples facettes fournit un angle pertinent et original pour comprendre comment les relations de l'homme avec les animaux ou avec l'environnement y sont façonnées, voire transformées.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBERT Bruce, 1995, « Anthropologie appliquée ou 'anthropologie impliquée' ? Ethnographie, minorités et développement », In J-F. Baré (ed.), *Les applications de l'anthropologie : un essai de réflexion collective depuis la France*, Paris, Karthala.
- ALBERT Jean-Pierre, 2010, « L'histoire et l'anthropologie : convergences et spécificités », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, 06. (<http://journals.openedition.org/acrh/1944>)
- AMSELLE Jean-Lou e& M'BOKOLO Elikia, 1985, *Au cœur de l'ethnie*, Paris, Éditions La découverte.
- ASSIER-ANDRIEU Louis, 1990, *Une France coutumière, enquête sur les 'usages locaux' et leur codification (XIXe-XXe siècles)*, Paris, CNRS.
- ARTAUD Hélène, « Introduction », In *Leurrer la nature*, Éditions de l'Herne, Les cahiers d'Anthropologie Sociale, n° 9, pp. 9-15.
- AUGUSTINS Georges, 1989, *Comment se perpétuer ? Devenir des lignées et destins des patrimoines dans les paysanneries européennes*, Nanterre, Société d'ethnologie
- BARTH Frederik, 1969, *Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organization of Culture Difference*, Oslo, Universitetsforlaget.
- BASCHET Jérôme, 2018, *Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits*, Paris, Éditions La Découverte, Collection « L'horizon des possibles ».
- BARTHÉLEMY Tiphaine & COUROUCLI Maria, 2008, *Ethnographes et voyageurs. Les défis de l'écriture*, CTHS.
- BECK Ulrich, 2001 [1986], *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier.
- BÉDOUCHA Geneviève, 1987, *L'eau, l'amie du puissant : Une communauté oasienne du Sud tunisien*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- BÉDOUCHA Geneviève, 2011, *Les liens de l'eau. En Brenne, une société autour de ses étangs*, Paris, QUAE/MSH, collection « Natures sociales ».
- BENSA Alban & FASSIN Éric, 2002, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, 38, pp. 5-20.
- BÉRARD Laurence, 1982, *Terres et eaux en Dombes : technologie et droit coutumier*, Presses universitaires de Lyon.

- BERQUE Augustin, 1986, *Le sauvage et l'artifice. Les japonais devant la nature*, Paris, Gallimard.
- BESNIER Christiane, 2007, « La cour d'assises. Approche ethnologique du judiciaire », *Droit & Cultures*, n° 54, pp. 179-202.
- BLANC Guillaume, DEMEULENAERE Elise & FEUERHAHN Wolf (dir.), 2017, *Humanités environnementales*, Publications de la Sorbonne, Collection « homme et société ».
- BONNEMAISON Joël, 1992, « Le territoire enchanté. Croyances et territorialité en Mélanésie », *Géographie et cultures*, n°3, pp. 71-88.
- BONNEUIL Christophe & FRESSOZ Jean-Baptiste, 2013, *L'événement Anthropocène*, Éditions du Seuil, Collection « Anthropocène ».
- BORZEIX Anni, 2007, « Jeux d'échelle », *Le Libellio* d'Aegis, volume 3, n° 2, pp. 25-28.
- BOUDON Raymond, 1985, « Les nouvelles tâches de la sociologie », *Ency. Universalis*, s.v. Sociologie.
- BUCHER Bernadette, 1995, *Descendants de chouans. Histoire et culture populaire dans la Vendée contemporaine*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme.
- CAILLET Laurence, 1991, « Espaces mythiques et territoire national », *L'Homme*, n° 117, pp. 10-33.
- CAMPROUX-DUFFRÈNE Marie-Pierre, 2008, « Un statut juridique protecteur de la biodiversité biologique : regard de civiliste », *Revue Juridique de l'Environnement*, numéro spécial « Biodiversité et évolution du droit de la protection de la nature », pp.33-37.
- CHARBONNIER Pierre, 2016, « Après la modernité, la nature. L'anthropologie des modernes de Latour et Descola », Communication dans le séminaire « Les sciences sociales et la modernité », 2013-2014, EHESS. En ligne. (<https://natpol.hypotheses.org/28>)
- CHONÉ A., HAJEK I. & HAMMAN P. (eds), 2016, *Le guide des humanités environnementales*, Presses universitaires du Septentrion.
- CLAVERIE Élisabeth, 2003, *Les guerres de la vierge. Une anthropologie des apparitions*, Paris, Gallimard.
- CLAVERIE Élisabeth, 2007, « Les victimes saisies par le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie », In Sandrine Lefranc *Après le conflit, la réconciliation ?*, Éditeur Michel Houdiard, pp. 152-172.
- DEBAENE Vincent, 2010, *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, Collection « Bibliothèque des Sciences humaines ».
- DEBAENE Vincent, 2015, « L'Afrique fantôme ou la bifurcation », *Critique*, 4 n° 815, pp.

260 à 275.

DELEUZE Gilles & PARNET Claire, 1996, *Dialogues*, Paris, Champs-Flammarion.

DESCOLA Philippe & PALLSON Gisli (eds), 1996, *Nature and Society: Anthropological Perspectives*, Routledge.

DESCOLA Philippe, 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.

DESPRET Vinciane, 2019, *Habiter en oiseau*, éditions Actes Sud, Collection « Mondes sauvages ».

DIGARD Jean-Pierre, 2012, « Le tournant obscurantiste en anthropologie. De la zoomanie à l'animalisme occidentaux », *L'Homme*, n° 203-204, pp. 555-578.

DITTMAR Pierre-Olivier, 2010, « Deux comparatismes pour une anthropologie historique », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, n° 6. (<https://doi.org/10.4000/acrh.1956>).

DOUGLAS Mary & WILDAVSKY Aaron, 1982, *Risk and Culture: An Essay on the Selection of Technical and Environmental Dangers*, Berkeley, University of California Press.

DUPUY Francis, 1996, *Le pin de la discorde. Les rapports de métayage dans la Grande Lande*, Paris, Maison des sciences de l'homme.

FABRE Daniel, 1986, « L'ethnologue et ses sources », *Terrain. Anthropologie & Sciences humaines*, 7, pp. 3-12.

FABRE-VASSAS Claudine, 1994, *La bête singulière. Les juifs, les chrétiens et le cochon*, Paris Gallimard.

FAVRET-SAADA Jeanne, 1977, *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Sciences humaines.

FAVRET-SAADA Jeanne, 2004, « Entretien », *Vacarme* n° 28, Éditions Verticales.

GAÏTI Brigitte & ISRAËL Liora, 2003, « Sur l'engagement du droit dans la construction des causes », *Politix*, vol 16, n° 62, pp. 17-30.

GEERTZ Clifford, 1980, « Jeux d'enfer. Notes sur un combat de coqs balinais », *Le Débat*, n°7, pp. 86-146.

GEERTZ Clifford, 1998, « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », traduit par André Mary, *Enquête*, n°6, pp. 73-105.

GODELIER Maurice, 1984, *L'idéal et le matériel. Pensée, économies, sociétés*, Paris, Fayard.

GRIAULE Marcel, 1957, *Méthode de l'ethnographie*, Presses universitaires de France.

HACKING Ian, 2002, *Les fous voyageurs*, Éditions Les Empêcheurs de penser en rond.

- HENNION Antoine, 2013, « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements. Retour sur un parcours sociologique au sein du CSI », *SociologieS*. (<http://journals.openedition.org/sociologies/4353>).
- HERMITTE Marie-Angèle, 2011, « La nature, sujet de droit ? », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 1, pp. 173-212.
- HERRENSCHMIDT Olivier, 2010, 18^e Conférence Robert Hertz, tenue le 10 juin à l'EHESS, publiée dans la lettre d'information de l'APRAS, n°46.
- HIGGINS Polly, 2011, *Eradicating Ecocide: Laws and governance to prevent the destruction of our planet*, London, Shephard-Walwyn.
- HOBBSAWM Éric & RANGER Terence, (eds), 1983, *The Invention of Tradition*, Cambridge University Press.
- HOUDART Sophie, 2013, *L'ordre des choses*, Texte présenté en vue de la soutenance de l'Habilitation à Diriger des Recherches, Université Paris Ouest Nanterre.
- INGOLD Alice, 2017, « Terres et eaux entre coutume, police et droit au XIX^e siècle. Solidarisme écologique ou solidarités matérielles ? », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 33, pp. 97-126.
- INGOLD Tim, 2011, *Une brève histoire des lignes*, Paris, Éditions Zones sensibles.
- ISNART Cyril & FAVRET-SAADA Jeanne, 2008, « En marge du dossier sur l'empathie en anthropologie. Entretien avec J. Favret-Saada réalisé par C. Isnart », *Journal des anthropologues*, 3-4, n° 114-115, pp. 203-219.
- IZARD Michel, 1990, « Redécoupage : l'anthropologie au rang des bas morceaux », Éditorial, Lettre 3 APRAS.
- KNIGHT John (ed), 2000, *Natural Enemies: People-Wildlife Conflicts in Anthropological Perspective*, London and New-York, Routledge.
- LÉVI-STRAUSS Claude, 1957, « La geste d'Asdiwal », *Annales de l'École pratique des hautes études*, n° 66, pp. 3-43.
- LÉVI-STRAUSS Claude, 1960, « L'anthropologie devant l'histoire », *Annales*, 15-4, pp. 625-637.
- LÉVI-STRAUSS Claude, 2000, « Postface », *L'Homme*, 154-155, pp. 713-720.
- MARCUS George E., 1995, « Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, vol. 24, pp. 95-117.
- MARGUÉNAUD Jean-Pierre, 1998, « La personnalité juridique des animaux », *Recueil Dalloz, Chronique*.

- MAUSS Marcel, 2002 (1926), *Manuel d'ethnographie*, Payot, Collection « Petite bibliothèque Payot ».
- OST François, 1995, *La nature hors la loi. L'écologie à l'épreuve du droit*, Paris, Éditions La Découverte.
- PAUL-LÉVY Françoise & SÉGAUD Marion, 1983, *Anthropologie de l'espace*, Paris, Éditions du Centre Pompidou.
- PRUVOST Geneviève, 2017, « Critique en acte de la vie quotidienne à la ZAD de Notre-Dame des Landes (3013-2014) », *Politix*, 1, n° 117, pp. 35-62.
- RAFFESTIN Claude, 1980, *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Éditions LITEC, Collection « Géographie économique et sociale ».
- REVEL Jacques (dir.), 1996, *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*. Paris, Gallimard/Le seuil.
- ROSE Deborah Bird, 2019, *Vers des humanités écologiques*, Paris, Éditions Wildproject.
- SCHMITT Jean-Claude, 2008, « Anthropologie historique », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre (BUCEMA)*, Hors-série, n°2. (<https://journals.openedition.org/cem/8862>)
- STONE Christopher D., 1972, « Should trees have standing ? Toward legal rights for natural objects », *Southern California Law Review*, n° 45, pp. 450-501.
- THOMAS Yan, 1998, « Le sujet de droit, la personne et la nature. Sur la critique contemporaine du sujet de droit », *Le Débat*, 3, n° 100, pp. 85-107.
- VANUXEM Sarah, 2018, *La propriété de la terre*, Editions Wildproject, Collection « Le monde qui vient ».
- WATEAU Fabienne, 2002, *Partager l'eau. Irrigation et conflits au nord-ouest du Portugal*, Éditions du CNRS et de la Maison des Sciences de l'Homme, Collection « Chemins de l'Ethnologie ».
- WITTFOGEL Karl, 1957, *Oriental Despotism*, Yale University Press.
- XANTHAKOU Margarita, 2007. *Identités en Souffrance. Une ethnologie de la Grèce*, Paris, Odile Jacob.
- ZONABEND Françoise, 1980, *La mémoire longue. Temps et histoire au village*, Paris, PUF
- ZONABEND Françoise, 2011, « Retour sur archives ou comment Minot s'est écrit », *L'Homme*, 200, pp. 113-140.

CURRICULUM VITAE

MANCERON Vanessa

Née le 26 avril 1968, à Nantes (44)

Nationalité française

Divorcée, avec un enfant

Chargée de recherche au CNRS (CR1)

Date d'entrée en fonction : octobre 2005

Membre du Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative (UMR 7186, LESC/UPO)

Membre associé au Laboratoire Eco-anthropologie et Ethnobiologie (UMR 7206, MNHN)

FORMATION

- 1989 Licence d'Études Cinématographiques - Université de Paris III
Diplômée de l'ESRA (École Supérieure de Réalisation Audiovisuelle)
Formation technique et théorique aux métiers du cinéma
- 1993 Licence d'Ethnologie. Université de Paris X-Nanterre.
- 1995 Maîtrise d'Ethnologie. Université de Paris X-Nanterre. Mention Très bien
- 1997 DEA d'Ethnologie. Université de Paris X-Nanterre. Mention Très bien.
- 2003 Thèse de Doctorat en Ethnologie. Université de Paris X-Nanterre.
Jury de thèse : Georges Augustins, Michel Drain, Hugues Lamarche, Martine Segalen, Fabienne Wateau, Françoise Zonabend.
Félicitations du jury à l'unanimité. Recommandation pour une bourse et/ou une subvention à la publication.

TRAVAUX UNIVERSITAIRES

- 1995 *Appropriation de l'espace chez les mariniers berrichons*, Maîtrise d'ethnologie, sous la direction de Georges Augustins et la tutelle de Patrick Williams, 148 p.
Mention Très bien.

- 1997 *Le temps des amis. De la manière de vivre ensemble en usant du téléphone pour un groupe de jeunes pairs parisiens*, DEA d'ethnologie, sous la direction de G. Augustins et la tutelle de Martine Segalen, 39 p. Mention Très bien.
- 1997 *Conflits d'usage et organisation sociale dans la Dombes des étangs*, DEA d'ethnologie, sous la direction de G. Augustins et la tutelle de Martine Segalen, 38 p. Mention très bien.
- 2003 *La carpe, l'épi et le canard. Une société sous tensions entre terres et eaux (La Dombes)*, Thèse de Doctorat en ethnologie, sous la direction de Martine Segalen, 496 p.

PUBLICATIONS

❖ Ouvrages

Manceron V., 2005, *Une terre en partage. Liens et rivalités dans une société rurale*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, Collection Ethnologie de la France, 258 p.

Lecuir J., Lecuir M-F. & Manceron V., 1996, *Domont à la Belle époque. Le témoignage de l'instituteur Joseph Nagel (1899)*, Cergy-Pontoise, Éditions du Valhermeil, 46 p.

Bouchet C. & Manceron V., 1993, *Saint-Mammès, terre de mariniers : approche ethnologique d'une population et d'un territoire*, Fabienne Wateau (s.d), Damarys-les-Lys, Éditions du Musée Départemental des Pays de Seine-et-Marne, Cahier n°1, 60 p.

❖ Numéros spéciaux de revue

Responsable scientifique et éditoriale avec Christine Langlois et Victor Stoichita, du numéro spécial « L'emprise des sons », *Terrain*, 2017, n°67, 200 p.

Responsable scientifique et éditoriale avec Emmanuel de Vienne et Ismaël Moya, du numéro spécial « Renaître », *Terrain*, 2016, n° 66, p.

Responsable scientifique avec Sophie Houdart et Sandrine Revet, du numéro spécial : « La mesure du danger », *Ethnologie Française*, 2015, XLV, 1, 188 p.

Responsable scientifique, avec Marie Roué, du numéro spécial : « L'imaginaire écologique », *Terrain*, 2013, n°60, 171 p.

Responsable scientifique et éditoriale, avec Marie Roué, du numéro spécial : « Les animaux de la discorde », *Ethnologie Française*, 2009, XXXIX, 1, 182 p.

❖ Chapitres d'ouvrages

Manceron V., 2021 (à paraître), « A ciel ouvert. Histoires entremêlées d'oiseaux et d'humains en Angleterre », Paris, Muséum national d'histoire naturelle, Publications scientifiques, Collection « Natures en sociétés ».

Manceron V., 2016, « Peut-on devenir oiseau ? », in E. Grimaud, A-C. Taylor & D. Vidal (dir.) *Persona, étrangeté humaine*, Arles, Éditions Actes Sud, pp. 252-255.

Manceron V., 2015, « What is it like to be a bird ? Imagination zoologique et proximité à distance chez les amateurs d'oiseau en Angleterre », in M. Cros, J. Bondaz et F. Laugrand (dir.) *Bêtes à pensées. Visions des mondes animaux*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, pp. 117-140.

Manceron V., 2012, « Les vivants outragés : usages militants des corps et perceptions des animaux d'élevage chez les défenseurs de la cause animale en France », in F. Keck & N. Vialles (ed.) *Les hommes malades des animaux*, Cahiers d'Anthropologie Sociale, Éditions de L'Herne, pp. 57-78.

Keck F. & Manceron V., 2011, « En suivant le virus de la grippe aviaire de Hong Kong à la Dombes », in S. Houdart & O. Thiery (dir.) *Humains, non humains. Comment repeupler les sciences sociales*, Paris, La Découverte, pp. 65-74.

Manceron V. & Segalen M., 2010, « Kinship networks in the Liberté, Nanterre: between affection and duty », in P. Heady & P. Schweitzer (eds) *Family, Kinship and State In Contemporary Europe. Vol 2. The View from Below: Nineteen Localities*, Frankfurt, Campus Verlag, pp. 173-190.

Manceron V., 2010, « De l'ethnographie à l'écriture : usages et mésusages du récit de vie », in D'Agostino G., Kilani M., Montes S. (ed.), *Histoires de vie, témoignages, autobiographies de terrain. Formes d'énonciation et de textualisation*, Zurich, Lit Verlag, pp.157-168.

❖ Articles ; Revues avec Comité de lecture

Manceron V., 2021 (à paraître), « Qui a vu l'ours ? », *Ethnologie française*

Carton de Gramont S., Delaplace Grégory, Dittmar P-O., Houdart S., Jungen C., Le Courant S., Manceron V., 2018, « Décapsuler. Une histoire vraie », *Gradhiva*, n° 28, pp. 170-193

Manceron V., 2017, « L'eau des étangs : gaz ou fluide ? De la transformation des eaux mortes en eaux vives », *Techniques et Culture*, 68, pp. 26-47.

- Manceron V., 2016, « Exil ou agentivité : ce que l'anthropologie fabrique avec les animaux », *L'Année sociologique*, vol. 66, n°2, p. 279-298.
- Houdart S., Manceron V. & Revet S., 2015, « Connaître et se prémunir. La logique métrique au défi des sciences sociales », *Ethnologie Française*, XLV, 1, pp. 11-18.
- Manceron V., 2015, « Avant que nature meure...inventorier. Le cas des naturalistes amateurs en Angleterre », *Ethnologie Française*, XLV, 1, pp. 31-44.
- Manceron V., 2013, « Recording and Monitoring: Between Two Forms of Surveillance », *LIMN*, N°3 « Sentinel Devices » (<http://limn.it/recording-and-monitoring-between-two-forms-of-surveillance/>).
- Manceron V. & Roué M., 2013, « L'imaginaire écologique », *Terrain*, n° 60, pp. 4-17.
- Manceron V. & Segalen M., 2012, « Entre solidarité résidentielle, sentiments et soutiens publics : les relations de parenté dans le Liberté à Nanterre », *Ethnologie Française*, XLII, 1, pp. 23-36.
- Manceron V. & Roué M., 2009, « Introduction. Les animaux de la discorde », *Ethnologie Française*, XXXIX, 1, pp. 5-10.
- Manceron V., 2009, « Grippe aviaire et disputes contagieuses. La Dombes dans la tourmente », *Ethnologie Française*, XXXIX, 1, pp. 57-68.
- Manceron V., 2008, « Les oiseaux de l'infortune et la géographie sanitaire. La Dombes et la grippe aviaire », *Terrain*, n° 51, septembre, pp. 161-173.
- Manceron V., 2006, « Le pays de Dombes et ses mises en image : jeu sur les frontières et quête de reconnaissance », *Ruralia*, n° 18-19, pp. 211-231.
- Manceron V., 2006, « Discordes territoriales : les logiques rivales de la gestion de l'eau dans une région d'étangs française », *Géographie, Économie, Société*, vol 8 (3), juillet-sept, pp. 319-327.
- Manceron V., 2005, « Être maître de l'étang. Histoire d'une appropriation de l'eau au XIXe siècle en Dombes », *Études Rurales*, juill-déc, 175-176, pp. 109-128.
- Manceron V., 2004, « Thèse ruraliste : La carpe, l'épi et le canard. Une société sous tensions entre terres et eaux (La Dombes) », *Ruralia*, n° 14, pp. 173-201.
- Manceron V., 2004, « Le temps des amis. Les modes d'interaction quand on a vingt ans à Paris », *Ateliers*, n° 28, pp. 149-180.

Manceron V., 2002, « La naissance du premier enfant. Hiérarchisation des relations sociales et modes de communication », avec Z. Smoreda et B. Lelong, *Réseaux*, n° 115, pp. 92-120.

Manceron V., 1997, « Tous en ligne ! - Usages sociaux du téléphone et modes d'interaction au sein d'un groupe de jeunes parisiens », *Réseaux*, 82-83, « Usages de la téléphonie », mars-juin, pp. 205-218. [« Get connected! Social uses of the telephone and modes of interaction in a peer group of young Parisians », *Réseaux. The french journal of communication*, vol 5, n° 2, pp. 229-240.]

Manceron V., 1996, « Être chez soi, être entre soi. La question du territoire chez les marinières berrichons », *Ethnologie française*, XXVI, 3, pp. 406-417.

❖ Actes de colloque ou de conférence

Roué M., Manceron V., Denayer D., Mougenot C. & Doré A., 2016, « Les animaux comme révélateurs et passeurs de frontières », in B. Hubert (dir.) *Interdisciplinarités entre Natures et Sociétés*, Colloque de Cerisy, Ed. Peter Lang, Collection « Écopolis », pp. 323-334.

Manceron V., 2014, « Les constructions sociales du danger : quelques usages de la notion de risque et d'infortune en sciences sociales », in S. Lagrée (dir.) *Perception et gestion des risques. Approches méthodologiques appliquées au développement*, Hà Nôi, Editions Tri Thuc, Collection « Conférences et séminaires » n° 10, pp. 37-54.

Manceron V. & Micoud A., 2010, « Biodiversité(s) : pluralité de perceptions, savoirs et pratiques au sein du Comité d'Orientation Stratégique de la FRB », in *Biodiversité : Paroles d'acteurs*, Paris, Fondation pour la Recherche sur la Biodiversité, pp. 355-367.

Manceron V., 2010, « Les habitants de la Dombes face à la grippe aviaire : Points de vue sur le dispositif sanitaire », *Épidémiologie et santé animale*, 58, pp.11-16.

Manceron V., 2007, « La cohabitation des usages agraires et cynégétiques de l'eau, ou l'émergence de rapports antagonistes au milieu », *Aestuaria*, n° 9, pp. 503-506.

Manceron V., 2004, « La mise en valeur agro-piscicole de l'étang en Dombes. Hiérarchie, complémentarité et dépendance entre gens de l'épi et gens de la carpe », in *Les étangs : Espace de production hier et aujourd'hui*, Paris, Groupe d'Histoire des Zones humides, Collection « Journée d'étude », pp. 9-15.

❖ Recensions

Numéro spécial « Biodiversité(s) » dirigé par Anne Sourdril et Meredith Welch-Devine (Revue *Ethnographiques.org*, n° 27, déc. 2013), *Lectures anthropologiques*. 2016. <https://www.lecturesanthropologiques.fr/313>

Ouvrage de Catherine-Marie Dubreuil (*Libération animale et végétarisation du monde. Ethnologie de l'antispécisme français*. 2013. Paris, CTHS, Collection « Le regard de l'ethnologue », 28, 223 p.), *Ethnologie Française*, 2014, XLIV, 4, pp. 738-740.

Ouvrage dirigé par Bernadette Lizet et Jacqueline Millet (*Animal certifié conforme. Déchiffrer nos relations avec le vivant*. 2012. Paris. Éditions Dunod. 265 p.), *Ethnologie Française*, 2014, XLIV, 3, pp. 556-559.

Ouvrage de Jocelyne Porcher (*Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXI^e siècle*. 2011. Paris. La découverte. 168 p.), *Nature Sciences Sociétés*, 2013, Vol 21, n° 3, pp. 333-335.

Ouvrage de Sophie Houdart (*L'universel à vue d'œil*. 2013. Paris. Éditions Pétra. Collection « Anthropologiques », 280 p.), *Revue d'Anthropologie des Connaissances*, 2013, Vol 7, n° 4, pp. 1003-1005.

Ouvrage de Geneviève Bédoucha (*Les liens de l'eau. En Brenne, une société autour de ses étangs*. 2012. Paris, Versailles, Ed. MSH/Quae, 688 p.), *L'Homme*, 2013, 3, n° 207-208, pp. 401-402.

Ouvrage de Christophe Traïni (*La Cause animale (1820-1980). Essai de sociologie historique*. 2011. Paris. PUF, 233 p.), *Ethnologie Française*, 2013, XLIII, 2, pp. 347-349.

Ouvrage dirigé par Stéphane Frioux & Emilie-Anne Pépy (*L'animal sauvage entre nuisance et patrimoine. France XVI-XXI^e siècle*, 2009, ENS, 187 p.), *Ethnologie Française*, 2011, XLI, 3, pp. 560-562.

Ouvrage dirigé par Maria Couroucli & Tiphaine Barthélémy (*Ethnographes et voyageurs. Les défis de l'écriture*, 2008, CTHS, 279 p.), *L'Homme*, 2009, 192, pp. 124-126.

Ouvrage de Sophie Laligant (*Un point de non retour. Anthropologie sociale d'une communauté rurale et littorale bretonne*, 2007, PUR, 394 p.), *Natures Sciences et Sociétés*, 2009, 17, pp. 454-456.

Ouvrage de Véronique Van Tilbeurg (*La mer d'Iroise. Négociations sur le principe de protection*, 2007, PUR, 221 p.), *Ethnologie Française*, 2009, XXXIX, 1, p. 157-159.

Ouvrage de Ray Pahl & Liz Spencer, (*Rethinking Friendship : Hidden Solidarities Today*, 2006, Princeton University Press, 308 p.), *Ethnologie Française*, 2007, XXXVII, 2, pp. 363-365.

Ouvrage de Josiane Massard-Vincent (*Le temps du pub. Territoires du boire en Angleterre*, 2006, Aux lieux d'être, 112 p.), Revue en ligne *Ethnographiques.org*, 2007. (www.ethnographiques.org/2007.Vanessa-Manceron.html)

Ouvrage de Reynald Abad (*La conjuration contre les carpes. Enquête sur les origines du décret de dessèchement des étangs du 14 frimaire an II*, 2006, Fayard, 200 p.), *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 2006, septembre-octobre, n° 5, pp. 1235-1237.

DIFFUSION DE LA RECHERCHE

❖ Colloques, Congrès, Journées d'étude

Musée Départemental des Pays de Seine et Marne – Colloque « Saint-Mammès, terre de mariniers » - Saint Mammès - mars 1996 :

Saint-Mammès : de la terre et de l'eau

École Nationale du Patrimoine – Colloque « Patrimoine maritime et fluvial » - La Rochelle - sept 1997 :

Rôle de l'ethnologie dans les actions de mise en valeur patrimoniale : le cas de Saint-Mammès et de la batellerie

Association des Ruralistes Français (ARF) – 25^e Colloque « Fragmentation, regroupement et remembrement » - Ile de Tatihou – nov. 2001 :

Être libre et maître de l'eau au XIX^e siècle en Dombes. Unité et fractionnement de l'espace, union et division des hommes.

ICUST - Colloque International sur les Usages et Services des Télécommunications – ENST, Paris - juin 2001 :

Processus de hiérarchisation au sein des relations sociales et diversification des modes de communication au moment de la naissance d'un premier enfant

Congress European Social Science History – Network chair « Fishing communities and culture » – La Haye, Pays-Bas – février 2002 :

'Water' people and 'land people': local customs in the territory and social organization in the pond area of Dombes (France)

Groupe d'Histoire des Zones Humides – Journée d'Étude « L'étang : espace de productions » – Institut d'Art et d'Archéologie, Paris – janvier 2004 :

Autour de l'étang agro-piscicole : complémentarité, dépendance et hiérarchie entre gens de l'épi et gens de la carpe. Le cas de la Dombes

INRA/CNRS – Colloque « Conflits d'usage et de voisinage » - Carré des Sciences, Paris – octobre 2004 :

Désordre social et crise hydraulique en Dombes (Ain)

Colloque international - Groupe d'Histoire des Zones Humides – « Les zones humides européennes : espaces productifs d'hier et aujourd'hui » - Parc Naturel Régional de Brenne (France) - octobre 2005 :

Les nouveaux modes de consommation des espaces naturels en zone humide

Workshop - Institut Max Planck, Graz (Autriche) – juin 2006 :

Kinship networks in Nanterre: between affection and duty, avec Martine Segalen

Colloque international – CIHEAM/INRA – « Des sociétés rurales à la gestion du vivant : 50 ans de savoirs confrontés » - Cerisy-La-Salle (France) – septembre 2007 :

Table ronde Jeunes chercheurs

Workshop international – Université de Palerme – « Histoire de vie, autobiographie : formes d'énonciation et de textualisation » - Palerme (Italie) – octobre 2007 :

De l'expérience singulière d'une rencontre ethnographique et d'un récit de vie à la mise en mot d'une histoire collective

Colloque – ARF – « Ruralités européennes contemporaines : Diversité et relations sociales » – Lyon, 12-14 novembre 2008 :

Les fleurs de la discorde : changements sociaux, prestige et pouvoir dans une commune de la Dombes

Journée d'étude – EHESS – « Catastrophes et risques : regards anthropologiques » - Paris, 3 avril 2008 :

L'influenza aviaire et la géographie sanitaire : une société locale sens dessus dessous

Colloque international – Université de Hong Kong – « Avian Flu: Social and Anthropological Perspectives » - Hong Kong, 22-23 février 2009 :

Problems of Confinement after the Bird Flu Outbreak in France

Journée d'étude - Fyssen, LAS – « Zoonoses et zoolâtrie : les hommes malades des animaux » - Collège de France, Paris, 26 mai 2009 :

La personnification des corps malades dans les associations animalistes

Journée d'étude – INRA, RITME – « Histoire et sociologie de la santé publique vétérinaire » -, Ivry-Sur-Seine, 1^{er} Décembre 2009 :

En suivant le virus de la grippe aviaire : de Hong Kong à la Dombes (avec F. Keck)

Congrès CTHS – « Paysages » -, Neuchâtel (Suisse), 6-11 avril 2010 :

L'émergence du paysage en zone humide

AAEMA – Journée d'étude « Apports de la sociologie à l'épidémiologie et à la lutte contre les maladies animales », Maison Alfort, 20 mai 2010 :

Les habitants de la Dombes face à la crise de la grippe aviaire : points de vue de l'intérieur sur le dispositif sanitaire

Congrès AFEA – EHESS, Paris, 24 septembre 2011 :
Quand les naturalistes amateurs comptent les vivants

Colloque international Borchard Foundation - « Heralds of Crisis: Ecological Risk and the Role of Sentinels » - Château de la Bretèche, Missillac, 10-13 Juin 2012 :
Recording and Monitoring: Surveillance of Biodiversity in the Somerset Levels and Moors

EASA Biennial Conference, Université Paris Ouest La défense, juillet 2012 :
Cartographier et compter les vivants, ou comment repeupler la nature

Colloque international - Université de Laval (Québec) – « Visions du monde animal : Médiations ordinaires, Brouillages ontologiques, Cosmologies autochtones » - 13-15 nov. 2013
Entre projection, distanciation et anthropomorphisation : étude comparée des manières de figurer la proximité avec les animaux au sein des mouvements naturalistes et animalistes

Journée d'étude, CITERES, Université de Tours - « Cheminement biographique et engagement écologique » - 21 nov. 2013 :
'Avant que nature meure', s'engager... Le cas des naturalistes amateurs en Angleterre

Congrès CTHS – « Réseaux et Sociétés » - Reims, 30 avril 2015 :
L'histoire naturelle à la croisée des chemins

Congrès International AFEA : « Démesure » - Université de Toulouse-Jean Jaurès. Campus du Mirail – 29 juin-2 juillet 2015 :
Cartographier le déclin de la biodiversité : visibilité et intelligibilité d'une crise écologique

Congrès AISLF – Montréal (Québec), 04-08 juillet 2016 :
Des images, des corps et des mots : action publique et défense de la cause animale

Journées AGF « Les géographes et la nature. Regards nouveaux » – Paris, Institut de Géographie, 29 septembre 2018 :
Petit essai de zoographie aviaire

Symposium « DIM. One Health » - Muséum National d'histoire naturelle – Paris, 19 octobre 2018 :
Crise sanitaires et mise à l'épreuve des relations entre hommes et animaux

Colloque « Encager le ciel. Approches artistiques, historiques et anthropologiques des volières » - Villa Médicis - Rome, 6-7-8 février 2020 :
À ciel ouvert. Histoires entremêlées de grues et d'humains dans le jardin de la nature en Angleterre

❖ Séminaires de recherche

Centre d'Ethnologie Française, Musée des ATP - oct. 1998 :

Les conflits d'usage en Dombes

Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative, Nanterre - Équipe 5 - janv 1999 :

Autour des étangs, la société dombiste

Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative, Nanterre - avril 1999 :

Présentation du film documentaire (vidéo) de 30 minutes :

Jour de pêche en Dombes

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Nanterre – Équipe 5 - juin 2002 :

La part de la coutume dans la distribution de l'eau au sein d'un système hydraulique. Regards croisés. Dombes (France) et Melgaço (Portugal), (avec Fabienne Wateau)

EHESS, Paris – « Ruralités contemporaines » - mars 2005 :

La Dombes des étangs (1980-2000) : les nouveaux usages de l'espace ?, (avec L. Bérard)

Cnrs, Inra, Ina-pg, Paris - Conflits et territoires. Théorie des jeux et analyses des conflits territoriaux - octobre 2005 :

Les liens de la rivalité en milieu rural. Le cas de la Dombes

EHESS, Paris - Histoire sociale et anthropologie historique de l'Europe - novembre 2005 :

Conflits et territoire : prestige et hiérarchie

Laboratoire d'Études Rurales-SEREC, Lyon - juin 2006 :

Une société rurale sous tensions : entre changement et permanence

Laboratoire Eco-anthropologie et ethnobiologie, MNHN, Paris – décembre 2006 :

Autour de par-delà nature et culture de Philippe Descola

Laboratoire d'Anthropologie Urbaine, CNRS, Ivry – Atelier « Portrait » - juin 2007 :

Une vie sans histoire : l'histoire d'une vie

Université Descartes-CERSES – Séminaire « Moralisation et politisation de la nature » - Paris, 13 mars 2008 :

Quand un événement arrive dans une société (avec F. Keck et S. Revet)

EHESS – Séminaire « Anthropologie des relations hommes-animaux » - Paris, 7 mai 2008 :

Les oiseaux de l'infortune

LESC – Séminaire « Les petits êtres. Échelle et ontologie » -, Université Paris Ouest la Défense Nanterre, 21 juin 2010 :

L'eau des marais : Gaz ou liquide ? Petite histoire d'un changement de paradigme au tournant du XIXe siècle en France

LAS – Séminaire « Les relations hommes/animaux. Questions contemporaines », Paris, 11 mai 2011 :

Les protecteurs des animaux ou la quête d'un monde meilleur

Université de Poitiers – Séminaire d'anthropologie – Poitiers, 4 avril 2011 :

Tensions sociales et eaux dormantes : faire parler les conflits en zone humide

LAS - Séminaire « Les relations hommes/animaux. Questions contemporaines », Paris, 4 janvier 2012 :

Birdwatching, passion naturaliste et normes de biodiversité

Museum national d'histoire naturelle/Koyré – Séminaire « Gouverner le vivant. Savoirs, Cultures et Politiques de la Biodiversité » -, Paris, 15 février 2012 :

Des sciences participatives : la production de données naturalistes, à la frontière entre amateurs et scientifiques. (séance avec Morgan Meyer)

Museum national d'histoire naturelle – Séminaire « NatureEthno » -, Paris, 8 mars 2012 :

Inventorier et dénombrer les vivants : entre 'recording' et 'monitoring' (avec Agnès Fortier)

LESC – Séminaire général – Nanterre, 27 novembre 2012 :

Quand les naturalistes amateurs comptent les vivants...

Université de Brest – Séminaire « Engagement » – Brest, janvier 2013 :

Les coulisses et les non-dits de l'anthropologie

Muséum national d'histoire naturelle – Workshop « Sciences participatives et protection de la biodiversité » - Paris, 12 mars 2014 :

État de l'art : Sciences sociales et sciences participatives

Laboratoire Printemps. Université de St Quentin en Yvelines – Journée d'étude « Savoirs ruraux » - st Quentin en Yvelines, 17 novembre 2014 :

Situer l'origine virale : perceptions plurielles de la grippe aviaire

Institut d'Études politiques – Workshop « Engagement, nature, environnement au prisme des émotions et des sensibilités : réflexion pour une approche pluridisciplinaire » - Aix en Provence, 2 décembre 2014 :

Entre nature et environnement. Le point de vue de l'anthropologie

Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative/Département d'anthropologie (UPO) – Séminaire « Anthropologie à Nanterre » - 17 février 2015 :

Qu'est-ce que cela fait d'être un oiseau ?

INRA/Revue d'Anthropologie des connaissances - Table-ronde « Les animaux sous surveillance » - 21 septembre 2015 :

Le tournant bio-sécuritaire

LISST/Université Toulouse 2 – Séminaire d'anthropologie générale - Toulouse, 12 mai 2017 :

Petit essai de zoographie aviaire

LAS/EHESS – Séminaire « Relations hommes/animaux : questions contemporaines » - Paris, Musée du Quai Branly, 5 avril 2018 :

Collectionneurs et observateurs : les naturalistes amateurs en Angleterre

LASA/UBFC, Université de Bourgogne-Franche Comté – Séminaire général – Besançon, 28 mars 2019 :

Jalons méthodologiques et épistémologiques : l'anthropologue aux prises avec le territoire et avec le vivant

EHESS, Séminaire « Contours du vivant », animé par Pierre-Olivier Dittmar – Paris, 10 janvier 2010 :

Leurres et appeaux

EHESS, Séminaire « Contours du vivant », animé par Pierre-Olivier Dittmar – Paris, 24 janvier 2010 :

Amoureux amateurs : Les buses de Robin

MNHN, Séminaire Eco-anthropologie « Habiter/cohabiter avec la nature », animé par Vincent Battesti – Paris, 28 mai 2020 :

Le naturalisme à l'anglaise

EHESS, Séminaire « De l'humain animalisé au vivant humanisé », animé par Sergio Dalla Bernardina - Paris, janvier 2021 :

Devenir oiseau : jeu de dupe relationnel entre hommes et grues et ontologies malmenées ?

❖ Conférences

Conférence pour la sortie de l'ouvrage *Une terre en partage* – Villars-les-Dombes - 2005.

Congrès du B'DEM – Conférence plénière - « L'imprévu dans la recherche, entre bonnes et mauvaises surprises » - Paris, MNHN, 14 décembre 2009 :

L'imprévu comme ethnographie

Fondation pour la Recherche sur la Biodiversité – Conférence plénière - Séminaire du COS
« Visions partagées de la biodiversité » -, Seine-Port, 18-19 mars 2010 :

Biodiversité et paroles d'acteurs : regards d'un sociologue et d'une anthropologue (avec André Micoud)

Muséum national d'histoire naturelle/FIAC – Cycle de Conférences publiques « Art et écologie : une question de gout ou de science ? » - Paris, 21 octobre 2012 –

Participation à la conférence « *L'art pour changer de point de vue ?* ».

Cycle de 4 conférences - Université de Pérouse (Italie) – « Learning Programme Erasmus » – Pérouse, 27-31 mai 2013 :

Anthropologie de la nature ; Conflits d'usages, appropriation des ressources et perceptions plurielles de la nature ; Risques environnementaux et rapports hommes-animaux ; Les naturalistes amateurs et le sauvetage de la biodiversité.

Musée du Quai Branly - « L'ethnologie va vous surprendre » - Paris, 30 juin 2013 :

Quand les naturalistes amateurs anglais inventorient la biodiversité.

Journées de Tam Dao « Perception et gestion des risques : Approches méthodologiques appliquées au développement » - Conférence plénière - Université de Da Lat (Vietnam) – 19-20 juillet 2013 :

Les constructions sociales du risque : définition, histoire et usages de la notion en sciences sociales

Colloque international, Università degli studi di Milano (Italie) – Conférence plénière - « Labexpo Academy. Four ways to feed the planet. Food cultures : practices of sharing and exclusion » - Milan, 5 décembre 2014 :

The perception of animal diseases (avian flu) and food safety from an anthropological perspective

Journée d'étude « Patrimoine naturel, patrimoine culturel : quelles ambitions partagées ? », Fédération des Conservatoires d'Espaces naturels, Tours, 22 juin 2016 :

Ce que la nature doit à la culture et inversement

Workshop ANR PIAF/INRA Castanet Tolosan – « Environmental changes and erosion or proliferation of species : how is it making us think about comparison ? » - Toulouse, 21-22 juin 2017 :

Visibilité, invisibilité des espèces et catégorisations

Journée d'étude « La place du droit coutumier en Dombes aujourd'hui » - Institut de droit de l'environnement, Université de Lyon -, Lyon, 14 octobre 2017 :

L'exploitation de l'eau sous tension : la construction complexe d'une communauté locale de l'eau

Table ronde « Voies navigables en Seine-et-Marne » - Médiathèque Luxembourg - Meaux, 12 juin 2018 :

Batellerie entre terre et eau

❖ Organisation et animation (séminaires, journées d'étude, congrès, colloques, ateliers)

2000-2002 : Animatrice du Séminaire de l'Équipe européeniste, « Logiques sociales, logiques spatiales », (LESC, UMR 7535, CNRS-UPX), avec Maria Couroucli.

2006-2007 : Animation d'un atelier de travail « Espèces d'espace », destiné aux doctorants en ethnologie de l'Université de Paris X, en collaboration avec Éric Garine.

2005-2009 : Organisation et animation du séminaire général de l'UMR 7206 (Eco-anthropologie et Ethnobiologie), avec Richard Dumez.

Organisation et animation d'une conférence autour de l'ouvrage « Par-delà nature et culture » avec Philippe Descola, en juin 2007 au Muséum d'histoire naturelle

Animation et participation à l'atelier « Interdisciplinarité » pour la préparation des Assises de l'Ethnologie, en 2007, avec Sophie Houdart.

Participation à l'organisation et à l'animation du colloque de l'ARF, en novembre 2008 à Lyon, « Mondes ruraux contemporains. Diversité et relations sociales ».

Animation de la Journée d'étude « Les animaux de la discorde et les conflits environnementaux » - Muséum National d'Histoire Naturelle – Paris, 5 Février 2009 (avec Marie Roué).

2009-2011 : Organisation et animation du séminaire « Utopie et nature », avec Marie Roué et Catherine Larrère, Muséum National d'Histoire naturelle, Paris :

Co-organisation et animation du Colloque international : « Un tournant animaliste en anthropologie ? », Laboratoire d'Anthropologie sociale, Collège de France, Fondation Sommer, Apras, Paris, 22-24 Juin 2011 : (avec Frédéric Keck, Noëlie Vialles, Sophie Houdart et Sophie Chevalier).

Congrès de l'AFEFA (Association Française d'ethnologie et d'Anthropologie) : « No(s) limites ? », Paris, Ehess, 21-24 Septembre 2011

- Organisation du congrès (avec l'ensemble des membres du CA de l'AFEFA).

- Organisation et animation de l'Atelier : « Les animaux sous surveillance : dispositifs socio-techniques de connaissance, de contrôle et de gestion »

- Organisation et animation de la Table Ronde : « Edition : Les revues en anthropologie » (avec Sophie Chevalier)

Rencontres CNRS Jeunes « Sciences et Citoyens » - Palais des Congrès du Futuroscope de Poitiers – 26-27-28 octobre 2012 –

Contribution et animation de l'Atelier « *Peut-on parler de sciences exactes ?* »

EASA Biennial Conference : « Uncertainty and Disquiet », Université Paris Ouest Nanterre La défense, 10-13 juillet 2012

Animation du Workshop : « Alertes sur la biodiversité : extinction d'espèces et dispositifs sentinelles » (avec Frédéric Keck)

2012-2013 : Animation du séminaire LESC/CERI : « La mesure du danger », avec Sophie Houdart et Sandrine Revet.

2013-2016 : Animation du séminaire « Anthropologie à Nanterre » LESC/UPO, avec Emmanuel de Vienne, Ismaël Moya et Arnaud Esquerre.

Animation d'un atelier – Colloque de Cerisy-la-Salle : « Interdisciplinarités entre Natures et Sociétés » – 30 sept-2 oct. 2013 :

Atelier : « Les animaux comme révélateurs et passeurs de frontières » (avec M. Roué)

Congrès International AFEA : « Démesure » - Université de Toulouse-Jean Jaurès. Campus du Mirail – 29 juin-2 juillet 2015 :

Organisation du Congrès (avec l'ensemble des membres du CA de l'AFEA)

Animation d'un atelier : « Appréhender la démesure : dispositifs de mesure et de préhension des phénomènes de grande ampleur, des risques et des catastrophes » (avec S. Houdart, S. Revet et J. Langumier).

Animation d'une projection-débat autour de deux films documentaires réalisés par Werner Herzog « Les ascensions » (avec G. Raveneau).

2016-2017 : Animation du séminaire LESC/CERI : « Ce que le droit fait à la nature », avec S. Revet.

2019 : Participation au séminaire mensuel « NowHere », avec les doctorants de l'université de Paris ouest, avec Sophie Houdart.

Colloque « Ethnographies plurielles : Les animaux en ethnographie : méthodes d'enquête, quelles postures éthiques ? », Paris, Muséum national d'histoire naturelle, 22 novembre 2019 – Discutante.

Journée d'études « Enquête dans un monde occidental singulier. L'anthroposophie entre analogisme, animisme et hybridations » - LAS – 13 décembre 2019 – Discutante.

2016-2019 : Participations et animations régulières aux tables rondes du salon J. Kerchache au Musée du quai Branly autour de la sortie des numéros de la revue Terrain.

2020-21 : Organisation et animation du Séminaire « RULNAT : judiciairiser la nature », avec Daniel Berti et Sandrine Revet.

❖ Presses, Médias :

- Émissions radiophoniques (Fréquence Protestante et Tropic FM) après la publication de l'ouvrage *Une terre en partage. Liens et rivalités dans une société rurale*, en 2005.
- Interview radiophonique (Tropic FM) après la publication dans *Terrain* d'un article sur la grippe aviaire, en 2008.
- Émissions radio pour la présentation de « L'imaginaire écologique »
- Interview et article sur le rapport à la nature en Angleterre dans l'hebdomadaire *Le 1* (de Eric Fottorino)
- Interview filmé autour de « la mesure du danger » - 2015
- Interview filmé à Milan autour des risques alimentaires - 2014
- Émission radio pour le numéro « Renaître » de la revue *Terrain*
- Organisation et participation à des présentations publiques en librairies de la revue *Terrain*

TERRAINS

1998-1999

Terrain de thèse en France (Dombes, 14 mois). Bourse de la Mission du Patrimoine Ethnologique / Bourse de la DRAC Rhône-Alpes

2006

Terrain de recherche en France (5 mois)

Suivi de l'événement « Grippe aviaire » en Dombes et auprès des mouvements animalistes

2006-2007

Terrain de recherche en Angleterre (Région des Fens) (10 mois)

2010 -2018

Terrain de recherche en Angleterre (région du Somerset) (13 mois)

CONTRATS ET PROGRAMMES DE RECHERCHE

- Septembre 1993-1994 – Batellerie et muséographie
Réalisation d'une étude sur la batellerie à Saint-Mammès pour un projet de faisabilité de musée. Commanditaire : Comité Départemental du Patrimoine de Seine-et-Marne
- Février 1997-mai 1997 - Sociabilité juvénile
Réalisation d'une étude sur les modes d'interaction juvénile à Paris et observation du fonctionnement en réseau des liens amicaux. Commanditaire : Centre National d'Étude des Télécommunications
- Septembre 1999-2000 – Sociabilité et ruptures de vie

Participation, en collaboration avec le sociologue Michael Eve, à deux études sur les ruptures du cycle de vie et leurs effets sur les pratiques de sociabilité et la configuration des réseaux sociaux. Commanditaire : Centre National d'Étude des Télécommunications

- Septembre 2000-2001 – Sociabilité et naissance du premier enfant

Réalisation et coordination d'une étude sur la reconfiguration des liens sociaux au sein de l'entourage familial et amical, liée à la naissance du premier enfant. Commanditaire : Centre National d'Étude des Télécommunications

- Avril 2005-sept. 2005 – Parenté en Europe

Réalisation en collaboration avec Martine Segalen d'une étude sur la famille à Nanterre-ville, qui s'inscrit dans un programme de recherche comparative sur la parenté en Europe. Commanditaire : Institut Max Planck (Berlin)

- 2008-2009 – Grippe aviaire

Bourse de recherche FYSSSEN – Collaboration avec F. Keck (CNRS-GSPM), Mathieu Fintz (AFSSET) et Noëlie Vialles (LAS-Collège de France) au sein d'un programme de recherche financé par la Fondation Fyssen et accueilli par le Laboratoire d'anthropologie sociale, intitulé « Les hommes malades des animaux : anthropologie comparée de la grippe aviaire ».

- 2009-2013 – Relations sociétés-natures

Participation à la rédaction d'un programme de recherche pluridisciplinaire, financé par le Muséum National d'Histoire Naturelle, intitulé « Les relations sociétés-natures dans le long terme », au sein duquel je vais développer durant les trois prochaines années, un axe sur les changements socio-environnementaux dans les zones protégées (avec le cas des zones humides en Angleterre).

- 2012-2015 – Sciences participatives

Participation à un projet de recherche pluridisciplinaire LEVANA, financé par le programme DIVA (« Action publique, Agriculture et Biodiversité ») du Ministère de l'écologie, du développement durable et de l'énergie. Tutorat de 3 étudiants en Master 2 + Rédaction d'un rapport d'activité (en collaboration avec Elise Demeulenaere).

- 2015-2017 – Engagement écologique

Participation au programme de recherche du Labex Med ATRI « Dynamiques environnementales » – « Se préoccuper du devenir de la nature et de l'environnement : entre engagement personnel et expériences collectives sur l'engagement écologique » (porté par Véronique Dassié et Marie Jacqué).

- 2020-2024 - Programme ANR « RULNAT »

Co-responsable et membre du programme ANR « Ruling on Nature. Animals and the Environment before the Court », coordonné par Daniela Berti-Tarabout (CNRS), avec Sandrine Revet (CERI) et Vincent Chapaux (Université libre de Bruxelles).

ENSEIGNEMENT, ENCADREMENT

❖ Charges de cours

- Université de Paris Ouest Nanterre - UFR Sciences Sociales et Administration, Département d'anthropologie :

- 1999-2001 - Chargée de cours - 78 h/an

- 2001-2003 - Attachée Temporaire à l'Enseignement et à la Recherche (ATER) – 96 h/an - « Introduction à l'ethnologie » (Deug) ; « Organisation sociale » (Deug) ; « Textes fondamentaux » (Licence) ; « Domaine régional Europe » (Maîtrise).

- 2006-2009 - « Ecologie et sociétés » (L3) ; « Mondes ruraux et environnement : questions, méthodes, pluridisciplinarité » (Master 1) - 26 h/an

- 2016-2020 - « Diversité culturelle, diversité biologique » (Master 1) - 6h à 12h/an

- Université d'Orléans - Département Lettres et Sciences Humaines - Master « Développement Durable » :

- 2008-2012 - « Nature et culture : points de vue de l'ethnologie » (Master 2) - 6 h/an

- Muséum national d'histoire Naturelle - Master Environnement, milieux, techniques et société :

- 2010-2011 - « Système de production d'une société : Les zones humides. Approche interdisciplinaire » (Master 1) - 30 h/an

- 2011-2013 - « Méthodologie et terrain ethnographique » (Master 2) – 3h/an

- « Les modes de subsistance : état des lieux » (Master 2) – 3h/an

- « Introduction à l'ethnologie » (Master 1) – 12 h/an

- 2013-2019 - « Comprendre une société » (Master 1) - 12 h/an (9h/an depuis 2015).

- 2019-2021 - « Les animaux en anthropologie : perspectives récentes » (Master 1) – 6 h à 9h/an.

❖ Interventions ponctuelles

Département d'Ethnologie, Paris X - « Analyse de matériaux ethnographiques » - mars 1999 : *Terrain et méthodes*

Département d'Ethnologie, Paris X - « Domaine européen » - avril 1999 : *L'inconfortable terrain ethnographique*

Département de Sociologie, Paris X – « Sociétés rurales » - janv. 2000 :
Ruralités contemporaines : le cas de la Dombes

Département d'Ethnologie, Paris X – « Domaine européen » - déc. 2001 :
Le remembrement foncier en Dombes au XIXe siècle

Département d'Ethnologie, Paris X – « Analyse de matériaux ethnographiques » - déc. 2003 :
D'un terrain à une thèse

Département de Géographie, Paris IV-Sorbonne – Séminaire Hêtre « Eau et environnement » - Février 2004 :
L'étang multifonctionnel : la rencontre contradictoire d'utilisation cynégétique, piscicole et agricole du milieu

Muséum d'Histoire Naturelle, Master « Environnement, Sociétés, Techniques », octobre 2005 :
Acteurs et rivalités dans une zone humide (France)

Département d'ethnologie, Paris X, « Domaine rural » - décembre 2005 :
L'ethnographie des tensions sociales

Département d'ethnologie, Paris X, « Domaine européen » – avril 2006 :
L'ethnographie des tensions sociales

Département d'ethnologie, Paris X – mars 2015 – :
Les relations entre hommes et animaux : parcours de recherche

Lycée technique Jean Perrin, Longjumeau (91) - 2004 - Six séances de deux heures.
Animation d'un atelier dans une classe de terminale sur le thème : « Carnets de voyage ».

❖ Encadrement d'étudiants

• Comité de thèse et Codirection de thèse

2006-2007

Membre du Comité de thèse en ethnologie d'Anne Sourdril, « *Le système à maison pyrénéen : entre changement et permanence* » (sous la direction de Georges Augustins). École doctorale de l'Université Paris Ouest.

2009-2012

Membre du Comité de thèse en ethno-écologie de Nicolas Messieux, « *Le pigeon Bizet des villes : un enjeu social pour la nature de proximité* » (sous la direction de Bernadette Lizet). Muséum national d'histoire naturelle. École doctorale Sciences de la Nature et de l'Homme.

2012-2015

Membre du comité de thèse en ethno-écologie de Marine Legrand, « *Conserver la biodiversité dans les parcs urbains* ». (sous la direction d'Anne-Caroline Prévot-Julliard). Muséum national d'histoire naturelle. École doctorale Sciences de la Nature et de l'Homme.

2015-2018

Membre du comité de thèse de la thèse en ethno-écologie de Emmanuel Charonnet, « *Les inventaires de la biodiversité à l'épreuve de la participation. Comparaison de l'engagement des naturalistes amateurs dans les dispositifs d'atlas et de suivi des papillons de jour* » (sous la direction d'Élise Demeulenaere et Romain Julliard). Muséum national d'histoire naturelle. École doctorale Sciences de la Nature et de l'Homme. Allocation du ministère MESR.

2014-2019

Co-directrice avec Sophie Houdart de la thèse de Doctorat en ethnologie de Juliette Mouche « *Produire plus tout en préservant mieux. Les gestionnaires forestiers* » (École Doctorale de L'université de Paris Ouest « Milieux, cultures et Sociétés du passé et du présent ». Financement Corps des Ponts, des Eaux et Forêts).

2018-2022

Co-directrice avec Sophie Houdart de la thèse de Doctorat en ethnologie de Bertrand Galfré, « *La Biodynamie dans le Comminges : ritualisation et spiritualisation des pratiques agricoles* » (École Doctorale de L'université de Paris Ouest « Milieux, cultures et Sociétés du passé et du présent »).

• Direction et tutorat : mémoires de Master

1999-2001

Tutrice du mémoire de maîtrise en ethnologie d'Amélie Paris, « *Alliance et héritage dans le Pays de Caux* ». Université Paris Ouest.

2001-2003

Tutrice du mémoire de maîtrise en ethnologie de Stéphane Maillard, « *Construction du paysage en pays de Caux* ». Université Paris Ouest

2007-2008

Directrice du mémoire de Master 2 en ethnologie d'Emmanuelle Berthe « *Conflits d'usage dans un marais littoral normand* ». Muséum national d'histoire naturelle. Convention de stage rémunérée dans le cadre d'un projet de musée en Normandie.

Directrice du mémoire de Master 2 en ethnologie de Nicolas Messieux « *Le mouvement de protection des animaux : le cas d'une association des hérissons* ». Muséum national d'histoire naturelle.

2008-2009

Directrice du mémoire en ethnologie de Master 1 de Sarah Gamaire, « *Le bonheur est dans le ciel. Anthropologie d'une passion volatile* ». Université Paris Ouest.

Directrice du mémoire de Master 2 en ethnologie de Jeremy Lapouge, « *Les Amaps en Ile de France. Quelles évolutions pour le réseau ?* ». Muséum national d'histoire naturelle.

2009-2010

Directrice du mémoire en ethnologie de Master 2 de Sarah Gamaire, « *Faire parler les oiseaux. La pratique du baguage des oiseaux sauvages en France* ». Université Paris Ouest.

Tutrice du mémoire en ethnologie de Master 2 de Nastassia Reyes, « *En-deçà des Monts, le savoir des pêcheurs de Bastia dans un processus de distinction sociale* ». Université Paris Ouest. Sous la direction de Sylvaine Camelin.

Directrice du mémoire en ethnologie de Master 2 de Mélodie Vidalain, « *Les arbres de mémoire : l'ethnographie d'une pratique funéraire émergente, entre urne biodégradable et arbres de la mémoire* ». Université Paris Ouest.

2010-2011

Directrice du mémoire en ethnologie de Master 2 de Gabrielle Cassevielle, « *Enquête ethnologique de l'Association pour la Protection des Animaux d'Élevage (Moselle, Lorraine)* ». Muséum national d'histoire naturelle.

Directrice du mémoire bibliographique en ethno-écologie de Master 1 de Laurent Helaili, « *Des convenances victoriennes à l'éco-terrorisme. Les droits de l'animal dans les pays anglo-saxons* ». Muséum national d'histoire naturelle.

2011-2012

Directrice du mémoire en ethnologie de Master 2 de Manon Ecoutin, « *Histoire simple des Solognots et de leurs plantes. Usages médicaux, magiques et alimentaires de la flore en Sologne du XVIIIe siècle à aujourd'hui* ». Muséum national d'histoire naturelle. Convention de stage rémunérée dans le cadre du programme de recherche « Principasol ».

2012-2013

Co-directrice du mémoire en ethnologie de Master 2 de Suzie Deschamps, « *De la réconciliation entre agriculture et biodiversité au renouvellement des relations professionnelles dans le monde agricole* ». Muséum national d'histoire naturelle. Convention de stage rémunérée dans le cadre du programme de recherche « Levana ». Codirection avec Élise Demeulenaere.

2013-2014

Co-directrice du mémoire en ethnologie de Master 2 d'Emmanuel Charonnet, « *Les amateurs de papillons : passion et participation. Approche ethnologique des réseaux de lépidoptéristes* ».

Muséum national d'histoire naturelle. Convention de stage rémunérée dans le cadre du programme de recherche « Levana ». Codirection avec Elise Demeulenaere.

2014-2016

Directrice du mémoire en ethnologie de Master 2 de Pauline Mayer, « *Anthropologie de l'aliment sauvage : de la cueillette à l'incorporation* ». Muséum national d'histoire naturelle. Convention de stage rémunérée avec l'Ethnopôle de Salagon.

Directrice du mémoire en ethnologie de Master 1 et 2 d'Axel Truffier, « *La fauconnerie : savoirs et modalités de communication entre hommes et oiseaux de proie* ». Université Paris Ouest.

2015-2017

Directrice du mémoire en ethnologie de Master 1 et 2 de Fabiana Bianco, « *Ethnographie du travail et permaculture dans un éco-village de Toscane* ». Université Paris Ouest.

2016-2018

Directrice du mémoire en ethnologie de Master 1 et 2 de Bertrande Galfré, « *La biodynamie. Un modèle alternatif d'agriculture* ». Université Paris Ouest.

Co-directrice du mémoire en ethnologie de Master 1 et 2 de Fanny Demeusoy, « *Le début et la fin de la relation entre l'homme et le chien en France* ». Université de Paris ouest.

2017-2018

Co-directrice du mémoire en ethnologie de Master 1 de Sébastien Daniel, « *Les pratiques documentaires des films animaliers* ». Université de Paris ouest. Codirection avec Emmanuel Grimaud.

2017-2019

Co-directrice du mémoire en ethnologie de Master 1 et 2 de Charène Poupe, « *La ZAD de Roybon : l'expérimentation d'une nouvelle forme d'habiter* ». Université Paris ouest. Codirection avec Sarah Carton de Grammont.

2018-2020

Directrice du mémoire en ethnologie de Master 1 et 2 de Florent Martin, « *Les pratiques d'entraide dans le village de Mezières-sous-Lavardin (Sarthe)* ». Université Paris Ouest.

Co-directrice du mémoire en ethnologie de Master 1 et 2 de Lisa Sousseau, « *L'habitat participatif écologique : nouvelles pratiques* ». Université Paris ouest. Codirection avec Virginie Milliot.

Directrice du mémoire en ethnologie de Master 1 et 2 de Fionella Bourez, « *Technologie et culture libre dans une coopérative autogérée (Calafou, Catalogne)* ». Université Paris Ouest.

Co-directrice du mémoire en ethnologie de Master 1 et 2 de Matteo Jeanbrau, « *Ecotopia. Une tentative de recomposition du monde* ». Université Paris Ouest. Cotutelle avec l'université de Liège. Codirection avec Véronique Servais.

2019-2021

Tutrice du mémoire en ethnologie de Master 1 et 2 de Letty Bidivanu, « *Les maîtres-chiens de Belleville* ». EHESS. Direction de Pierre-Olivier Dittmar.

Directrice du mémoire en ethnologie de Master 1 et 2 de Carla Rolland-Delon, « *La recherche d'autonomie alimentaire par la permaculture* ». Université Paris Ouest.

2020-2022

Directrice du mémoire en ethnologie de master 1 et 2 de Mahaut de Guillebon, « *Bien-être animal dans le milieu professionnel du cheval de sport* ». Université Paris Ouest. Tutorat Catherine Tourre-Malen.

Directrice du mémoire en ethnologie de master 1 et 2 de Nina Guérif, « *Animal nuisible et animal rêvé. Le cas du renard en Bretagne* ». Université Paris Ouest.

Directrice du mémoire en ethnologie de master 1 et 2 de Diane Hippolyte, « *Les néo-ruraux du Gâtinais et l'agriculture en ville* ». Université Paris Ouest.

Depuis 2020

Encadrante référent dans le cadre du Master « *Études environnementales* » à l'EHESS.

• Jury de thèse

Membre du Jury de la soutenance de Thèse de Doctorat en ethnologie de Karen Julien : « *La peau sur les eaux. Transmission des savoir-faire, mémoires familiales et dynamiques territoriales en Grande Brenne* », sous la direction de Francis Dupuy, Université de Poitiers (oct. 2011).

Membre du Jury de la soutenance de Thèse de Doctorat en ethnologie de Sandrine Dupé : « *Séparer les moustiques des humains à La Réunion. Co-production d'un nouvel ordre socio-naturel en contexte postcolonial* », sous la direction de Marie Roué et Laurence Pourchez, Université de la Réunion et Muséum national d'histoire naturelle (décembre 2015).

Membre du Jury de la soutenance de Thèse de Doctorat en anthropologie de Gegory Beaussart : « *Vivre avec les aléas naturels. Ruptures et crises socio-environnementales dans le Japon contemporain* » sous la direction d'Anne Bouchy. Université Toulouse 2 (novembre 2017).

Membre du Jury de Thèse de Doctorat d'Aménagement et urbanisme de Carolina Mudan Marelli : *Traduire la biodiversité urbaine. Enquête autour d'une mesure*, sous la direction d'Alessia de Biase, (8 octobre 2018).

Membre du Jury de Thèse de Doctorat en ethnologie d'Emmanuel Charonnet : *A la recherche des papillons perdus. Les naturalistes amateurs à l'épreuve des observatoires participatifs de la biodiversité*, sous la direction de Romain Julliard et Elise Demeulenaere, Muséum national d'histoire naturelle (21 juin 2019).

Membre du Jury de thèse de Doctorat en anthropologie de Benjamin Dubertrand : *Bricoler l'utopie. Expérimenter des manières de vivre différentes dans la moyenne montagne ariégeoise*, sous la direction de Nicolas Adell, Université Toulouse Le Mirail (9 décembre 2020)

FONCTIONS COLLECTIVES ET ADMINISTRATIVES

❖ Responsabilités administratives

2000-2005

Co-fondatrice et animatrice de *Communitas*, Association d'étude et de recherche en ethnologie, Paris

2002-2004

Co-fondatrice du groupe de travail *Passerelles* sur l'enseignement de l'ethnologie en milieu scolaire (UMR 7535, CNRS-UPX)

2005-2008

Membre élu du Conseil d'Administration de l'*ARF* (Association Française des Ruralistes Français).

2007-2012

Membre élu du Conseil de laboratoire de l'équipe *Eco-anthropologie et Ethnobiologie* (UMR 7206).

2009-2015

Membre élu du Conseil d'Administration de l'*AFEA* (Association Française d'Ethnologie et d'Anthropologie).

Depuis 2013

Membre élu du Conseil d'Administration de la *Société d'ethnologie*

2014-2015

Membre élu du Conseil Scientifique de la *Réserve de biosphère de Fontainebleau et du Gâtinais*

2014-2016

Membre élu du Conseil de laboratoire du *LESC* (UMR 7186).

2014-2019

Co-responsable de l'axe 1 du LESC « Epistémologie et exercices de l'anthropologie ».

Depuis 2014

Membre élu de la Commission (COMCIT) qui gère les demandes de financement (missions, colloques, traduction, etc.) au sein du LESC.

Depuis 2016

Membre du bureau (présidente, puis trésorière) de l'Association *Terrain*

❖ Activités éditoriales

2005-2008

Membre du Conseil de rédaction de la revue *Ruralia*.

2009-2016

Membre du Conseil de rédaction de la revue *Ethnologie Française*

2010-2020

Membre du Conseil de rédaction de la revue *Terrain*.

2016-2019

Rédactrice en chef de la revue *Terrain. Anthropologie et Sciences humaines*

Depuis 2018

Directrice de la collection « Europe » de la *Société d'ethnologie*

Publication en 2019 de l'ouvrage de Norah Benarrosh « La maison double. Lieux, routes et objets d'une migration Rom ».

Évaluations régulières d'articles pour des revues avec Comité de lecture : *Antropology of Food* ; *Etudes mongoles et sibériennes* ; *Ethnographiques.org* ; *Ethnologie française* ; *Développement durable & Territoire* ; *Techniques & culture* ; *Lectures anthropologiques* ; *Social Science and medicine* ; *Anthropologie et sociétés* ; *Review of Agricultural and Environmental Studies* ; *Revue d'Anthropologie des Connaissances* ; *Revue Tiers Monde* ; *Frontières. Revue québécoise en études sur la mort* ; *Terrain. Anthropologie et sciences humaines* ; *VertigO* ; *Idées d'Amériques* ; *Current Anthropology*.

❖ Jury (concours, bourse)

2009-2012

Présidente du jury de la Bourse postdoctorale Eugène Fleischmann (Société d'ethnologie, Nanterre)

2012

Membre du jury – Concours de recrutement Maître de conférences - Université de Tours. Département de sociologie. 19^e Section. Poste 1136. Profil « Sociologie des pratiques de l'espace ».

2012

Membre du jury – Concours de recrutement Ingénieur de recherche – INRA. Poste IRD02. Profil « Sciences humaines et sociales ».

2013

Membre du jury – Recrutement Maître de Conférences – Muséum national d'histoire naturelle. 20^e section. Poste 4084. Profil « Anthropologie maritime ».

2015

Membre du jury – Recrutement Maître de Conférences – Université de Toulouse Jean Jaurès. Département de sociologie et d'anthropologie. 20^e section. 4257. Profil « Anthropologie de l'espace ».

2015

Membre du jury – Recrutement Maître de Conférences – Université de Paris Ouest la Défense Nanterre. Département d'anthropologie. 20^e section. Poste 4296. Profil « Anthropologie générale, option ethnomusicologie ».

2017-2019

Membre du Jury du prix du meilleur article - Musée du Quai Branly

❖ Expertises

2010-2011

Évaluation et suivi du projet de recherche « Anthropologie du rapport au sol : regard transculturel », Programme de recherche GESSOL, ADEME-Ministère de l'Écologie.

2013-2016

Évaluation annuelle de dossiers de candidatures pour l'allocation doctorale Ile de France « DIM » (Réseau francilien de recherche sur le développement soutenable).

Évaluation annuelle de dossiers de candidatures pour la bourse doctorale du Musée du Quai Branly.

2016

Évaluation dossier de candidature pour l'avancement de grade des enseignants-chercheurs, section 20 CNU.

2017

Évaluation dossier de candidature pour l'appel à projet de l'Université Paris Lumières.

2017

Participation à une expertise scientifique collective sur les aspects sociologiques, culturels et ethnologiques de la présence du loup en France (ESCO Loup SHS). Muséum national d'histoire naturelle. Commande du Secrétariat d'État à la Biodiversité. Ministère de l'Environnement, de l'Énergie et de la Mer.

2019

- Membre du comité scientifique du Colloque de la Société d'Ethnologie Française, « Les animaux en ethnographie : quelles méthodes d'enquête, quelles postures éthiques ? », Paris, Muséum national d'histoire naturelle, 21-22 novembre 2019.

- Membre du comité scientifique du Colloque international « Encager le ciel. Approches artistiques, historiques et anthropologiques des volières », Rome, Villa Médicis, 6-8 février 2020.

2020

Évaluation d'un projet ANR sur la mise à mort des animaux